

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix-travail –patrie

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE
SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON

Peace - Work – Fatherland

UNIVERSITY OF YAOUNDE I

HIGHER TEACHER TRAINING
COLLEGE

FRENCH DEPARTMENT

**LE RÔLE DE LA LITTÉRATURE DANS LE
COMBAT ÉCOLOGIQUE ACTUEL : LE CAS
DE *LES RACINES DU CIEL* DE ROMAIN
GARY.**

Mémoire présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du Diplôme des Professeurs
de l'Enseignement secondaire deuxième grade (Di.P.E.S. II)

par

Basile Bertrand ÉBO MVÉ

Licencié en Lettres modernes françaises

sous la direction de

Monsieur François GUIYوبا

Professeur

Année académique : 2015-2016

À

mon père, Joseph MVÉ MBO

et à

ma feuè mère, Sara ANGUE ZO'O.

REMERCIEMENTS

Au moment où je fais mes premiers pas dans le monde de la recherche scientifique, je voudrais tout particulièrement remercier le Professeur François GUIYوبا, qui a bien voulu diriger ce mémoire. Sa rigueur, ses orientations, ses critiques, ses encouragements et sa disponibilité m'ont permis de le parachever.

Je remercie également tous les enseignants du Département de Français de l'École normale supérieure de Yaoundé pour leurs enseignements et leurs conseils permanents.

Je tiens aussi à manifester toute ma gratitude à l'endroit de ceux, dont l'amitié m'a soutenu avec tant de constance tout au long de mon cursus scolaire et universitaire, et pendant que je travaillais à ce mémoire dans des conditions on ne peut plus difficiles. Il s'agit de :

- mes frères et sœurs, Paulin Ébalé Mvé, Blanche Abo'o Mvé, Amélie Andémé Mvé, Pélagie Nkara Mvé et Daniel Mbo Mvé ;

- mes beaux-frères Gérard Mvo Nguéma et Kéou Siéwé pour leur soutien financier ;

- Monsieur Yves ELLA pour sa générosité et sa bienfaisance ineffables et inégalables ;

- Monsieur Rodolphe Ébo'o Ossom pour tous ses bienfaits ;

- Monsieur Bienvenue Bekone Bekone pour sa documentation et ses conseils permanents ;

- mon encadreur de stage Madame MBARGA pour ses conseils et ses enseignements professionnels ;

- Carole Ntyama et Joyce Kaéfra Angue Ébo pour leur soutien moral ;

- Mureille Mengue, Jordan Mbassa, Désiré Essono et Fabrice Ékani Zoa pour leur soutien moral et matériel ;

- mes cousins, amis et tous ceux, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à améliorer la qualité de cette recherche à travers leurs documentations et leur soutien moral, financier et matériel ;

- tous mes camarades de la 55^{ème} promotion.

RÉSUMÉ

La présente recherche est une analyse du texte littéraire du point de vue de l'écologie, à la lumière de l'approche écocritique. Ainsi notre thème d'étude est : *Le rôle de la littérature dans le combat écologique actuel : le cas de Les Racines du Ciel de Romain GARY.*

Ce qui intéresse la recherche ici, c'est de connaître quels rapports les personnages entretiennent entre eux et avec leur cadre de vie. La réflexion qui est menée vise à montrer que *Les Racines du Ciel* de Romain Gary est le lieu de nous interroger sur le rôle que joue l'espèce humaine dans son environnement, ainsi que les moyens mis à contribution pour établir des rapports harmonieux entre les hommes, et leur milieu de vie. La mission de la littérature est alors celle d'éveiller les consciences sur les risques que court notre environnement en vue de promouvoir une éducation écocitoyenne et un écohumanisme.

Dans une organisation tripartite, nous étudierons dans la première partie les composantes environnementales en insistant sur les notions de biotope et de biocénose. Ceci permettra de parler dans notre deuxième partie de l'Homme et l'Environnement notamment avec la question du rapport entre l'être humain, la faune et la flore. Enfin, dans la troisième partie, intitulée de la conscientisation à la promotion d'une écocitoyenneté, nous nous proposons de présenter quelques solutions idoines pour la protection de l'environnement et le respect de la dignité de l'homme.

Mots-clés Littérature, Environnement, Écocritique, Écologie, Écocitoyen, Écohumanisme, Écolittérature, Biotope, Biocénose, Combat.

ABSTRACT

The objective of the present investigation is to analyze a literary text from an ecological point of view with the aid of ecocriticism theory. So, our subject is : *Le rôle de la littérature dans le combat écologique actuel : le cas de Les Racines du Ciel de Romain Gary*.

The main issue of the research here is to know what links exist between the characters of the novel, and between his environments. What is developed is to show that *Les Racines du Ciel* de Romain Gary plays a role in the way of enlighting the responsibilities of human being on this Nature. The literature's objective is so to awaken or to alert the consciences about the danger that runs our environment in order to promote an ecocitizen education.

The first step of the reflexion raises different environmental components in the work of art. The biotope and the biocenose will be the main aims. The second part will be based on Man and Environment enlistment with the question of the links between human being, fauna and flora. Finally, the third and last part cares about conscientisation of and promotion of ecocitizenship. In this way, we will present some environmental crisis before suggesting some solutions for the nature protection and the respect of human's dignity.

KEY-WORDS: Literature, Environment, Ecocriticism, Ecology, Ecocitizen, Ecohumanism, Ecoliterature, Biotope, Biocenose, Fighting

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le présent travail de recherche s'inscrit dans le cadre de l'écocritique en tant que théorie littéraire constituée à partir de l'écologie puis de l'écologisme.

L'écologie est un mot forgé à partir des racines grecques *oikos* qui signifie *habitat, maison* et *logos* c'est-à-dire *science, discours, pensée* (Robert Balbault 200 :1). Elle apparaît pour la première fois en 1866 dans l'ouvrage du biologiste allemand Ernst Haeckel intitulé *Generelle Morphologie der Organismen*. L'écologie est ainsi appréhendée comme une discipline scientifique issue de la biologie qui se propose d'étudier les rapports réciproques de l'être vivant, végétal, animal ou humain avec le milieu où il vit, dont il dépend étroitement et sur lequel il exerce une influence (Robert Balbault 200 :1).

L'écologisme quant à lui est saisi comme étant un mouvement social provenant d'une certaine critique de la modernité.

Dans son ouvrage sus-cité, Ernest Haeckel déclare : *Par oekologie, nous entendons la totalité de la science des relations de l'organisme avec l'environnement, comprenant, au sens large, toutes les conditions d'existence* (Robert Balbault 200 :1). Les développements ultérieurs de la discipline n'altèrent pas la visée de la définition initiale et l'écologie demeure *l'étude des relations des organismes avec leur environnement* (Robert Balbault 200 :1).

Deux champs d'investigation parallèles marquent l'évolution de la science ; l'un se concentre sur les populations, l'autre sur les milieux. Ainsi, l'écologie peut aussi être vue comme *l'étude des interactions qui déterminent la distribution et l'abondance des organismes, ou encore comme l'étude des écosystèmes* (Robert Balbault 200 :1). Cette double préoccupation sera également présente dans les recherches en écocritique.

À côté d'une écologie positive, relevant des sciences de la nature, une écologie humaine se constitue plus difficilement, mais doit nécessairement compléter la première puisque l'humain lui-même est inscrit à l'intérieur des écosystèmes. Les recherches contemporaines tendent à structurer ce domaine où se rencontrent les sciences sociales et les sciences de la vie et exigent *une rupture avec l'ordre disciplinaire traditionnel* (Robert Balbault 200 :1). (Robert Balbault 200 :1). Ces questions demeurent difficiles, d'une part parce qu'elles concernent les sujets névralgiques de l'organisation de l'activité humaine dans son environnement dont les limites apparaissent clairement maintenant, d'autre part parce qu'elles impliquent des pratiques interdisciplinaires peinant à se constituer dans les structures universitaires qui ont institutionnalisé les savoirs :

L'écologie humaine est-elle une discipline, un champ particulier au sein d'une discipline plus ample, comme la sociologie ou la géographie qui se la disputent, ou encore une méthode ? Son statut n'est pas clair (Catherine Rhein 1990 :67).

L'écologie a atteint une telle popularité qu'elle a prêté son nom à un mouvement social, puis à un courant culturel ; on parle aujourd'hui d'écologisme et d'écocritique. Le mouvement écologiste, complexe, s'enracine dans une prise de conscience planétaire. Il s'inscrit dans un contexte sociopolitique qui en a élargi la portée au-delà des seules considérations environnementales, si bien que Michel Jurdant le définit comme :

un mouvement, un comportement, une façon de vivre, une philosophie, une éthique, une théorie politique, un projet de société ou tout cela à la fois, qui propose et expérimente des nouveaux modes de vie, sur les plans individuel, économique, culturel et politique, qui garantissent l'épanouissement et la souveraineté à la fois de tous les écosystèmes et de tous les êtres humains de la terre (Michel Jurdant 1988 : 68-69).

Alors que l'écologie établit les constats de la dégradation de la nature par l'action humaine, l'écologisme en appelle à la transformation sociale et à la mise en œuvre des pratiques émancipatoires. Ce mouvement tend à se polariser selon deux orientations : l'une, anthropocentrique qui priorise l'humain, l'autre, biocentrique, privilégie les écosystèmes. Ces préoccupations se manifestent enfin dans le champ des études culturelles et donnent naissance à une nouvelle approche : l'écocritique.

Bien que la Nature soit un concept assez vieux, c'est dans les années 1960 et 1970 qu'un certain nombre de critiques littéraires tels que Lynn Carolyn, Merchant, Keith Thomas et William Ruecker ont commencé à examiner ce que la littérature peut nous dire au sujet de notre relation avec le monde naturel.

Encore appelée critique verte, l'écocritique, terme employé pour la première fois aux États-Unis en 1978 dans l'article fondateur de William Ruecker intitulé *Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism*, publié dans *The Iowa Review*, est un champ en émergence qui se propose d'étudier les relations que les humains entretiennent avec l'environnement.

L'auteur y développe une réflexion métaphorique en transposant les concepts de l'écologie à l'étude de la littérature. Sa démarche est motivée par un vif sentiment d'urgence et il invite ses collègues à contribuer, par leurs pratiques littéraires, à la survie de la biosphère. Il est à noter que, jusqu'en 1989 le concept écocritique reste encore lettre morte. Cette année-là, au congrès de la Western Literature Association (WLA), le mot est retenu pour nommer un champ d'études diffus, désigné jusqu'alors par l'expression *The study of nature writing* grâce aux travaux de Branch et O'Grady. En 1994, la WLA met au programme une séance afin de

préciser les contours de cette nouvelle critique dans l'article *Defining Ecocritical Theory and Practice* publié en 1994 par Branch et O'Grady.

En effet, des recherches faites en écocritique, il ressort un large consensus selon lequel cette nouvelle théorie repose sur l'étude des rapports entre l'être humain et son milieu de vie dans les textes littéraires. Ces deux termes en relation sont le plus souvent désignés par la dichotomie humaine et non humaine. La notion d'environnement est fréquemment ramenée à celles de la nature, étendue, la plupart du temps comme une construction culturelle, de lieu ou de paysage. Ainsi, l'écocritique, en tant que domaine disciplinaire, s'applique d'abord aux textes qui *écrivent la nature*. Elle propose également une relecture d'autres textes de la tradition littéraire afin d'exposer les conceptions sous-jacentes de la nature. L'analyse écocritique s'applique à toute œuvre de culture : les autres arts, les théories scientifiques, l'organisation urbaine, et vise une remise en question de la vision de la nature et des rapports au milieu, espérant de cette façon que la littérature devient un vecteur de changement.

Quelques chercheurs posent l'écocritique dans une perspective légèrement différente. Ils s'intéressent plutôt aux rapports entre la littérature et l'environnement physique établissant ainsi plus directement le terrain de la recherche sur la question des relations entre l'humain et le non-humain qui demeure le fond théorique du discours. Le point commun à l'ensemble des travaux qui réclament de l'écocritique n'est pas tant une théorie formelle qu'une perspective proposant une relecture des œuvres à partir des préoccupations écologistes. De ce fait, la démarche écocritique repose sur une herméneutique écologique des textes littéraires ; l'herméneutique étant la science qui s'intéresse au sens, à l'interprétation et à la compréhension d'un texte littéraire. L'originalité de l'écocritique est d'établir et de décrire les rapports entre l'être humain et son milieu vital. C'est sans doute ce qui a amené Cheryl Glotfelty dans l'introduction au recueil, *The ecocriticism Reader, Introduction : Literary Studies in an age of environmental crisis*, publié en 1996 ; souvent considéré comme l'un des textes fondateurs du mouvement, a proposé une définition large : *Qu'est-ce que l'écocritique ? Dit simplement, l'écocritique est l'étude des rapports entre la littérature et l'environnement naturel. Il s'agit de lire ou de relire les textes littéraires d'un point de vue particulier, celui de l'environnement*. L'auteur situe ainsi cette nouvelle approche dans la lignée du féminisme et du marxisme qui ont marqué l'histoire de la critique littéraire. Ainsi, à l'instar de la critique féministe, qui examine le langage et la littérature à partir d'une perspective consciente du sexualisme, et comme la critique marxiste, qui propose une prise de

conscience des modes de production et des classes économiques dans sa lecture des textes, l'écocritique adopte une approche centrée sur la terre dans les études littéraires.

Courant en cours d'élaboration, l'écocritique vise le dépassement de l'anthropocentrisme et du dualisme Nature et Culture dans sa critique de l'humanisme. Il s'agit d'un mouvement de critique littéraire qui s'engage à la réflexion écologiste ; elle étudie les rapports entre l'humain et le non-humain, entre la littérature et l'environnement. C'est-à-dire qu'elle se veut biocentrique et transhumaniste dans son étude textuelle de l'interaction de l'homme et de la nature.

À partir du point de vue proposé par Glotfelty, Posthumus Stéphanie va progresser vers une définition opérationnelle de l'écocritique. Elle cherche de plus à sortir du contexte états-unien de son émergence et intègre la réflexion de Serges Moscovici, Bruno Latour, Edgard Morin et Anne Brigitte Kern et Michel Serres. Ainsi dans son ouvrage *Une approche écologique : les lieux d'enfance chez Michel Tournier. Voix plurielles*, publié en 2005, elle comprend la nature comme : *concept et réalité nécessairement reliés à l'être humain*. Elle propose de définir l'écocritique comme

Toute analyse psychologique, sociologique, littéraire d'un discours politique, philosophique, scientifique qui parle du milieu urbain, naturel, social, institutionnel et des rapports entre ce milieu et l'être humain (Stéphanie Posthumus 2005).

La méthode que suggère une telle définition repose sur la saisie des deux termes en relation soit l'humain et son milieu et la prise en compte des relations elles-mêmes.

L'écocritique est en quelque sorte une lunette qui permet de voir où les efforts devraient être déployés afin de transformer la société dans le sens d'une plus grande souveraineté des écosystèmes et des êtres humains. Elle se préoccupe en outre du rôle que peut jouer la littérature dans le combat écologique aujourd'hui. C'est ce qui amène Evernden à dire que la littérature est perçue comme modèle de comportement écologique, dans la conclusion de son étude *The Social Creation of Nature* lorsqu'il déclare :

Si dans le passé (...) il a fallu s'appuyer sur la vision inspirée des artistes pour continuer « les choses » qui occupent les domaines ordonnés de la nature, il va sûrement falloir s'appuyer sur un niveau semblable d'inspiration pour les reconstituer. La prétendue crise environnementale ne demande pas l'intervention des solutions, mais la recréation des choses elles-mêmes (...) le langage des experts technologiques ne peut pas reconnaître la ridicule nouveauté du sauvage ! Au contraire, elle a précisément été façonnée pour nier celle-ci (Neil Evernden 2004).

Par la suite, J. Skinner pense qu'imaginer des espèces mises en danger est un acte de langue utile ; l'écriture qui décentre assez les configurations habituelles, pour voir qui est en danger, pourrait être utile.

L'écocritique considère l'espèce, la biodiversité et la biorégion (habitat et étendue sauvage) comme des catégories critiques. Elle vise aussi à entretenir un dialogue étroit entre la théorie littéraire et les structures du vivant que nous révèlent les sciences naturelles. C'est pour cette raison que Neil Evernden pense que l'approche écologiste de l'environnement nous implique dans un système de valeurs (valeur intrinsèque des milieux naturels) lorsqu'il affirme :

Il n'est pas sans ironie de constater que la société, quand enfin elle détecte une dissonance dans le monde qui l'englobe, se tourne vers la science pour la solution. Ainsi, l'écologiste continue d'avancer tâtonnant en ramassant les morceaux et en prétendant que la découverte imminente d'un nouveau pansement miracle et sa diffusion restaureront l'harmonie de la biosphère. Cela ne servira à rien d'imputer la responsabilité aux écologistes. L'environnement implique la perception des valeurs ; et les valeurs sont la devise des arts (Neil Evernden 2004).

En effet, recréer la nature consiste à la représenter par le récit et le mythe, à rédiger un *script vert* qui ne serait pas fondé sur le désir d'exploiter les ressources de l'environnement biophysique. Au contraire se retracerait ici une voie alternative permettant la constitution d'un *imaginaire environnemental* d'une nouvelle écriture environnementale qui ne serait plus dictée par les sciences de l'environnement ou les dogmes en la matière, ce qui améliorerait par ce biais nos chances d'éviter la menace d'un écocide.

Ainsi, pour matérialiser le rapport littérature et environnement, Luke considère l'écocritique dans ses dimensions sociale et politique selon différentes conceptions du lieu à la nature. Pour lui, ce n'est pas tellement un jugement positif ou négatif sur telle ou telle conception qui l'intéresse mais plutôt de connaître quelle conception de la nature est décrite dans l'œuvre.

Pour y parvenir, il se propose d'établir le corpus des œuvres dont la composante environnementale est signifiante et traite amplement des aspects de la nature. Ici, il s'agit de donner les représentations de l'environnement dans le corpus et procéder à la collection d'extraits précis décrivant l'environnement et/ou les rapports qu'entretiennent les êtres avec lui. C'est-à-dire en principe qu'il vaut établir le rapport entre l'humain et l'inhumain.

Lawrence Buell, s'opposant à une vision homocentrique de l'univers, propose plutôt une conception écocentrique de celui-ci et interpelle tous les hommes à prendre parti pour la

nature en tant que foyer protecteur ; et d'accepter leur responsabilité pour ce qui est de la conservation et du respect de cette dernière. Ainsi, dans son œuvre *The environmental Imagination* publiée en 1995, Lawrence appelle à la responsabilité des êtres humains sur les actions néfastes sur l'environnement le plus proche et sur la planète en général. Il fait confiance à la littérature comme moyen d'intervention sur les lecteurs et des générations futures en ce sens qu'elle constitue un véhicule de transmission des valeurs écologiques pouvant leur permettre de prendre des mesures rigoureuses contre les destructions progressives de la nature.

Jonathan Bate, cité par Sueza Espejo (Maria José) dans *Analyse d'éléments descriptifs et interprétation écocritique* parue en 2009, prolonge la réflexion de Lawrence Buell. Il considère l'œuvre littéraire comme un moyen de réinsérer et de réintégrer l'homme à la place qui lui convient dans le milieu naturel. La littérature pour lui est un catalyseur de la recherche de l'humanité à travers sa propre place dans le monde en respectant et en conservant ce dernier.

Thomas Dean, quant à lui met l'accent sur l'abîme qui se creuse de plus en plus entre l'homme et sa nature ; abîme qui aboutira à des situations problématiques pour l'environnement. Il consacre ainsi une partie de ses études à des œuvres littéraires où l'environnement, les paysages, la Nature ne sont plus des décors mais des protagonistes.

En conclusion, nous pouvons dire que tous les théoriciens écologistes dirigent leurs réflexions à partir de la critique littéraire vers le point commun à savoir l'aboutissement à l'idée de l'importance du rôle que la littérature peut jouer en tant que véhicule de transmission de messages écologiques fondamentaux ; ainsi que le besoin de prendre conscience de l'interrelation existant entre les composants de la nature, l'espèce humaine incluse ; le besoin de réfléchir à propos de l'équilibre nécessaire du respect de ces relations en tant que moyen de conservation et de suivi des espèces ; l'espèce humaine incluse. Ils mettent en valeur le pouvoir de la littérature afin de promouvoir le développement d'une conscience écologique qui vise le respect et la conservation de la nature tout en préservant le contact entre les êtres humains et la terre. Soucieux de la dégradation de la Nature, les théoriciens de la critique verte se proposent de décrire et de représenter dans leurs textes les différents rapports unissant les personnages entre eux et leur cadre de vie. Pour y parvenir, ils partent des différentes représentations de l'environnement dans le corpus afin de déceler les différents regards que les personnages ont de la nature et des sentiments qui en découlent. L'application de la méthode écocritique en littérature dégage deux principales questions à savoir : Quelle

conception de la Nature est décrite dans l'œuvre ? et dans quelle mesure une œuvre littéraire peut-elle participer à l'écocitoyenneté et au respect de la dignité humaine ?

À cet effet, l'œuvre qui tiendra lieu de corpus dans ce travail de recherche est *Les Racines du Ciel* de Romain GARY, œuvre qui s'inscrit dans le cadre de la littérature environnementaliste, et qui nous servira de support. C'est un roman dans lequel GARY dénonce les exactions causées à l'endroit de la nature et s'engage ainsi pour la protection de celle-ci. Ainsi, avant de montrer l'éco-engagement de l'auteur, il importe pour nous de faire une revue de la littérature sur ce corpus.

En ce qui concerne le corpus, *les Racines du Ciel*, Jean Bernard EVOUNG FOUUDA, en 2009, a soutenu une thèse de Doctorat PHD en littérature française option Littérature et Civilisation sous le thème : *Les processus de « Décivilisation » et de « Recivilisation » dans le « Roman colonial » français du XXe siècle : une lecture de La Rose de sable d'Henry Montherlant, Les Racines du Ciel de Romain GARY et les Immémoriaux de Victor Segalen*. Bien plus, Bienvenue Bekone Bekone a présenté en 2011, un mémoire de Master sous le thème : *Littérature et Environnement : Une lecture écocritique de Les Racines du Ciel de Romain Gary*.

Ainsi leurs œuvres relèvent leur foi en la diversité culturelle et la croyance en la beauté du monde à l'état naturel. Ainsi, après cette étude consacrée à la méthode écocritique et à notre corpus, *les Racines du Ciel*, il en ressort que de nombreux travaux ont consacré à R. GARY lui-même et à ses autres œuvres.

Romain Gary et ses travaux ont fait l'objet d'études multiformes de la part des spécialistes de la critique littéraire. Ainsi, des chercheurs confirmés ou débutants s'abreuvent à la source de ces écrivains au demeurant intéressants.

C'est ainsi que Dominique BONA pense que Romain Gary s'est toujours fichu de la vérité, lorsqu'il affirme : *voilà l'homme qui s'est toujours fichu de la vérité, l'homme décida dès son adolescence que le monde n'existait pas, sinon comme encadrement d'images et accroche-mythes* (Dominique Bona 1987 :415).

Par la suite, Miriam ANISSIMOV considère Romain Gary comme *le caméléon* (Miriam Anissimov 2004) car Gary adorait la différence, la multiplicité, l'universel. C'est pourquoi lui-même le reconnaît d'ailleurs : *Tout le monde reconnaît, dit-il, l'histoire du caméléon de bonne volonté. On le mit sur un tapis vert, et il devint vert. On le mit sur un tapis blanc et il devint*

blanc. Jaune et il devint jaune. On le plaça alors sur un tapis écossais et le pauvre caméléon éclata (Romain Gary 1987 :121).

L'humanisme de Gary dépasse donc les lieux communs jusque-là inventoriés par les penseurs. Sa foi en l'homme se résume en une source d'exigences qui tournent autour de la phrase suivante : *je vois la vie comme une grande course de relais où chacun de nous avant de tomber, doit porter plus loin le défi d'être un homme ; je ne reconnais aucun caractère final à nos limitations biologiques, intellectuelles et physiques* (Romain Gary 1960 : 146).

Dans la thèse de Marie KOLB, soutenue à l'Université de Laval, sa préoccupation est de savoir si le style étonnant de Romain GARY signé du nom d'Émile AJAR *Gros Câlin, La Vie devant soi, L'Angoisse du roi Salomon*, relève du style Oralisé. Ce style oralisé apparaît selon le critique comme la solution autant pour l'auteur que pour ses personnages. Mais avant Marie KOLB, Guy Robert GALLAGHA a soutenu la thèse de Doctorat à l'Université de Laval, dont le titre est *L'Univers imaginaire* de Romain GARY, où il réussit à démontrer que l'univers fictif de cet écrivain est envahi par *l'inquiétude et l'anxiété* (Guy Robert Gallagher 1978).

Fortin Alexandre, pour l'obtention d'une Maîtrise à l'Université du Québec au Canada, a étudié l'invention de l'identité dans *La Vie devant soi* D'Émile AJAR et *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable* de Romain Gary. Elle pose la question de savoir si Gary a vraiment réussi à être un autre sous la plume d'Émile AJAR. Cette question, d'après elle, implique nécessairement ce qui fait la particularité d'une écriture. Elle considère que le fait de style apparaît comme la signature d'une manière de faire d'un individu, comment le sujet écrivain appréhende le monde et comment il le perçoit (Alexandra Fortin 2003).

Jean Claude ABADA MEDJO consacre deux mémoires de recherche à cet auteur. Pour l'obtention d'une Maîtrise en littérature française, ABADA MEDJO montre que l'univers fictif de *La Vie devant soi* est peuplé de personnages étrangers victimes de troubles psychosomatiques en raison de *la précarité de leur condition existentielle* (Jean Claude Abada Medjo 2002). Par la suite, pour l'obtention de son D.E.A, il présente l'esthétique du tragique dans *La Vie devant soi* d'Émile Ajar et *Des souris et des hommes* de John STEINBEEK, Mémoire présenté et soutenu en 2006. Il aboutit à la conclusion que le tragique est le thème essentiel dans l'œuvre puisqu'il est émaillé de personnages pauvres.

Marie Berthe ONDOUA NDO a étudié la relation entre le roman et l'histoire dans *Education Européenne*. L'auteur montre dans son mémoire de Maîtrise, comment s'effectue le

passage de l'histoire du roman en ressortant la marge entre la réalité et la fiction afin de dégager la vision de l'auteur (Marie Berthe Ondoua Ndo 2004).

Suzanne DONGO, épouse MBARGA analyse la thématique – de l'immigration dans *La Vie devant soi* de Romain GARY / Émile AJAR. Dans son travail, elle met en exergue toutes les images qui sous –tendent le phénomène de l'immigration (Suzanne Dongo, épouse Mbarga 2008)

Sueza ESPEJO Marie José fait une étude écocritique de *Désert de Jean –Marie Gustave le CLÉZIO* et analyse les éléments descriptifs et interprétation écocritique (Maria José Sueza Espejo 2009 :329-346). De cette façon, l'univers des personnages dans ces différents travaux de recherche laisse transparaitre une crise existentielle et l'aspiration à se retrouver dans un environnement qui change. Fort de ce qui précède, nous nous sommes contentés de faire état des travaux auxquels nous avons pu avoir accès. Pour cela, que pouvons-nous retenir en substance de notre corpus, *Les Racines du Ciel* ?

L'histoire se passe en 1953 au Tchad. Un Français Morel défend les éléphants en essayant de faire signer une pétition. Devant l'échec de cette initiative, il prend le maquis et mène des actions armées contre les plus grands braconniers. Il est aidé par Minna, qui signe une pétition pour la défense des éléphants. Heureuse au Tchad, au milieu des animaux, elle est peut-être la seule à comprendre bien Morel. Frustré par ses échecs successifs, Morel décide de prendre le maquis. Les jours qui suivent, plusieurs chasseurs se font tirer dessus tandis qu'ils chassent l'éléphant. C'est ainsi que les autorités s'inquiètent et craignent un mouvement d'indépendance, malgré le fait que l'affaire s'ébruite peu à peu. Par la suite, c'est Saint Denis qui part dans le maquis chercher Morel pour le raisonner. Chemin faisant, il rencontre le naturaliste Peer Qvist, l'indépendantiste Waitari, le bandit Korotoro, le contrebandier Habib et son ami Haas. Il repart sans avoir pu n'en raisonner aucun. Minna l'interroge à son tour. Puis, elle aussi disparaît mystérieusement avec le major Forsythe, une Jeep, et des caisses de munitions pour rejoindre le maquis. L'évènement le plus marquant qui suit est la trahison de Waitari qui cherche l'indépendance, il sollicite l'aide de Morel; déçu par la réaction de ce dernier, il revient attaquer les éléphants de la réserve avec Habib et Haas. Ainsi, Morel, Peer Qvist, Minna et Forsythe sont faits prisonniers. Libérés par la suite par Waitari, Morel s'enfonce dans le maquis avec Youssef et Idriss qui renoncent à tuer les éléphants et disparaissent tous les trois. Les autres par contre partent avec Abbé Fields. Vers la fin de leur aventure, le petit groupe a acquis une renommée mondiale. Ainsi, de cette revue de la littérature sur notre domaine disciplinaire et notre corpus, une question fondamentale attire notre

attention : Dans quelle mesure l'œuvre littéraire peut-elle participer à la sensibilisation des hommes en vue de la protection de l'environnement, de la promotion de l'écocitoyenneté et du respect de la dignité humaine ?

De ce fait, il convient de noter que les actions anthropiques participent à fragiliser le milieu de vie, dévalorisent l'homme et le soumettent à la ruine et à la perte de sa dignité. C'est la raison pour laquelle cette structure environnementale semble être un plaidoyer pour la construction d'une écocitoyenneté et au respect de la valeur humaine.

En effet, tout part d'un constat : le monde court un risque énorme, il est devenu un véritable champ de bataille, un enfer où règne la jungle car l'homme prend la forme et les allures d'un bon prédateur à la recherche de sa proie. Dans ces conditions, l'être humain se présente comme un véritable bulldozer qui décime non seulement la nature mais aussi et surtout ses semblables. En effet, pour remédier à cette situation alarmante et déplorable de notre planète et de profiter de ce fait à taire des stéréotypes sur l'inefficacité de la littérature, nous avons pensé qu'il serait préférable d'associer à la littérature, l'environnement et d'en faire une étude ou une analyse écocritique dans le roman de Romain GARY intitulé *Les Racines du ciel*, afin de montrer que la littérature, en tant que véhicule indispensable de la conscience environmentaliste, pourrait apporter un palliatif au problème de la destruction de la planète.

Pour ce qui est de notre corpus d'étude, notre choix se justifie en ce sens qu'il peut être considéré comme un champ poétique à la nature, exaltation d'un désir de communion entre les hommes. Cet engagement en faveur de l'environnement parcourt l'œuvre de Gary et touche l'opinion internationale au point d'éveiller la réflexion à propos des rapports de respect et d'admiration entre l'humanité et la nature.

C'est ce qui justifie le choix de notre sujet intitulé : *Le rôle de la littérature dans le combat écologique actuel : le cas de Les Racines du Ciel de Romain Gary*.

Ce sujet est d'une importance capitale car il présente le caractère inhumain et bestial de l'homme qui fait preuve de sadisme tant à l'endroit de son alter égo que de son cadre protecteur qu'est l'environnement. Son importance réside également dans la formation des écocitoyens.

De cette revue de la littérature, le problème qui se dégage est le suivant : Quel est l'apport de la littérature en général et de *Les Racines du Ciel* de Romain Gary en particulier dans la lutte écologique aujourd'hui ?

Ainsi, les questions qui graviteront autour de notre question de recherche sont celles de savoir : Quels sont les éléments constitutifs de l'environnement ? Quelle conception de la Nature est décrite dans l'œuvre, mieux quel est le rapport entre l'humain et le non-humain ? En quoi le roman de Gary participe-t-

il à la protection de l'environnement, à la promotion de l'écocitoyenneté et au respect de la dignité humaine ?

Sur ce, du problème ci-dessus découle l'hypothèse générale suivante : le rôle de la littérature dans le combat écologique actuel est de sensibiliser les hommes en vue de la protection de l'environnement, de la promotion de l'écocitoyenneté et du respect de la valeur de l'Homme.

Répondre aux questions soulevées dans la problématique nous amènera à examiner les hypothèses secondaires suivantes :

- L'environnement est constitué de deux principaux éléments à savoir le biotope ou milieu de vie et la biocénose ou l'ensemble des êtres vivants évoluant dans un milieu donné.
- La Nature décrite dans *Les Racines du Ciel* est un Univers détruit et dévasté par l'Homme, considéré comme principal instigateur de la ruine et du péril de son cadre de vie.
- Le but fondamental de la littérature est de dénoncer les crises environnementales, de conscientiser les peuples en vue de la promotion de l'écocitoyenneté et du respect de l'Homme.

Par conséquent, comme outils d'analyse, nous allons convoquer l'écocritique selon Cheryl Glotfelty et Luke, pour les deux premières questions à savoir : quels sont les éléments constitutifs de l'environnement ? Et quelle est la conception de la Nature décrite ou les relations entre l'homme et son milieu de vie ?

Nous nous intéressons à l'écocritique en tant que théorie littéraire qui étudie les relations que les êtres humains entretiennent avec l'environnement. Elle nous permettra de répondre à la question : quel est le regard, la vision que les différents personnages portent sur leur milieu de vie ?

On pourra ainsi s'intéresser à la perception de l'espace par les différents personnages du texte afin de déceler tour à tour les destructeurs et les protecteurs de la nature.

En ce qui concerne la question : En quoi le roman de Gary participe-t-il à la protection de la Nature, à la promotion de l'écocitoyenneté et au respect de la dignité humaine ?, nous ferons appel à la sociologie de la littérature d'après Paul Robert ESCARPIT. Sa théorie nous aidera dans la mesure où elle nous présente l'écrivain dans sa société et dans le temps en tant que celui qui fait flamber sa torche dans la nuit noire de l'ignorance, un guide, un éclaireur bref un dénonciateur des problèmes qui minent l'humanité.

De ce qui précède, notre sujet qui porte sur le rôle de la littérature dans le combat écologique aujourd'hui reposera sur trois principales parties de chapitres présentés comme suit :

- Dans la première partie, nous présenterons de manière générale les différentes composantes environnementales. Il ne s'agira pas pour nous de parler de l'environnement en général, mais de présenter tout simplement le biotope et la biocénose. C'est pourquoi, notre chapitre 1 parlera de la notion de biotope et le chapitre 2 s'attellera à présenter la notion de biocénose.

- Dans la deuxième partie, notre étude portera sur les rapports entre l'homme et l'environnement. Pour mieux décrypter cette partie, notre chapitre 3 abordera la question de la relation entre l'être humain et la faune ; le chapitre 4 quant à lui se chargera de présenter les relations entre l'homme et la flore.

- Dans la troisième partie, il sera question de montrer l'apport de la littérature dans le combat écologique. C'est pour cette raison que notre chapitre 5 sera intitulé, de la satire des crises environnementales où nous allons étaler au grand monde les pratiques qui participent à la destruction de la nature. Et enfin le chapitre 6 aura pour titre de la conscientisation à la promotion de l'écocitoyenneté. Pour se faire, il conviendra de présenter les moyens utilisés par Gary pour mettre fin au massacre de la nature et de sensibiliser les hommes sur les risques qui découlent de la menace de l'environnement.

PREMIÈRE PARTIE :

**DE LA DESCRIPTION DES
COMPOSANTES
ENVIRONNEMENTALES**

L'écologie, en tant qu'étude scientifique de l'environnement, se propose d'examiner les rapports que les êtres vivants animaux, végétaux et humains entretiennent avec celui-ci. De cette définition, il ressort que l'écologie a pour objet d'étude l'environnement entendue comme l'ensemble des éléments qui constituent le cadre dans lequel elle vit. Dès lors, le problème ici soulevé reste celui de savoir quelle est la composition de ce dernier ? Ainsi, quels sont les principaux éléments constitutifs de l'environnement ? Pour répondre à cette interrogation, il nous incombe dans cette partie de statuer primo sur la notion de biotope et secundo sur le concept de biocénose.

CHAPITRE 1 : DE LA NOTION DE BIOTOPE.

Encore appelé espace ou étendue, le biotope désigne en écologie, *un milieu de vie délimité géographiquement dans lequel les conditions écologiques (température, humidité...) sont homogènes, bien définies et favorables à l'épanouissement des êtres vivants qui y résident* (Pascal Acot 1994). C'est une notion qui se présente sous plusieurs formes. Ainsi, le souci majeur ici est celui de savoir quelle est la présentation du biotope, qu'est-ce que le biotope ? Pour cerner les contours de cette notion, il nous incombe de statuer tour à tour sur sa genèse et son approche définitionnelle, ses caractéristiques, ses types et ses formes.

1-1- DE LA GENÈSE DU BIOTOPE

Étymologiquement parlant, le concept biotope vient du Grec *bios* qui signifie *vie* et *logos* qui veut dire *lieu, espace*. De par donc son étymon grec, le mot biotope signifie *lieu de vie*. Cette acception reste utilisée à bon droit par les systématiciens ou les microbiologistes qui cherchent à désigner le ou les sites que se sont appropriées les différentes espèces.

Sur ce, le terme biotope vient d'Arthur Georges Tansley. Né le 15 Août 1871 à Londres et décédé le 25 Novembre 1955 à Cambridgeshire, Tansley était un botaniste Britannique, pionnier de l'écologie des plantes. En 1935, il crée le terme écosystème ainsi que celui de biotope en 1939. Le fondateur de la Société Britannique d'Ecologie, *British Ecological Society* et rédacteur en chef du *Journal of Ecology*, va définir la notion de biotope comme : *un milieu d'accueil, un milieu de vie disposant des conditions relativement stables permettant la persistance des êtres vivants* (Arthur Georges Tansley 1939 :484). En d'autres termes, le biotope est synonyme de lieu ou espace. Il va alors désigner un milieu d'accueil et d'hébergement de la biocénose peuplant un écosystème.

Les écologistes considèrent le biotope comme un type de lieu de vie défini par des caractéristiques physiques et chimiques déterminées relativement uniformes. Ce milieu héberge un ensemble de forme de vie composé de la flore, de la faune et des populations de micro-organismes. C'est peut-être dans cette optique que Didier Lavergne le définira comme : *cadre de vie, physico-chimique, que la commodité de l'analyse conduit à scinder en climatope représenté le plus souvent par le climat local et le sol évolué ou non*. (Didier Lavergne 1987). Il conçoit ainsi le biotope comme un milieu de vie géographiquement

délimité, aux conditions écologiques homogènes, stables, bien définies et propices au bien-être des êtres vivants.

Pour les biogéographes, la notion de biotope se charge d'imprécision dans la mesure où il tend à être utilisé dans le sens de cadre de vie, non seulement au sens de milieu physico-chimique, mais aussi de contexte biotique pluri éco-systémique. Ainsi, J. Blondel applique aux groupes populationnels géographiquement instables (oiseaux, mammifères...), l'idée de biotope à l'unité de paysages où vivent les animaux.

En littérature, le concept de biotope va prendre une conception qui va à l'antipode des précédentes. Pour cela, il va désigner un milieu imaginaire, fictif, utopique ou réel dans lequel les différents personnages vivent et interagissent. Il est alors synonyme d'espace, d'étendue, de lieu. Le Dictionnaire Larousse le définit comme *un espace indéfini qui entoure et contient les objets*. Pour Henri Mitterrand, on peut y voir un ensemble d'attribut des lieux. Il ajoute aussi que le biotope, le lieu où l'espace se détermine par une situation géographique. De ce point de vue, il est possible de lire et d'étudier un roman comme un art spatial, parce que les actions et les personnages imaginaires créés par l'auteur évoluent dans une sphère géographique précise qui peut être réelle, vérifiable ou fictive. C'est la raison pour laquelle, Paul Aron affirme que : *l'espace devient souvent une sorte de protagoniste de l'action*. (Paul Aron et alii 2002). En d'autres termes, le biotope est le principal acteur d'une œuvre littéraire en ce sens qu'il contribue d'une manière ou d'une autre à l'évolution et à la réalisation de l'intrigue ou de l'action. Après cette brève historique de la notion de biotope, nous nous proposons de dégager d'ores et déjà ses caractéristiques majeures.

1-2- CARACTÉRISTIQUES DU BIOTOPE

Le biotope, en tant que notion et concept, dispose ou présente un certain nombre de caractéristiques ; entendues comme traits ou marques propres à une chose. En tant que tel, le biotope regorge pas mal de caractéristiques qui s'étendent sur plusieurs plans.

1-2-1- Sur le plan climatique

La climatologie est une branche de la géographie physique qui étudie le climat. Le climat est la succession des conditions météorologiques sur de longues périodes dans le temps. De manière plus simple, il désigne le temps qu'il fait dans une région. Ainsi, la climatologie se propose d'étudier les climats en fonction de la taille des zones géographiques

du climat ou climat local et de leurs positions sur le globe. Elle s'intéresse également à l'impact des changements climatiques sur la société et l'environnement (André Hufty 2001).

En effet, le milieu est marqué par des influences du climat et de ses interactions avec le couvert végétal. Mieux encore, les changements climatiques entraînent inéluctablement ceux du biotope sur lequel ils exercent leurs influences.

De ce fait, tout cadre ou espace est marqué par des conditions climatiques bien définies et favorables au développement et à l'existence dudit milieu et de tous les êtres vivants qui y résident. C'est ainsi que l'atmosphère, entendue comme une enveloppe gazeuse fondamentale à l'existence des êtres vivants et de la vie en milieu terrestre, constitue l'un des éléments majeurs du système climatique. Elle joue un rôle important dans le cycle de l'eau. En effet, si la climatologie s'intéresse essentiellement à l'étude du climat existant sur terre, elle traite aussi des interactions entre ce climat et l'environnement et son impact sur ce dernier. Les changements climatiques traitent des variations climatiques périodiques observées depuis la formation de la Terre. Quant au réchauffement climatique qui est un phénomène contemporain, il est l'injection massive dans l'atmosphère de déchets de dioxyde de carbone suite à l'action de l'homme (Stephen Schneider 2000).

Tout compte fait, le climat impacte sur le milieu dans lequel évoluent les êtres vivants, végétal, animal ou humain. Les risques identifiés sont principalement les conséquences d'une augmentation rapide de la température. Les conséquences de cette augmentation de la température sont l'augmentation du niveau des océans, l'accroissement de la désertification, la modification du régime des moussons, l'extinction d'espèces et la diminution de la biodiversité (Gérard Beltrando 2004). En conséquence, le biotope dispose d'un climat bien déterminé qui exerce une certaine influence sur ce dernier.

1-2-2- Sur le plan topographique

Le biotope présente des caractéristiques topographiques. La topographie, du Grec *topos* qui signifie *lieu* et *graphein* qui veut dire *dessiner*, est la science qui permet la mesure puis la représentation sur un plan ou une carte, des formes et détails visibles sur le terrain, qu'ils soient naturels comme les reliefs et l'hydrographie ou artificiels comme les bâtiments, les routes. Elle s'appuie sur la géodésie qui s'occupe de la détermination de la forme, des dimensions, des coordonnées géographiques des points et de l'altitude de la terre.

La topographie est un terme créé par Théodolite en 1900. Ainsi, les premières traces de mesure de la surface de la terre semblent dater des Egyptiens, pour la construction des pyramides, pour remettre en place les limites de cultures après les crues du Nil mais aussi pour délimiter les terres soumises à l'autorité du Pharaon. Ainsi, la topographie s'intéresse à la disposition et aux formes de relief que l'on peut rencontrer dans un espace bien précis. Partant de ce constat, le biotope se présente comme un espace géographiquement délimité constitué d'un relief. La topographie se propose de représenter les différentes inégalités d'un lieu ; ce qui suppose que le lieu ou le biotope dispose d'un relief. L'objectif de cette science est de déterminer la position et l'altitude de n'importe quel point situé dans une zone donnée, qu'elle soit de la taille d'un Continent ou d'un pays. Ainsi, le biotope se présente comme une étendue disposant d'un relief et d'une forme (Balmino 1982 :29-30).

1-2-3- Sur le plan géomorphologique

En tant que milieu, espace ou lieu de vie des êtres vivants, le biotope présente aussi des caractéristiques d'ordre géomorphologique. Ainsi, la géomorphologie, du Grec *Gaia* qui signifie *Terre*, *Morphée* c'est-à-dire *forme* et *logos*, qui veut dire *Etude*, est la science qui étudie la forme des reliefs et des processus qui les façonnent sur les planètes telluriques (Max Derruau 1969). A partir de cette définition, il s'avère que le biotope présente des formes multiples en fonction des types de reliefs. En effet, la géomorphologie est une discipline très ancienne si l'on s'en tient à son objet d'étude qu'est le relief. Ses sources remontent à l'Antiquité et au Moyen Âge avec Aristote (384 – 322 Avant Jésus Christ), Pline l'Ancien, Strabon, Sénèque, Avicenne, Shen kuo (1031 – 1095). Suite aux études menées, ils constatent que la surface de la terre est modelée et remodelée par l'érosion. Ainsi, de grands naturalistes et voyageurs tels qu'Alexander Von Humboldt, James Hutton et John Playfair, posent les bases de l'érosion tandis que Carl Friedrich Neumann utilise pour la première fois en 1858, dans son manuel de géologie, l'expression *Morphologie de la surface de la Terre*. Eu égard donc à ce qui précède, la géomorphologie se présente comme la science qui a pour objet la description et l'explication des formes du relief terrestre qui constitue l'une des caractéristiques du biotope. C'est ainsi que nous aurons des paysages construits par le soulèvement tectonique et le volcanisme. Le biotope, encore appelé milieu naturel ou géo système, sera considéré comme un espace géographique doté d'une structure et d'un fonctionnement propres qui s'inscrit dans l'espace et dans le temps. La géomorphologie se

présente alors comme cette discipline qui analyse le milieu naturel dans ses compositions géographique et géologique (Jean-Pierre Peulvast, Jean-René Vanney 2001 : 505-524).

1-2-4- Sur le plan géologique

Du Grec ancien *Gê* qui signifie *Terre* et *logos* qui veut dire *discours ; étude*, la géologie est la science dont l'objet d'étude fondamental est la Terre et plus particulièrement la lithosphère. En tant que telle, la géologie est une discipline majeure des sciences de la Terre qui se base en premier lieu sur l'observation puis sur l'établissement des hypothèses permettant d'expliquer l'agencement des roches et des structures les affectant afin d'en constituer l'histoire. La géologie, science de la Terre, connaît ses prémices vers 1660 dans les pays du Nord avec les premiers travaux du géologue Danois Niels Stensen, connu en Français sous le nom de Nicolas Sténon ; aussitôt suivis par l'Angleterre et les régions britanniques ; puis plus tardivement en France en 1700 (Alan Cutler 2006 : 282). Dans sa conception actuelle, le terme géologie est d'ailleurs utilisé pour la première fois en Français en 1751 par Diderot à partir du mot italien créé en 1603 par Aldrovandi. Le mot géologue est communément employé dans son Essai de 1797, *Nouveaux Principes de géologie* par Philippe Bertrand (Texte in Google books) et en 1799 par Jean André Deluc. Sur ce, le biotope, en tant que cadre de vie, présente des caractéristiques géologiques en ce sens qu'il est un milieu pourvu d'une structure, d'une forme et donc constitué d'éléments divers tels que les roches et d'un certain nombre de mécanismes à l'origine des phénomènes naturels (Denis Sorel, Pierre Vergely 1999-2010 :120). En conséquence, chaque région dispose des caractéristiques tant géologiques que géographiques.

1-2-5- Sur le plan géographique

Le terme géographie vient du Grec ancien *géographia*. Il est composé de deux particules : *Gê* qui signifie *Terre* et *graphein* qui veut dire *décrire*. De par son étymologie, la géographie peut s'entendre comme l'étude de la planète, ses terres, ses caractéristiques, ses habitants et ses phénomènes. D'une manière générale, la géographie peut se définir comme une science qui a pour objet la description totale ou partielle du globe, des accidents et des phénomènes physiques qu'offre sa surface terrestre ou marine et aussi l'étude de la dépendance de l'homme à l'égard de ces phénomènes. Elle s'intéresse à la distribution des populations humaines et des conditions d'existence de ces êtres vivants sur la terre. La première personne à utiliser le mot *géographie* était un Grec connu sous le nom

d'Eratosthène (27-194 av. J.C) pour un ouvrage aujourd'hui perdu ; mais l'arrivée de la géographie est attribuée à Hérodote (484-420 av. J.C) (Yves Lacoste 1676) aussi considéré comme le premier historien. Ainsi, les Grecs, longtemps connus comme la première civilisation à avoir étudié la géographie à la fois comme science et comme philosophie, considèrent cette dernière comme la description rationnelle de la terre. C'est ainsi que la discipline va se voir divisée en deux branches. On aura alors d'une part, la géographie physique et d'autre part la géographie humaine. La géographie est par conséquent une discipline carrefour entre les sciences humaines et physiques.

La géographie physique, qui a pour objet le milieu naturel, va s'intéresser à l'analyse de celui-ci en s'appesantissant sur sa structure, le climat et la répartition des eaux et ses composants abiotiques (sans vie), biotiques (la vie) représentés par la biosphère, la faune et la flore, et les composants anthropiques qui concernent l'homme. La géographie physique étudie ainsi le milieu dans son ensemble dans le cadre de projets d'aménagement ou de la conservation des milieux naturels.

Quant à la géographie humaine, elle se propose de mener une étude spatiale des activités humaines à la surface du globe. Il s'agit de l'étude de l'écoumène entendu comme régions habitées par l'homme. Elle cherche à comprendre les préférences qui guident les hommes dans le choix du lieu où ils vont habiter. Dans cette approche, l'interaction entre les hommes et la nature au moyen de leurs connaissances et de leur histoire propre conduit à distinguer les sociétés et les régions en fonction de leur genre de vie. En effet, Jacques Levy et Christian Grataloup affirment, dans la revue *Espace – Temps*, fondée en 1975, que *la géographie est une science sociale* (Jacques Lévy ; Christian Grataloup 1975). Aujourd'hui, la géopolitique tend à analyser les conséquences de la mondialisation et la gestion des ressources naturelles telles que l'or, l'eau, le pétrole, la forêt... qui sont les objets les plus étudiés par la géographie humaine.

En tenant compte de ce qui précède, l'on se rend compte à l'évidence que le biotope regorge bel et bien des traits géographiques. Il est constitué d'un ensemble géographique doté d'une structure et d'un fonctionnement propre qui s'inscrit dans l'espace et dans le temps. Il est composé d'éléments abiotiques relevant de la lithosphère (les roches), de l'atmosphère déterminant le climat et de l'hydrosphère (ensemble des eaux). Il est également marqué par la présence des composants biotiques représentés par la biosphère (ensemble des milieux où l'on retrouve la vie). Bien plus, le biotope est caractérisé par la présence des composants anthropiques marquée par la présence de l'homme. C'est dans cette optique que Didier

Lavergne définit le biotope comme : *Cadre abiotique, physico-chimique, que la commodité de l'analyse conduit à scinder en climatope, représenté le plus souvent par le climat local et l'édaphotope ou sol évolué ou non* (Didier Lavergne 1987). En d'autres termes, le biotope constitue un milieu géographique bien déterminé contenant une communauté bien définie d'êtres vivants dans lequel les conditions physico-chimiques sont homogènes, bien définies et favorables à la vie des êtres. Le biotope est ainsi un cadre, un milieu ou un espace de vie dans lequel les êtres vivants peuvent se mouvoir et interagir. Cependant, il est à noter que l'on dénombre une multitude de milieux.

1-3 TYPES ET FORMES DE BIOTOPES

La notion de biotope, telle que précédemment définie, semble se rapprocher des concepts de milieux et d'écosystèmes avec lesquels il entretient un rapport de synonymie avéré. On peut entendre par écosystème, *un ensemble formé par une association ou une communauté d'êtres vivants et son environnement biologique, géologique, hydrologique et climatique* (Pascal Acot 1994). Ainsi donc, il est question pour nous de donner les différents types de biotopes et les formes qui en découlent. Pour parvenir à cet objectif, il convient de présenter dans un premier temps les types de biotopes et dans un second les formes y afférentes.

1-3-1 Types de biotopes

D'une manière simple, le biotope est un endroit dans lequel les êtres vivent ensemble et dépendent les uns des autres pour survivre. De part cette définition, le biotope se compose essentiellement d'un milieu physique, des êtres vivants et les relations que ceux-ci entretiennent avec celui-ci. Xavier distingue ainsi trois grands types de milieux (aquatique, humanisé et terrestre) (Xavier 2011). Il nous incombe donc de présenter d'abord le biotope aquatique ensuite le biotope humanisé et enfin le biotope terrestre.

1-3-1-1 Le biotope aquatique

Selon l'Université de Californie, l'eau couvre environ 75% de notre planète, ce qui signifie que l'écosystème aquatique est beaucoup plus grand que la Terre. Comme l'écosystème terrestre, le biotope aquatique se décompose en plusieurs catégories plus petites. Nous avons ainsi le biotope marin qui comprend les plans d'eau salée du monde. Dans le milieu marin, on retrouve divers écosystèmes tels que des récifs de corail dans les eaux chaudes remplies d'une riche variété de la vie colorée aux vers polaires froides grouillant de baleines et de phoques. On y retrouve également le biotope littoral ou zone littorale,

constitué des environnements d'eau peu profonde trouvés près des côtes abritant de nombreuses créatures marines. Enfin, nous avons le biotope lentique avec des eaux encore comme un étang ou un marécage. Ainsi, le milieu des eaux comme les rivières ou les ruisseaux qui coulent, est considéré comme un biotope lotique.

En effet, dans les biotopes aquatiques, les producteurs sont les algues et les plantes aquatiques. Les principaux facteurs qui caractérisent ce milieu sont : la température, la présence ou l'absence de sel et l'oxygène de l'eau. Cependant, il est à noter que les milieux aquatiques sont de deux sortes à savoir les milieux d'eau douce constitués des rivières, des lacs et des fleuves ; et les milieux d'eau salée comprenant les mers et les océans. Qu'en est-il du biotope humanisé ?

1-3-1-2 Le biotope humanisé

Encore appelé milieu artificiel, le biotope humanisé désigne *l'ensemble des sites créés par l'être humain dans le but de s'installer* (Zavier 2013). Il s'agit des communautés où des milieux où vivent les hommes en général. Au nombre de ces milieux, nous pouvons avoir entre autres les villes, les villages, les constructions telles que les routes et les chemins de fer ; les infrastructures comme les immeubles, les bâtiments et des êtres vivants autres que l'homme que sont les animaux domestiques. En plus de ces lieux, on peut également avoir des cultures qui sont des terrains dans lesquels les humains plantent des végétaux. C'est dans le but d'établir la différence entre les types de milieux que Zavier a pu distinguer trois grands types : les milieux aquatiques, humanisés ou artificiels et terrestres.

1-3-1-3 Le biotope terrestre

Le biotope terrestre est celui-là qui comprend toute la superficie de la terre. Il se compose de tout ce qui constitue la verdure. Ici, les producteurs sont les plantes et les principaux facteurs sont la température et l'eau de pluie. En effet, la plupart des autorités, comme le Ministère de la Biodiversité et la Biologie de la Conservation de l'Université de Western Cape sont d'accord sur le fait que le biotope terrestre est composé d'un système de petits espaces comprenant les savanes qui ont généralement des climats chauds, arides ; les déserts constitués de chaumes, de dunes de sable sec ; les forêts tropicales humides contenant des millions d'espèces végétales et animales différents et les forêts de conifères et de feuilles qui abritent des arbres énormes et une grande variété d'autres formes de vie.

Eu égard à ce qui précède, force est de mentionner qu'à chaque type de biotope ici présenté correspond une forme particulière. Cependant, notre attention sera focalisée sur les formes ou l'aspect du biotope terrestre.

1-3 -2 Les formes du biotope terrestre

Par formes, il faut entendre la manière dont une chose est faite ou présentée. Sur ce, parler des formes du biotope terrestre revient à montrer en quelques sortes les différentes figures, configurations, faces et les différents aspects que ce milieu peut présenter. C'est ainsi que l'on pourrait avoir d'une part, le biotope boisé et d'autre part le biotope déboisé.

1-3-2-1 Forêts ou biotope boisé

La forêt ou biotope boisé est l'une des formes du biotope terrestre. Ainsi, pour parler de cette notion, nous nous appesantirons sur son origine, sa définition, ses caractéristiques et ses fonctions.

a) Origine

L'origine du mot forêt est complexe. Il a remplacé, à partir du XIII^e siècle sous la forme *Forest, une vaste étendue de terrain peuplée d'arbres* (Plaisance G 1968 : 314), de l'ancienne française selve, du latin *Silva* qui signifie *forêt*.

Le mécanisme de cette substitution semble passer par les rois mérovingiens puis carolingiens, sous lesquels le terme de bas latin *foresta* désignant un territoire à part, dont la jouissance était réservée au roi. Ces terrains pouvaient aussi bien être des bois, des landes ou des terres en eau telles que des rivières, des étangs, des lacs, des mers, mais étaient généralement non cultivés et réservés à la chasse ou à la pêche.

L'origine du mot forêt reste controversée. Selon une hypothèse alternative beaucoup plus argumentée, ce mot vient de *foresta* qui dérive directement du latin *foris* qui veut dire *dehors, extérieur*. Ainsi, le grammairien Pacidus connaît déjà un adjectif *forasticus* qui signifie *extérieur* dérivé de *foris*.

Dans l'ancien français, forestier avait également le sens d'étranger et l'italien actuel *foresta* conserve le sens de vaste zone inculte où la végétation, et en particulier les arbres croissent spontanément (Plaisance G 1968 : 314).

De ce fait, le terme *foresta* aurait pu désigner à l'époque gallo-romaine, les espaces restés sauvages, en dehors, à l'extérieur de ceux mis en valeur par les communautés villageoises. On aurait ainsi une multitude de sens intéressants entre *foresta, espace sauvage*, de l'ancien français *salvage*, et du latin *silvations, forestier*.

De ce foisonnement de sens relatif à la notion de forêt, nous pouvons retenir que celle-ci vient du latin *foris*, qui signifie *grandes étendues de terrains boisée* (Plaisance G 1968 : 314). Ainsi, qu'en est-il de sa définition ?

b) Définition

Encore appelée biotope ou massif forestier, la forêt reste une notion complexe et sujette à controverses sur le plan définitionnel. Sa définition concerne le dedans et le dehors de la forêt, son caractère ancien ou non, voire ses marges. Elle tient compte de la surface, de la densité, de la hauteur des arbres et du taux de recouvrement du sol mais aussi du contexte biogéographique.

Ainsi, au Sahel, un boisement est considéré comme forêt à partir d'un taux de recouvrement de 10% alors qu'en Europe, on ne parle de forêt qu'à partir d'un taux de recouvrement de 20% et d'une surface d'un demi-hectare (Amould P., Corvol A., Hotyat M 1997 : 401).

Des définitions plus spécifiques sont données par d'autres organisations à l'instar du PNUE qui utilise 40% de couverture comme le seuil pour les forêts fermées et 10 à 40% de couverture pour les forêts ouvertes.

Le TREES, organisation fondée en 1991 par la Commission européenne, classe les surfaces avec plus de 70% de couverture de canopée comme étant des forêts denses et celles avec 40-70% de couverture comme des forêts fragmentées.

Du point de vue botanique, *une forêt est une formation végétale, caractérisée par l'importance de la strate arborée, mais qui comporte aussi des arbustes, des plantes basses, des grimpantes et des épiphytes* (Plaisance G 1968 315).

Du point de vue écologique, *la forêt est un écosystème complexe et riche, offrant de nombreux habitats à de nombreuses espèces et populations animales, végétales, fongiques et microbiennes entretenant entre elles, pour la plupart, des relations d'interdépendance* (Otto H-J 1998 : 397).

Le Dictionnaire Larousse définit la forêt comme *une grande étendue de terrains boisés*.

Malgré une apparente évidence, définir la forêt reste donc délicat car l'on ne peut arrêter les limites de hauteur de la végétation, de la superficie minimale, du degré de proximité ou de sociabilité des arbres ou leur qualité.

Après cette brève approche définitionnelle de la forêt ou biotope boisé, intéressons-nous à présent à ses caractéristiques.

c) Caractéristiques

Les caractéristiques de la forêt s'étendent sur plusieurs plans.

Ainsi, sur le plan de la structure, le biotope boisé est constitué d'une grande diversité en habitats, en niches écologiques et surtout par une structuration en hauteur plus complexe que dans les autres écosystèmes terrestres. De sa lisière à la forêt intérieure, et selon le contexte géo-morpho-éco paysager, cette diversité évolue dans le temps et l'espace, au gré de perturbations naturelles ou anthropiques.

Sur le plan vertical, la forêt possède quatre étages végétations qui sont les strates muscinales, herbacées, arbustives et arborescentes auxquels il faudrait ajouter les étages souterrains des systèmes racinaires.

Sur le plan horizontal, elle comporte de nombreux micro-milieus ou micro-stations qui sont des écosystèmes boisés distincts, au sein d'un même massif forestier dépendant de facteurs abiotiques différents.

La structure forestière tend à évoluer vers un stade fermé mais qui finit toujours localement par s'ouvrir à la lumière, à la suite d'une perturbation telle que le feu, l'inondation, le glissement de terrain permettant le retour au stade pionnier.

La forêt se caractérise aussi par l'abondance des ressources alimentaires variant selon l'étage de la forêt, le détritus, les racines, les champignons, les animaux, les végétaux, les fruits...

Bien plus, sur le plan de la superficie, la forêt, dans le monde, couvrait en 2005 environ 30% des terres émergées. Selon la définition retenue, la superficie estimée de la forêt mondiale varie de 2,4 à 6 milliards d'hectares sur la base des chiffres envoyés par les États.

Après cette énumération des caractéristiques de la forêt, en tant que biotope boisé, passons d'ores et déjà aux fonctions de celle-ci.

d) Fonctions

La forêt remplit plusieurs fonctions et joue un rôle très capital dans le monde.

Ainsi, elle a des enjeux de biodiversité car elle constitue un réservoir de vie de diverses espèces vivantes, notamment dans les régions à la fois urbanisées et très agricoles.

En outre, parfois surexploitée, la forêt est une source de richesse car le bois compte pour une part importante du PIB d'une dizaine de pays tropicaux ou nordiques. En effet, l'emploi forestier, hors industrie de transformation et emplois informels payait encore près de 10 millions de personnes en 2005, 400 000 dans la filière bois en 2010 en France. Nous pouvons prendre pour exemple le Canada, dont l'unique source de revenus de plusieurs communautés rurales est l'industrie forestière. Le taux d'emploi lié à ce secteur augmente d'année en année.

La forêt regorge également des fonctions touristiques, pédagogiques, scientifiques et de protection environnementale. C'est ainsi qu'en 2005, 11% des forêts du monde sont déclarées affectées à la conservation de la diversité biologique par les États. L'importance économique de ces nouvelles fonctions est mal évaluée, mais pourrait rapporter plus que l'exploitation du bois.

Bien plus, la forêt constitue le lieu de la production de bois utilisés comme bois de chauffage et de feu qui sont les deux grands moyens d'utilisation de par le monde mais essentiellement en Afrique et en Amérique du Sud.

Ainsi les PFNL peuvent être récoltés dans la nature ou produits dans des plantations forestières ou des périmètres d'agroforesterie ou par des arbres hors forêt. Les PFNL comprennent des produits utilisés comme nourriture et additif alimentaire tels que noix comestibles, champignons, fruits, herbes, épices et condiments, plantes aromatiques, viandes de gibier, produits végétaux et animaux utilisés dans des buts médicaux, cosmétiques ou culturels.

Les massifs forestiers remplissent également des fonctions sociales, symboliques et culturelles en ce sens qu'ils constituent des lieux privilégiés de loisirs, de détente, de tourisme, de découverte de la faune et de la flore des paysages. C'est ainsi que chaque année, les forêts françaises reçoivent des centaines de millions de visites. La forêt rend de nombreux services à la société, de nature écologique et sociale.

Le biotope boisé constitue aussi un habitat de l'homme, un lieu nourricier et cynégétique. Ainsi, plus de 500 millions d'humains vivent en forêt ou à ses abords et en dépendent directement. Même quand elle n'est plus habitée, la forêt reste un lieu traditionnel de cueillette et de chasse.

La forêt joue un rôle dans la santé en matière d'épuration physique, physicochimique et biologique de l'air et de l'eau. Les produits de la forêt et toutes les autres parties des arbres sont utilisés pour produire des médicaments et de nombreuses médecines traditionnelles. En effet, d'après Louis Pasteur, diverses mesures citées par G. Plaisance ont comparé différents airs et montré que l'air forestier contenait moins de microbes que l'air urbain.

Après avoir présenté de manière succincte la notion de forêt ou biotope boisé, en tant que l'une des formes du biotope terrestre, il sera question de nous appesantir sur le désert ou biotope déboisé.

1-3-2-2 Déserts ou biotope déboisé

Le désert, tout comme la forêt, fait partie des formes du biotope terrestre. Ainsi, pour présenter cette notion, nous allons beaucoup plus nous attarder sur sa définition, ses causes et ses caractéristiques.

a)- Définition

Communément connu sous la dénomination de milieu chaud ou aride, le désert est un biotope déboisé. En géographie, le désert est considéré comme une zone du globe terrestre inhabitée ou presque inhabitée, avec très peu de végétation, en raison de l'aridité du climat ou de basses températures. Mieux encore, il s'agit d'une zone aride, sèche avec moins de 150 mm de pluies par an en moyenne, pourvue de très peu de végétation, d'animaux et d'êtres humains. Il s'agit alors d'un milieu peu ou pas peuplé. Ainsi, qu'est-ce qui est à l'origine des déserts ?

b)- Les causes

Parler des causes des déserts revient à parler à répondre aux questions qu'est –ce qui est à l'origine du désert ? D'où provient-il ?

En guise de réponse, il s'avère que la déforestation participe de la formation du désert.

La déforestation est le phénomène de régression des surfaces couvertes de forêt. Elle résulte de l'action de déboisement puis de défrichement, liées à l'extension des terres agricoles, à l'exploitation des ressources minières du sous –sol, à l'urbanisation, voire à l'exploitation excessive ou anarchique de certaines essences forestières. Elle peut se définir comme *une action de nature anthropique ou naturelle qui occasionne la disparition permanente d'une forêt et pouvant par ricochet provoquer des déserts* (Williams M 2000 : 28-46). Elle n'est pas un phénomène récent mais ancien car elle était déjà signalée par certains chroniqueurs de l'Antiquité. C'est ainsi que Williams pense qu'elle a commencé dès la fin de la Préhistoire avec une nette corrélation spatio-temporelle entre le recul des forêts et la densité de la population humaine en zone tempérée. En effet, un rapport du Député Jacques Le Guen estime que les causes principales de la déforestation actuelle sont humaines et que la crise forestière mondiale est avant tout *une crise de surconsommation* (M. le Député Jacques Le Guen 2010). L'homme interfère depuis très longtemps avec la forêt, mais ses impacts deviennent plus importants de par les armes et moyens techniques qu'il a récemment acquis à savoir la tronçonneuse, engins forestiers lourds, génie routier ...

Parmi les activités humaines à l'origine de la déforestation nous pouvons citer entre autres :

- Les cultures, avec près de 70% des zones déboisées qui ont été converties en terres agricoles dans les années 1990.
- L'élevage, avec le surpâturage par le bétail qui détruit la végétation et empêche la régénération.
- Les incendies de forêt constituent aussi l'un des facteurs de la déforestation, comme ce fut le cas à Kalimantan (Bornéo) où 3,5 millions d'hectares ont brûlés ou en 1987 en Chine où 1,3 millions d'hectares ont disparu en fumée.
- Nous avons également le bois de feu dans les pays en voie de développement où les trois quarts du bois servent de combustible utilisé dans des installations peu efficaces ; ce qui a causé la déforestation presque totale de Haïti (Lester Brown 2007).

Parmi les éléments de la déforestation, figurent également les facteurs naturels qui ont une influence sur le couvert forestier. Ainsi, la prolifération d'espèces comme les grands herbivores ou les insectes phytophages, peut être extrêmement destructive. C'est le cas du Québec où la Tordense des bourgeons de l'épinette a provoqué entre 1938 et 1958 la mort de 60% des sapins et de 20% des épinettes bien que ces épidémies se produisent dans des forêts naturelles et gigantesques.

Bien plus, les orages secs créent avec leurs éclairs et vents induits, des feux de forêts spectaculaires dans les forêts boréales ainsi que dans des forêts tropicales sèches lors de phénomènes macro-climatiques.

La tempête de 1999 par exemple a détruit 160 millions de m³ de bois rien qu'en France. De même, l'éruption volcanique du mont Saint Helens aux Etats-Unis provoqua la destruction massive de plusieurs dizaines de kilomètres carrés de bois. Cette destruction du massif forestier peut être à l'origine des déserts. Ainsi, quelles sont les particularités du désert ?

c) caractéristiques

Les déserts recouvrent la zone intertropicale. Ils regroupent près de 3 milliards d'hommes, dans les campagnes les plus densément peuplées et dans les plus grandes villes.

Sur le plan climatique, le désert se caractérise par une grande sécheresse et par des écarts de température considérables entre le jour et la nuit. En clair, il est marqué par l'inégalité des précipitations et une température constante. C'est un milieu marqué principalement par la raréfaction des précipitations, faisant de lui le seul milieu où l'eau manque en permanence. Cette aridité s'explique par des températures élevées, souvent supérieures à 50°C, par des précipitations rares et faibles. Il tombe moins de 250 mm d'eau par an, et des stations peuvent rester plusieurs années sans la moindre pluie ; l'évaporation est intense et l'eau extrêmement rare.

Sur le plan végétal, le désert est matérialisé par la rareté de la végétation due au manque de pluies causé par l'aridité du climat. Ainsi, les sols deviennent squelettiques et presque inexistantes. Les marges semi-arides des déserts sont le domaine de la steppe. Nous avons des plantes xérophiles qui s'adaptent à la sécheresse, leurs racines poussent à la recherche de l'eau et leurs feuilles sont petites et vernissées de façon à limiter l'évapotranspiration.

Comme les plantes, les animaux s'adaptent au manque d'eau. Les chameaux et les dromadaires font des réserves de graisse dans leurs bosses et réduisent leur transpiration. Dans le sable ou sous les pierres se terrent, pendant des heures les plus chaudes, reptiles et rongeurs.

Dans les déserts, la principale activité reste l'élevage pratiqué par des Touaregs du Sahara et les Mongoles des déserts Asiatiques. Il porte sur des espèces résistantes adaptées à la chaleur : chèvre, moutons, chevaux, chameaux et dromadaires.

Le désert reste un milieu hostile et presque inhabité à cause de la sécheresse ; ce qui rend la vie difficile tant pour les animaux que pour les hommes.

De ce fait, après cette présentation du biotope boisé et du biotope déboisé, notre attention sera focalisée sur le concept de biocénose en tant que l'un des éléments constitutifs de l'environnement.

CHAPITRE 2 : DE LA NOTION DE BIOCÉNOSE

La biocénose, tout comme le biotope, constitue l'un des éléments fondamentaux de l'environnement. Elle forme avec le biotope un écosystème. Ainsi, en tant que composant environnemental, la question qui suscite notre attention au sujet de cette notion est celle de savoir quelle est sa présentation ? Sur ce, pour mener à bien notre étude, il importe que l'on s'appesantisse tout d'abord sur sa genèse et son approche définitionnelle, ensuite ses caractéristiques et enfin sur ses différents types.

2.1. GENÈSE ET DÉFINITIONS DE LA BIOCÉNOSE

La genèse d'un mot, d'une notion ou d'un terme peut renvoyer à la naissance ou à l'origine même de ce concept. La définition d'une notion, quant à elle, pourrait consister à décrire ou à donner des explications précises et claires de cette dernière.

2.1.1. Genèse

Le concept *biocénose* est un terme qui a été inventé et introduit dans le langage scientifique en 1877 par le biologiste allemand Karl August Möbius. Au terme de ses recherches sur les huîtres, il eut noté que, chez ces animaux comme chez les autres, il fallait placer le cadre d'étude au niveau non pas d'une seule espèce mais de l'ensemble des espèces qui cohabitent dans un espace déterminé. La biocénose diffère ainsi du biotope car elle intègre la description de l'organisation des espèces et leur richesse spécifique.

Selon Möbius, une biocénose est un groupement d'êtres vivants dont la composition, le nombre des espèces et celui des individus reflètent certaines conditions moyennes du milieu ; ces êtres sont liés par une dépendance réciproque. Celle-ci doit, selon lui, être compatible avec l'aptitude de ces espèces à se reproduire au niveau du site ou biotope qu'occupe la biocénose ; ce qui permet le maintien en place du groupement. Par deux points essentiels, la quantification des individus et leur relation d'interdépendance, la notion de biocénose innove de façon décisive au regard des descriptions jusqu'alors données des communautés biotiques.

Avant 1850, les naturalistes se bornaient en effet à identifier des ensembles naturels corrélés à des conditions géoclimatiques précises, à l'instar des étages de végétation en

montagne, auxquels Alexandre de Humboldt a consacré des pages demeurées classiques. La prise en compte par Möbius des phénomènes de masses, de leurs interactions et de leur équilibre global, n'est pas sans rapport avec les nouvelles analyses des rapports sociaux qui se développent au XIX^e siècle et à l'influence dès lors exercée par la pensée de Darwin. S'insurgeant contre la thèse qui liait l'idée d'espèce à celle d'archétype biologique, Darwin avait utilisé les thèmes de populations naturelles et de lutte pour la vie, ce qui conduisit à l'analyse des communautés biotiques par la méthode statistique. En effet, les biocénoses représentent, dans la série des niveaux d'organisation qui caractérisent le monde vivant, des unités structurées à l'échelle des populations puisqu'elles regroupent des ensembles d'individus habitant, à une époque donnée, un milieu donné. Pour des raisons d'adaptation à ce milieu, certaines espèces seront éliminées par *la sélection naturelle* (Paul DUVIGNEAUD, Maxime LAMOTTE, Jean-Marie PERES, Didier LAVERGNE, 2004). Comment pouvons-nous appréhender cette notion ?

2.1.2. Approche définitionnelle

En écologie, on peut entendre par biocénose, *l'ensemble des êtres vivants coexistant dans un espace écologique donné, plus leur organisation et leurs interactions* (Pascal Acot, 1994). Il s'agit en clair d'une association d'êtres vivants rencontrés dans un milieu donné formant avec celui-ci un écosystème, caractérisé par les différentes relations existant entre les êtres vivants entre eux et avec leur cadre de vie. De ce fait, un biotope et sa biocénose sont en interactions constantes. Les limites spatiales et temporelles d'une biocénose sont celles des populations homogènes qu'elles décrivent. Un changement de population correspond à un changement de biocénose (Keindeigh, S. Charles, 1961 : 468). C'est ainsi que Pierre JOUVENTIN pense que la biocénose est *l'ensemble des êtres vivants constitués en communautés de plantes et d'animaux qui se développent sur différents substrats ou biotopes* (Pierre JOUVENTIN, 2004).

Pour les biologistes, la notion de biocénose renvoie à une combinaison d'êtres vivants. Elle est alors synonyme de biodiversité, entendue comme diversité des espèces vivantes que l'on peut retrouver dans un milieu donné. À cet effet, le biologiste allemand, père fondateur de la notion de biocénose, pense que celle-ci comme un groupement d'êtres vivants dont la composition, le nombre des espèces et celui des individus reflètent certaines conditions moyennes du milieu ; ces êtres sont liés par une dépendance réciproque. Selon Möbius, la

biocénose est composée d'êtres vivants dépendant les uns les autres ; les relations ici sont interdépendantes ; ces êtres constituent par conséquent une chaîne.

En littérature, le concept de biocénose va prendre un sens différent de celui donné précédemment. Ainsi, elle va désigner l'ensemble des éléments, qu'ils soient zoomorphes, ichtyomorphes ou anthropomorphes, qui participent à l'évolution de la trame du récit ou de l'intrigue. Il s'agit alors de l'ensemble des facteurs permettant de rendre le récit vivant à travers leurs actions. La biocénose dans ce cas patent est alors synonyme d'acteurs, d'actants, de protagonistes ou de personnages fictifs ou réels créés par l'auteur dans le but de susciter de l'admiration chez le lecteur et de transmettre une idéologie ou un message. Il peut donc s'agir des êtres humains, des animaux ou des plantes qui sont des supports d'informations au travers des rôles qu'ils jouent dans l'œuvre. C'est dans cette logique que Romain Gary dira : *Les éléphants de mon roman ne sont nullement allégoriques : ils sont de chair et de sang* (Romain Gary, 1956 : Préface). Allant dans le même ordre d'idées, Bienvenue Bekone Bekone va introduire le concept d'écosystème en littérature et pense que *le roman est un véritable écosystème* (Bienvenue Bekone Bekone, 2012). Il partira ainsi du constat selon lequel le roman, tout comme l'écosystème, le roman est constitué d'un ensemble de personnages qui vivent, évoluent et interagissent dans un espace donné. Après cette présentation de la genèse et de l'approche définitionnelle du concept de biocénose, passons d'ores et déjà à ses caractéristiques.

2.2. CARACTÉRISTIQUES DE LA BIOCÉNOSE

Une biocénose est composée d'êtres vivants pouvant vivre en interaction directe entre eux ou non mais étant toujours en interaction avec le milieu commun à tous. Ainsi, deux plantes, vivant dans le même biotope peuvent n'avoir aucun échange direct, mais elles ont chacune une action sur le milieu, ce qui peut avoir des conséquences sur l'autre espèce. Par exemple, dans un champ, la mauvaise herbe peut puiser plus vite les nutriments de la terre, ce qui empêchera la jeune plante de blé qui se trouve à côté de bien pousser.

Les biocénoses se définissent quantitativement par un ensemble de descripteurs qui prennent en considération l'importance numérique des espèces qui les constituent. La description de la structure de la biocénose ne peut se faire qu'à travers les paramètres tels que l'abondance, la richesse spécifique, la dominance, la diversité spécifique et la fréquence.

2.2.1. L'abondance

L'abondance est l'une des caractéristiques de la biocénose. Elle correspond au nombre d'individus présents dans un biotope donné. Compte tenu des difficultés relatives à l'évolution exacte de l'abondance des espèces, les écologues se contentent souvent d'établir des catégories d'après des estimations plus ou moins précises et adoptent six classes d'abondance. Pour exprimer cette abondance, ils utilisent des chiffres allant de 0 à 5, selon que l'espèce est absente, rare, et dispersée, assez abondante, abondante, très abondante ou qu'il s'agit d'un peuplement pur (Daniel J.Y, 1999).

2.2.2. La diversité

L'une des caractéristiques de la biocénose est sa diversité. Elle est constituée de plusieurs espèces vivantes évoluant dans un même environnement. Ainsi, la richesse d'une biocénose en espèces est désignée par le descripteur. Ce paramètre est fondamental car il permet de comparer la richesse en espèces de deux biocénoses. La diversité spécifique exprime la richesse d'un peuplement donné. L'abondance relative de ces différentes espèces est appelée équitabilité. La diversité est alors exprimée par plusieurs indices dont le plus couramment utilisé est celui de SHANNON (Daniel J.Y, 1999).

2.2.3. La dominance

Il s'agit ici d'un paramètre d'ordre quantitatif qui sert à décrire la structure d'un groupement végétal. Le degré de dominance d'une espèce par rapport aux autres est évalué à partir du recouvrement, c'est-à-dire la surface du sol couverte par l'espèce. Il existe ainsi cinq coefficients de dominance : le coefficient 1 correspond à un recouvrement inférieur à 5%, le coefficient 2 à un recouvrement compris entre 5% et 25% le coefficient 3 à un recouvrement de 25 à 50 %, 4 à recouvrement de 50 à 75% et le coefficient 5 à un recouvrement supérieur à 75% (Daniel J.Y, 1999).

Sur ce, il est à noter que, lorsqu'une espèce est présente en très petit nombre, son recouvrement ne peut pas être estimé. Son degré de dominance est seulement mentionné par le signe (+) qui signifie présence ponctuelle.

2.2.4. La structure

La biocénose peut également se distinguer par sa structure. Cette structure correspond à la disposition des individus de diverses espèces les unes par rapport aux autres. C'est ainsi que l'on a la structure verticale et horizontale (Daniel J.Y, 1999).

2.3. LES TYPES DE BIOCÉNOSES

L'étude de certaines biocénoses est facile car elle ne comprend qu'un nombre réduit d'êtres vivants, mais elle peut aussi être très complexe lorsqu'un grand nombre d'êtres vivants sont concernés ou lorsque l'écosystème qu'ils composent avec leur milieu peut se décomposer en plusieurs écosystèmes.

De ce fait, en allant de la plus étendue à la plus petite des biocénoses, on peut avoir des communautés majeures qui sont au nombre de trois à savoir les communautés terrestres, vivant sur la terre émergée, les communautés dulcicoles qui vivent dans l'eau douce et les communautés marines.

Après les communautés majeures, on distingue aussi les biomes, entendus comme un groupement de physionomie homogène qui s'étend sur une aire géographique assez grande et dont l'existence est sous le contrôle du macroclimat.

En fonction de la latitude, la succession des grands biomes continentaux est la suivante : la forêt tropicale humide ou forêt dense équatoriale, la forêt sèche tropicale ou forêt claire, les savanes tropicales ou prairies tropicales, les déserts, la forêt méditerranéenne ou maquis méditerranéen, les forêts de feuillus caducifoliés, les steppes ou prairies tempérées d'Amérique du Nord, la Taïga ou forêt boréale des conifères et la Toundra. Cette zonation latitudinale des biomes est très difficile à établir pour les écosystèmes marins à cause de l'homogénéité due aux courants marins et à l'absence des barrières géographiques.

En plus, l'on peut distinguer les associations qui sont des groupements d'espèces ou communautés plus ou moins localisées et définissables avec précision. Ils constituent les biocénoses proprement dites. Tel est le cas par exemple d'une palmeraie ou d'un champ qui constitue une association avec sa faune et sa flore.

Nous avons enfin les synusies qui sont des micro-associations ou des fragments de biocénoses. Un cadavre en décomposition, un tronc d'arbre mort, la surface d'un rocher hébergent des communautés très restreintes.

Eu égard à ce qui précède, nous pouvons décomposer la biocénose en deux principaux types que sont : les espèces animales ou faune et les espèces végétales ou flore.

2.3.1. La faune

La faune peut se définir comme *l'ensemble des animaux vivant habituellement dans un pays, dans une région ou à une époque déterminée* (Alain Foucault et Jean François Raoul, 2005). À partir de cette définition, on pourra parler respectivement de la faune africaine, la faune des eaux douces ou de la faune de l'ère secondaire.

En écologie, le terme faune désigne l'ensemble des espèces animales présentes dans un espace géographique ou un écosystème déterminé à une époque donnée. En général, la notion de faune ne comprend pas l'homme, bien que d'une certaine façon, l'on puisse le considérer comme faisant partie du règne animal, en ce qu'il est classé physiologiquement comme un mammifère, notamment par Darwin.

Les sociologues ont une conception très péjorative de la notion de faune. Ils la considèrent comme un groupement de personnes souvent peu communes qui fréquentent des lieux déterminés. On parlera ainsi de la faune des boîtes de nuit, des bibliothèques ou encore des marchés.

Le concept de biodiversité correspond à l'ensemble de la diversité du monde vivant. Elle englobe la faune et la flore, c'est-à-dire la totalité des formes que prennent les êtres vivants animaux, végétaux et micro-organismes au sein des environnements dans lesquels ils évoluent et se multiplient. La faune et la flore sont interdépendantes. La faune est essentielle à la survie de nombreuses espèces de plantes. Certaines d'entre elles étant entièrement dépendantes d'un unique insecte pour la pollinisation et donc leur reproduction.

De nombreuses personnes pensent que l'homme devrait agir sur la nature pour préserver la faune dans l'intérêt de tout le monde. Cependant, l'homme pourrait modifier l'équilibre naturel en voulant à tout prix maintenir certains caractères. D'autres, curieux de suivre l'évolution du phénomène naturel, préfèrent, comme au Serengeti et dans le cratère du Ngarongoro, laisser la nature agir d'elle-même.

Sur ce, plusieurs critères nous permettent de classer la faune. Elle peut ainsi être subdivisée en fonction des tailles des espèces afin de déceler les relations entre le nombre d'espèces et la taille des organismes (Stork (1997) et May, (1978 et 1988)). Ainsi, avant les classements en groupes taxonomiques ou en complément à ce dernier, un tri simple, intuitif et arbitraire, mais pratique a été spontanément fait selon la taille des animaux. On distingue ainsi :

- **La microfaune**, qui constitue l'essentiel de la biomasse vivante et regroupe le plus grand nombre d'espèces. D'une manière générale, la microfaune est l'ensemble des animaux mesurant de 1mm à moins de 0,2 mm et présents dans un espace donné. Dans le domaine de la mégafaune, la microfaune désigne l'ensemble de tous les petits animaux présents dans la litière et dans les couches superficielles de l'humus. C'est le cas des protozoaires. De ce fait, la microfaune joue un rôle majeur dans la production de l'humus et des complexes argilo-humiques pour certains équilibres agro-écologiques, l'épuration de l'eau et la résilience écologique des sols, ainsi qu'en matière de puits de carbone et de cycle biogéochimique.

- **Le macrofaune**, définie par les zoopédologues comme l'ensemble des petits animaux très visibles à l'œil nu, présents dans un volume donné de sol, de sédiment ou d'eau, ou de milieux particuliers.

- **La mégafaune**, qui désigne l'ensemble des espèces animales de très grande taille d'une région et d'une époque. Nous avons par exemple les mammouths, divers éléphants, le cerf mégacéros, l'ours des cavernes ou le lion des cavernes qui font partie de la mégafaune européenne préhistorique (Stork et May, 1997). En zoopédologie, on qualifie de Mégafaune du sol, la fraction des espèces plus grosses de la microfaune, par exemple les gros acariens, pour mieux les comparer à d'autres acariens bien plus petits. La faune de plus petite taille peut donc être à la fois qualifiée dans le macrofaune et la microfaune du sol. De ce fait, la mégafaune du sol réunit les animaux de plus de 10 cm utilisant le sol comme abri ou comme habitat.

- **La Méiofaune** qui, dans le domaine de la biologie marine ou de la limnologie, désigne la petite faune benthique d'invertébrés qui vivent dans les profondeurs des écosystèmes marins ou d'eau douce. Elle définit un groupe d'organismes selon le critère de leur taille, intermédiaire, entre celle de la microfaune et celle du macrofaune. Cette catégorie animale joue un rôle important qui a été longtemps négligé et probablement sous-estimé en matière de réseau trophique et de cycle des éléments.

Après ce bref classement de la faune en fonction des tailles des espèces, on peut également classer celle-ci selon son mode d'alimentation. C'est ainsi que l'on pourra parler par exemple de la faune carnivore, piscivore, insectivore, herbivore, frugivore, granivore, nectarivore, gommivore, détritivore, omnivore, zoophage, hématophage etc. Certaines espèces ont des régimes alimentaires différents à l'état de larve et d'adulte. Tel est le cas des têtards herbivores ou des détritivores et des grenouilles ou crapaud carnivore. Dans ce cas, c'est généralement le régime alimentaire de l'adulte qui prévaut pour le classement.

La faune peut aussi être subdivisée en fonction des différents milieux de vie des animaux. On peut ainsi avoir la faune souterraine, terrestre, arboricole, marine et aérienne. Pour la faune marine, plusieurs classements selon le lieu de vie coexistent. Parmi les animaux marins, les uns vivent près du fond sur lequel ils se fixent ou bien rampent : ils constituent la faune benthique. Les autres vivent loin du fond et constituent la faune pélagique, formée de la faune planctonique, si leurs déplacements sont passifs, et de la faune nectonique, si leurs déplacements sont actifs. Il est à noter que la faune peut dépendre des conditions physico-chimiques de son lieu de vie. Des dénominations particulières sont parfois données selon la détermination du caractère climatique du lieu de vie. On aura alors la faune froide, tempérée, chaude etc.

La classification de la faune peut aussi se faire selon le rythme de vie. Selon l'activité journalière des animaux, on distingue la faune diurne et la faune nocturne. À cet effet, la composition de la faune varie selon les saisons. C'est alors que nous pouvons avoir la faune estivale ou de l'été qui diffère de celle hivernale ou de l'hiver en fonction des migrations des animaux.

Le classement de la faune peut également se faire sur le plan géographique. La faune peut alors être subdivisée par aires géographiques ou zones biogéographiques.

Après avoir décrit la notion de faune, voyons à présent ce que nous pouvons dire de la flore.

2.3.2. La flore

Encore appelée biocénose végétale, la flore peut se définir comme étant *l'ensemble des espèces végétales présentes dans un espace géographique ou un écosystème déterminé* (Alain Foucault et Jean François Raoul, 2005). C'est l'ensemble des plantes d'un pays ou d'une région donnée.

En clair, le terme flore désigne aussi l'ensemble des micro-organismes, hormis les virus qui ne sont pas du vivant, présents dans un lieu donné. On parle de flore intestinale ou de flore cutanée pour les bactéries présentes dans l'intestin ou à la surface de la peau.

Par extension, la notion de flore peut également désigner les ouvrages répertoriant et décrivant ces espèces, et servant à déterminer et à identifier les plantes. Le nombre d'espèces à décrire étant très important, les flores à destination du grand public se limitent souvent aux végétaux vasculaires ou aux plantes à graines et à leurs principales espèces.

Les collections de spécimens servant à définir les différentes espèces sont conservées dans des herbiers. Ce réseau d'herbiers à travers le monde est très important. C'est la référence qui permet aux botanistes de s'y retrouver et de faire le point entre les dénominations et découvertes anciennes et les identifications actuelles.

Toutefois, il ne faut pas confondre le terme de flore avec celui de végétation. Ainsi, la flore d'une zone géographique est la liste des plantes de cette zone. On peut alors avoir la flore des Alpes, la flore du Bassin Parisien, la flore d'Angleterre etc. La végétation quant à elle, est le regroupement de certaines plantes en formations végétales déterminées par une flore spécifique et la dominance d'un type biologique. Ainsi, on peut reconnaître des forêts, des prairies, des savanes et des brousses tempérées, flore des cultures et des landes (Daniel J.Y, 1999).

Les paysages végétaux ont joué un rôle important dans l'histoire en interdisant ou en facilitant, selon les régions, les mouvements des populations. Leur configuration correspond en grande partie à celle des zones climatiques. L'influence des précipitations est déterminante, mais interviennent également d'autres facteurs comme le relief, la nature du sol et l'action de l'homme. Les feux de brousse et la culture sur brûlis ont, en effet, entraîné le recul de la forêt, au profit des zones herbeuses comme la savane et la steppe.

De ce fait, la configuration des paysages végétaux reflète pour une grande part le régime des précipitations. La forêt équatoriale par exemple occupe les régions recevant plus de 1500 mm de pluies annuelles. Ainsi, la savane est le paysage végétal le plus répandu en Afrique. Il reste donc à retenir de ce qui précède que la faune ou espèce animale et la flore ou espèce végétale constituent les principaux composants de la biocénose. Ainsi, après cette brève description de la faune et de la flore, nous allons étudier dans la suite, les rapports que l'homme entretient avec ces notions à travers les regards que les personnages portent sur les animaux d'une part et les plantes d'autre part dans le roman de Romain Gary, *Les Racines du ciel*.

DEUXIÈME PARTIE : L'HOMME ET L'ENVIRONNEMENT

La question du rapport de l'homme avec son biotope reste une préoccupation criarde qui mérite d'être analysée avec minutie. Autour de ce problème environnemental, se battent deux camps diamétralement opposés. L'un pointe du doigt l'homme qu'il considère comme le principal instigateur de la ruine de la nature ; tandis que l'autre ne trouve en ce dernier qu'un véritable protecteur et conservateur de son milieu de vie. De ces deux opinions antinomiques, se pose la question de savoir quelle est la nature des rapports que l'homme entretient avec la nature ? Dans cette partie, notre étude consistera à présenter l'homme dans sa dimension dévastatrice, destructrice, puis après dans sa mission de protecteur de la faune et de la flore dans l'œuvre de Romain Gary.

CHAPITRE 3 : L'ESPÈCE HUMAINE ET LA FAUNE

La faune peut se définir comme *l'ensemble des animaux, vivants ou fossiles, compris dans un espace ou dans une période déterminée* (Cabarrus M, 1872 :280). Ainsi, l'œuvre de Romain Gary est un véritable écosystème où se meuvent plusieurs espèces animales. En effet, l'espèce faunique est perçue par les personnages de manière différente, selon le degré d'affection que chacun a des animaux. C'est ainsi que d'aucuns se présentent comme amis de la faune, tandis que, d'autres éprouvent du dégoût et de la haine à l'égard des bêtes. De cet antagonisme de point de vue, émerge le problème du rapport entre l'espèce humaine et la faune. Il sera donc question dans cette partie de notre travail de présenter l'homme dans sa double dimension comme dévastateur et préservateur de l'espèce animale.

3.1. DE LA DESTRUCTION DE LA FAUNE.

L'œuvre de Romain Gary est un microcosme qui met en exergue un antagonisme autour de la question environnementale. Elle présente le braconnage exacerbé des animaux comme étant l'une des pratiques du péril de la nature et dont l'homme est le principal auteur. Cette disparition des espèces rares constitue un danger pour les êtres humains. La cause de ce désastre naturel revient aux détracteurs africains et européens de l'environnement.

3.1.1. Les dévastateurs africains de la faune

Le désastre de l'Afrique est endogène en ce sens que ce sont les Africains eux-mêmes qui sont d'abord la cause de la dégradation de la nature. Parmi ces détracteurs africains de la faune, figurent les braconniers.

3.1.1.1. Les braconniers africains

Parmi les braconniers noirs qui sont responsables de la destruction de la nature, plus précisément de la disparition des animaux, figurent en bonne place les Indigènes.

Les Indigènes sont de véritables consommateurs de viande. Ils se nourrissent chaque jour des animaux. Pour eux, se nourrir de viande, plus précisément l'éléphant, leur procurait des protéines dans leur régime alimentaire. Ils abattaient des animaux par centaine par jour

pour manger. Pour eux, la chasse est liée à leur tradition, à leur culture, à leur mode de vie. C'est pourquoi le narrateur note en effet : *Les indigènes, eux, au moins, avaient des excuses : il n'y avait pas assez de protéines dans leur régime alimentaire. Ils abattaient des éléphants pour les manger. C'était, pour eux, de la viande* (Romain Gary, 1956 :62). Ces indigènes tuaient d'une manière abusive les animaux. Et cela parfois avec des chants rituels pour des jeunes Oulés qui voulaient se marier. Ils tuaient les éléphants pour une cérémonie d'initiation rituelle :

C'est la saison où, avant la colonisation, les jeunes Oulés partaient avec une lance après une cérémonie d'initiation rituelle et ceux d'entre eux qui revenaient avec les testicules d'un éléphant étaient consacrés hommes et avaient le droit de se marier (Romain Gary, 1956 :231).

On comprend alors que ceux-ci n'avaient pas le choix et se livraient mains et pieds liés à la chasse, ce qui entraînait donc la ruine des animaux, due au respect de la tradition et leurs conditions de vie précaires. Pour les Oulés, tuer un éléphant était significatif pour devenir un homme :

L'appât de la viande les grisait et ils étaient incapables de résister à l'appel de leur sang. Mais le plus important était que dans tous les rites magiques, les testicules d'éléphants jouaient un rôle essentiel et les jeunes gens qui pouvaient ramener ces trophées étaient admis à siéger avec le rang d'hommes dans le conseil de la tribu (Romain Gary, 1956 :227).

Les Oulés qui sont des grands braconniers ont diminué considérablement les éléphants en particulier et les animaux en général. Ainsi, après avoir indexé les indigènes, actionnaires majoritaires de la destruction de la nature, plus précisément de la ruine des animaux, ajoutons à ceux-là, Orsini au compte des braconniers africains.

Orsini est parmi les braconniers africains qui ont semé la terreur aux animaux. L'ancien, le chasseur, fut le premier à reconnaître la trace du gibier et à sonner l'hallali (Romain Gary, 1956 :58). Orsini passait tout son temps à chasser le gros gibier. Et chaque fois qu'il avait commencé la chasse, il continuait à suivre ce gibier jusqu'à l'abattre. C'était un véritable chasseur, un véritable braconnier ; lui-même le reconnaît d'ailleurs :

Orsini haussait les épaules, s'enfonçait encore plus profondément dans son fauteuil. Il ne tenait pas à parler. Du moins pas pour le moment. Cela regardait la surveillance générale du Territoire. Tout chez lui était personnellement tout à fait indifférent. Il n'était pas dans le coup. Cela ne voulait pas dire que, le moment venu, il n'allait pas parler, qu'il n'allait pas situer certaines responsabilités, mais pour l'instant, il dirait simplement ceci : il n'avait jamais, dans sa vie de chasseur, lâché une piste, il l'avait toujours suivie jusqu'au bout (Romain Gary, 1956 :42).

Pour Orsini, faire une partie de chasse était le travail d'un expert. Car il s'enorgueillit pour avoir été un expert chasseur. C'est pour cela que, lorsqu'il avait devant lui un protecteur de la faune, il devenait aussitôt un ennemi juré. C'est le cas de Morel. La confrontation d'Orsini avec Morel n'a fait qu'accroître le taux des animaux tués. Le narrateur relate en effet : *N'oublions pas Orsini : il ne nous le pardonnerait contre son peu d'importance : c'était cela, sans doute, qui l'avait poussé à tuer tant de bêtes magnifiques, parmi les plus belles et les plus puissantes de la création* (Romain Gary, 1956 :287).

On voit alors les dégâts causés par Orsini pour qui, le braconnage devient un moyen de vantardise. Pour lui, c'est un exploit pour surmonter la phobie de mourir. C'est une forme de consolation puisqu'il réplique en effet :

Toute ma vie, j'ai crevé de peur. Peur de vivre, peur de mourir, peur des maladies, peur de devenir impuissant, peur du déclin physique inévitable... Quand ça devient intolérable, toute mon angoisse, toute ma peur se concentrent sur le rhino qui charge, le lion qui se lève soudain devant moi dans l'herbe, l'éléphant qui se tourne dans ma direction (Romain Gary, 1956 :287).

Voilà les raisons qui poussent Orsini à la chasse. Toutefois, il ne se rend pas compte des conséquences qui en découlent, il ne voit pas la ruine des animaux et la disparition de certaines espèces animales de *catégories A* comme *l'éléphant*, qui sont en voie de disparition. Il ne pense pas à l'avenir, notamment aux générations futures qui ne verraient pas ces merveilles de la nature. Mais dans la chaîne des détracteurs africains de la nature, plus précisément des braconniers, nous n'allons pas donner entièrement tort à Orsini, car il n'est qu'une partie visible de l'iceberg. En effet, nous avons d'autres qui sont percutants en matière de braconnage des animaux. C'est le cas de Haas.

Haas, fournisseur choyé de la plupart des grands zoos, était parmi les plus grands braconniers indigènes qui ont entraîné la disparition des animaux. C'est un véritable détracteur de la nature. Voilà le jugement que le narrateur porte sur lui en tant qu'indigène :

Mais la chasse était évidemment ce qu'il y avait de plus ignoble et c'était par-là qu'il fallait commencer. Savait-il par exemple qu'un éléphant tombé dans un piège agonisait souvent, empalé sur des pieux, pendant des jours et des jours ? Que la chasse au feu était encore pratiquée par les indigènes sur une large échelle et qu'il lui était arrivé de tomber sur les carcasses de six éléphants victimes d'un feu auquel les bêtes adultes avaient pu échapper grâce à leur taille et à leur rapidité (Romain Gary, 1956 :51-52).

Ainsi, à travers ce comportement de Haas vis-à-vis des animaux, on se rend compte qu'il est un homme sans scrupules. Car il va jusqu'à tuer *les éléphants* qui doivent encore

grandir et mettre bas dans l'optique de pérenniser la race d'éléphant. Il n'a pas de cœur ; non seulement il tue d'une manière abusive les éléphants, mais aussi il va jusqu'à tuer les éléphanteaux. Or l'éléphant est un animal qui est cher pour l'Afrique. C'est une richesse énorme qui demande à être prise au sérieux. Mais Haas, non seulement tue les animaux pour manger et nourrir sa famille, mais va jusqu'à les vendre aux occidentaux, aux Blancs qui tirent profit de l'ivoire pour servir dans leurs industries. C'est pourquoi le narrateur présente Haas comme un homme dangereux pour l'Afrique et pour la faune : *Savait-il qu'un homme comme Haas, fournisseur choyé de la plupart des grands zoos, voyait crever sous ses yeux au moins la moitié des éléphanteaux qu'il capturait ?* (Romain Gary, 1956 :52). Donc Haas était réputé comme un grand fournisseur d'animaux, plus précisément des éléphanteaux, aux puissances étrangères. C'est pourquoi, il est considéré comme le braconnier le plus redoutable des indigènes, car il se servait de la faune non seulement pour se nourrir mais aussi pour vendre. En outre, c'est depuis longtemps qu'il vivait dans la forêt parmi les animaux. C'est lui qui les maîtrisait le plus. Il a donc profité de cette longévité pour exterminer la faune. C'est ce qui amène le narrateur à insister : *Il y avait vingt-cinq ans que Haas vivait parmi les éléphants du Tchad, qu'il capturait pour les zoos* (Romain Gary, 1956 :417). Les dégâts causés par Haas sont énormes et grandioses. Il a beaucoup contribué à la ruine des éléphants, y compris les éléphanteaux. C'est un détracteur remarquable de la nature. Ce qui est surprenant, c'est que le braconnier Haas est à la fois un trafiquant et un contrebandier de l'ivoire. Ce n'est pas étonnant parce qu'ils sont encouragés par les grands chefs indigènes qui, eux aussi, font partie de la fête des animaux. C'est le cas du Vieux Ghaliti.

Le vieux Ghaliti, chef du village sur le Kuru, est l'un des contrebandiers les plus respectés des confins soudanais. Il fait l'exception des autres chefs africains qui dénonçaient l'extermination de la faune africaine. C'est un partisan du braconnage. Il est parmi les détracteurs de la nature au point où il avait atteint une grande notoriété dans sa région. C'est ce qui n'est pas normal, car en tant que chef du village, il devait plutôt militer en faveur de la protection de la faune africaine. Il est plutôt un traître qui se livre au trafic des éléphants. C'est pourquoi le narrateur pense que :

Depuis, les chefs des tribus qui l'avaient écouté au moment de sa puissance officielle avaient dénoncé ces cachettes aux autorités, à l'exception du vieux Ghaliti, chef d'un village sur le Kuru, est l'un des contrebandiers les plus respectés des confins soudanais ((Romain Gary, 1956 :344).

On comprend dès lors pourquoi le vieux Ghaliti s'est voué au mutisme, car il ne voulait pas divulguer le secret, tout simplement parce qu'il était lui aussi un braconnier. À la suite du Vieux Ghaliti, nous avons Mme Challut.

Mme Challut, championne des grandes chasses, a une réputation mondiale en matière de braconnage. Même le Comité pour la Défense de la Nature ne saurait oublier qu'elle détient la palme d'or de la femme qui ait tué le plus d'éléphants. C'est une femme qui exagérait. Pour elle, c'était devenu un plaisir et une joie de tuer les animaux. Le narrateur se lamente en effet :

Même, je dis ça entre nous, la petite Challut exagérait. On peut penser ce qu'on veut, mais une femme dont la plus grande joie est de tuer des éléphants, ça vous fait malgré tout un peu mal au ventre (Romain Gary, 1956 :280).

Mme Challut est en partie responsable de la destruction de la nature. En effet, elle passe son temps à spolier à l'Afrique ses merveilles, ses beautés naturelles. Ce qui ne fait pas du bien à l'entendement de Morel lorsqu'il note : *Le Comité pour la Défense de la Nature ne saurait oublier qu'elle détient le record féminin de la chasse à l'éléphant. Une centaine de bêtes abattues, à ma connaissance (Romain Gary, 1956 :277-278).* Ce qui est étonnant, c'est que, c'est une femme qui cause d'énormes préjudices à la faune, plus précisément aux éléphants. Elle n'est donc pas consciente des dangers que court notre biosphère lorsqu'elle perd ses richesses de haute qualité telles que l'éléphant. De surcroît, c'est une habitude pour elle de mettre le globe hors de ces bêtes naturelles. Elle ignore que l'environnement est un fait naturel, c'est-à-dire une création naturelle, mais que les Africains ignorent, puisqu'eux-mêmes sont la cause de la ruine de leur Continent et semblent oublier que la nature qui les entoure est l'œuvre de Dieu.

La condition de l'Africain devient donc sous le prisme de la destruction de la nature et pour reprendre une expression de Marcelin Vounda Etoa, *la misère de l'homme sans Dieu (Marcelin Vounda Etoa, 1992 :123).* C'est dire que les Africains eux-mêmes sont à l'origine de leur propre malheur. Tout simplement parce qu'ils ne respectent pas *les racines de Dieu.* Mais au-delà des catastrophes naturelles qui secouent le monde entier à l'heure actuelle, on ne saurait jeter l'entière responsabilité aux détracteurs africains (les cultivateurs, les braconniers, les trafiquants...), car, l'autre partie, qui est la plus grande, revient aux occidentaux qui ont fait du Continent africain un prêt-à-porter des industries et des entreprises occidentales. Donc, hormis les détracteurs africains de la nature, nous avons aussi, dans le même ordre d'idées, en matière de dégâts naturels, des pourfendeurs européens de l'environnement, en l'occurrence, des braconniers, des trafiquants et des industriels qui feront l'objet d'une étude minutieuse.

3.1.2. Les détracteurs occidentaux de la faune

La scène se déroule en Afrique où toutes les races du monde se retrouvent pour exploiter et détruire la nature. La grande partie des désastres et des destructions de l'Afrique est causée par les occidentaux, tous regroupés dans une seule race appelée la race blanche. Ils sont soit des braconniers, soit des trafiquants, soit des commerçants et des industriels que nous allons étudier par catégorie.

3.1.2.1. Les braconniers et les trafiquants occidentaux

Pendant que certains Blancs quittent leur pays et leur Continent d'origine pour tuer et manger le gros gibier africain, d'autres par contre, viennent en Afrique pour faire le trafic des ivoires, des peaux de bêtes pour faire fonctionner les industries occidentales et enrichir l'Occident. Parmi ces occidentaux, figurent en bonne place Orlando, De Vries, Habib, Kreich, Field, les autorités et l'administration.

Orlando, journaliste américain, est parmi les Blancs qui ont détruit l'Afrique équatoriale. C'est un célèbre journaliste américain qui quitte les Etats-Unis d'Amérique pour l'Afrique dans le but de chasser et de se nourrir du gros gibier qui est l'éléphant. Or, le choix d'Orlando pour l'éléphant ne peut être que le malheur de l'Afrique, l'éléphant est très symbolique et constitue une richesse énorme pour les Africains. Il a la somme des chairs de tous les animaux et ensuite, il porte une pièce à conviction qui est l'ivoire. Donc, parmi tous les choix d'Orlando, seul l'éléphant est sa viande préférée. Il semble oublier que l'éléphant est un animal de *classe A*, en voie de disparition, et qui met bas rarement. C'est un animal qui fait des années pour mettre au monde un enfant qui doit aussi attendre des années pour mettre aussi sur terre un autre enfant ou éléphanteau. C'est donc un expert, un des plus grands détracteurs de la nature en général et des animaux en particulier. C'est un égoïste et égocentriste qui ne pense qu'à lui-même, qui ne pense qu'à assouvir ses plaisirs charnels tout en oubliant les Africains et les générations futures qui seront privées des merveilles de la nature. Afrique, berceau de l'humanité, regorge toutes ces richesses qui sont en train de disparaître et dont la cause majeure revient aux Blancs. C'est pourquoi Schölscher se lamente lorsqu'il parle d'Orlando : *Il était difficile d'imaginer quel besoin obscur l'avait poussé à venir chasser le grand fauve en Afrique, lui qui avait la réputation de pouvoir tuer un homme d'un mot* (Romain Gary, 1956 :74). Ce qui est surprenant, c'est qu'il est même encouragé par la population et les autorités qui sont inconscientes des dommages qu'il cause à

l'environnement. Le gouvernement veillait d'ailleurs à ce que pendant sa chasse il ne rencontre pas d'obstacles sur son chemin. Donc, des instructions fermes et sereines ont été données afin qu'Ornando fasse la chasse dans de bonnes conditions. Ainsi, il encourage même Ornando à continuer son entreprise dévastatrice. C'est en ce sens que le narrateur dit :

On espérait qu'à son retour il exercerait son influence sur l'opinion publique américaine dans un sens favorable à l'Union française. En conséquence, il ressortait clairement des instructions que M. Ornando ne devait pas attraper la dysentérie, qu'il ne devait pas avoir trop chaud, ou être trop secoué sur les routes, ou manquer son gibier —car la chasse au gros gibier était le but principal de sa venue en Afrique (Romain Gary, 1956 :74).

On comprend que si Ornando chassait en Afrique sans avoir peur, c'est tout simplement parce qu'il avait le soutien de la France. Car elle, en retour, attendait de lui une campagne médiatique auprès de son gouvernement. Il est difficile de voir quelqu'un arriver quelque part sans les propres gens du terroir. C'est pourquoi, il se servait, pour sa chasse aux gros gibiers, des frères Huette, qui étaient les meilleurs lieutenants de chasse du territoire. Ayant tous ces appuis, Ornando se livrait au gaspillage systématique de la faune africaine, que ce soit les lions, les rhinos, les antilopes, il abattait tout sur son passage. Lisons à présent Schölscher :

Protégé et guidé par les frères Huette, les meilleurs lieutenants de chasse du territoire, il avait déjà abattu deux lions, un rhino, quelques antilopes admirables de grâce —si on peut parler de grâce à propos d'un animal abattu —et finalement, à l'aube du troisième jour, au bord du Yala, un magnifique éléphant aux défenses pesant quarante kilos qui s'écrouta à ses pieds avec toute l'humilité de la mort (Romain Gary, 1956 :74-75).

On perçoit ainsi l'ampleur des dommages par Ornando. En terme de dégâts causés, c'est énorme et cela paralyse l'Afrique. C'est un véritable détracteur de l'environnement qu'il faut prendre au sérieux. Toujours, dans la même logique des détracteurs de la nature et plus précisément des braconniers et trafiquants blancs, nous ajoutons à Ornando, Duparc.

Duparc est également responsable de la ruine des animaux. Les dégâts causés par lui sont énormes. Duparc, propriétaire d'une plantation de coton, a abattu une vingtaine d'éléphants sous prétexte qu'ils étaient des éléphants maraudeurs qui venaient détruire sa plantation. Or, ces éléphants se dirigeaient vers le Nord. Il s'est dit qu'ils allaient en direction de sa plantation. C'est la raison pour laquelle il a abattu beaucoup d'éléphants, causant ainsi la ruine non seulement de ce géant, mais aussi la décadence de tous les animaux. C'est donc un danger pour l'environnement qui perd ainsi ses beautés, ses merveilles. C'est ce qui attire l'attention des protecteurs de la nature sur l'attitude dévastatrice de Duparc et son impact négatif sur les éléphants. Morel note en effet, concernant le braconnage exacerbé de Duparc :

Il y a quelques temps, j'ai appris qu'un certain Duparc, propriétaire de la seule plantation de coton à deux cents kilomètres à la ronde, avait tué près d'une vingtaine d'éléphants au cours de ces battues « punitives ». Il en faisait régulièrement sous prétexte que sa plantation se trouve sur la voie de migration saisonnière des troupeaux qui remontent vers le Nord à la saison sèche et suivent toujours à peu près le même parcours, qui passe par le point d'eau repéré à l'avance par eux [...] Il en avait abattu environ une vingtaine en deux ans (Romain Gary, 1956 :212-213).

Détracteur de la nature, Duparc est parmi les personnages de l'œuvre de Gary qui ont contribué à détruire l'environnement, à spolier la nature des animaux. Il n'est donc pas conscient des conséquences alarmantes qui en découlent. On ne saurait jeter tout le tort à Duparc, car il y en a qui sont plus fautifs à l'instar de De Vries.

Dès le départ, De Vries n'est pas très copain avec la nature. C'est un ennemi de l'environnement. Mû par ses instincts, il passera tout son temps à chasser, à tuer des animaux. C'est un détracteur hors échelon de la nature. Il est la cause de nombreux dommages sur l'environnement. Le narrateur dit à son égard : *De Vries ne s'occupait guère de l'affaire. On le voyait rarement à Fort-Lamy. Il passait le plus clair de son temps à chasser (Romain Gary, 1956 :21).* De Vries est à la fois un braconnier et un trafiquant. Il a vécu pendant longtemps dans la forêt pour chasser. Pour lui, il n'y a pas de jour fixe pour chasser. Il n'avait pas de jour de repos. En plus de cela, il causait tellement de ravages qu'il tuait tous les animaux sur sa route au point d'en faire tout un camion rempli de *queues*, de *têtes* et de *peaux*. Mais, ce qu'il y avait de plus étonnant, c'étaient les oiseaux, car il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. C'était un véritable désordre total, des ravages énormes causant ainsi et bien naturellement la disparition des espèces animales. Le narrateur, étonné par ce désastre, s'inquiète en effet :

La crosse était incrustée d'argent. Il démarra sans répondre à mon salut, laissant là sa camionnette, et je m'arrêtai pour bavarder un peu avec le chauffeur Sara qui m'expliqua qu'ils revenaient d'une expédition dans le district de Gauda et que le patron lui, chassait tout le temps, même dans la pluie. Poussé par je ne sais quelle curiosité, j'allai soulever la bâche de la camionnette. Je dois dire que je fus servi. La camionnette était littéralement bourrée de trophées : des défenses, des queues, des têtes et des peaux (Romain Gary, 1956 :21-22).

De Vries est donc un expert, un spécialiste de la chasse, un détracteur de la nature et ennemi de la faune qui ne laisse aucune chance de survie à n'importe quelle espèce animale, que ce soit les oiseaux : *Mais ce qu'il y avait de plus étonnant, c'étaient les oiseaux. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les dimensions (Romain Gary, 1956 :22).* , que ce soit les animaux qu'il abattait sans sentiment et sans se soucier des générations futures. D'où

l'inquiétude du narrateur, Morel qui affirme concernant les ravages de De Vries en Afrique : *Je l'ai surpris à l'Est du lac entrain d'abattre son quatrième éléphant de la journée* (Romain Gary, 1956 :50). À l'allure où vont les choses, le monde, à force de perdre ses animaux, notamment par les ravages des braconniers et des trafiquants, finira par présenter l'image de quelques bêtes préhistoriques aujourd'hui en disparition. Ainsi, les conséquences causées par les braconniers sont alarmantes et catastrophiques au point où le globe est menacé. Le narrateur, de par son inquiétude, présente les dégâts et les pertes que connaît l'Afrique chaque année et qu'il est susceptible de causer préjudice à l'Afrique en particulier et au monde en général : *C'était par dizaines de milliers, dit-il, que les éléphants étaient abattus chaque année en Afrique —trente mille, l'année dernière.* Voilà qui est grave, car la liste des dégâts est encore plus longue et les braconniers eux-mêmes sont aussi nombreux. C'est pourquoi par la suite, nous avons les bandits Kreichs.

Les bandits Kreichs sont également responsables de la ruine des animaux. Tellement qu'ils avaient pillé les forêts et les animaux que ceux-ci allaient dans les réserves voler les animaux. C'est un délit, un crime grave contre l'humanité car ce sont les espèces animales protégées par les autorités pour aider à l'humanité et à nos générations futures que les voleurs Kreichs partaient voler. Ils sont cyniques, sans scrupules, sans cœur. Et ils méritent même la prison. C'est ce qui amène Morel à s'inquiéter des actes contre nature posés par les Kreichs :

Je connaissais la région, où j'avais eu affaire, quelques années auparavant, aux bandits Kreichs qui faisaient à cette époque et font encore aujourd'hui des raids hors de leurs territoires du Soudan anglais, massacrant des éléphants dans les réserves et emportant l'ivoire (Romain Gary, 1956 :125).

L'ivoire est une denrée rare et importante pour l'Afrique. C'est la raison pour laquelle, les bandits Kreichs étaient en mesure de risquer leurs vies pour s'en approprier et pour aller vendre moins cher aux commerçants et aux industriels qui sont aussi à moitié responsables des ravages de l'environnement et de la disparition de la faune. Ceux-ci sont parrainés et soutenus par les autorités et l'administration qui contribuent à la ruine des animaux en encourageant les détracteurs de la nature. D'où cette réponse du colonel Babcock qui ne voit en rien et quelle importance à accorder à la protection de la faune africaine lorsqu'il dit : *Mais, ma chère enfant, bredouillais-je, je ne vois pas en quoi le souci de préservation de la faune Africaine...* (Romain Gary, 1956 :104). Voilà donc qui est clair, c'est l'autorité et l'administration qui donnent du poids aux détracteurs d'abuser de la nature et des animaux. Ainsi, qu'en est-il des commerçants et des industriels ?

3.1.2.2. Les commerçants et les industriels

Les commerçants et les industriels ont leur part de responsabilité en ce qui concerne la destruction de la nature, plus précisément avec l'extermination de la faune. Car ils font pression sur les braconniers et les trafiquants pour qu'ils leur livrent l'ivoire des éléphants, les peaux des bêtes pour servir à leurs industries et à développer leurs pays, leur Continent. Parmi ceux-ci, figure en bonne place Herr Wagemann.

Depuis le XIXe siècle, le trafic des animaux pour la production des produits divers, notamment alimentaires et vestimentaires, a provoqué la disparition ou la quasi-disparition de nombreuses espèces. Le massacre des baleines pour leur huile et pour leur chair a fait de cet animal une espèce à la limite de l'extinction ; le rhinocéros africain, recherché pour sa corne, est aussi gravement menacé. Le commerce illégal, sauvage ou menacé (trafic d'ivoire, d'espèces végétales rares...) intervient aussi dans la diminution de la biodiversité. C'est pourquoi le roman de Gary met en exergue une forte prégnance des personnages et l'exploitation naturelle.

Les personnages exploitent abusivement la nature. Ils se servent d'elle pour des besoins commerciaux et industriels. En effet, beaucoup d'industries ont recours à ces richesses naturelles pour fonctionner. Dans notre corpus par exemple, Herr Wagemann faisait fonctionner sa tannerie avec les peaux de bêtes et fabriquait des corbeilles à papier, des vases, des porte-parapluies et même des seaux à Champagne. Le narrateur le présente comme suit :

Il s'appelait Herr Wagemann et sa tannerie était située à quelques kilomètres au nord de Gola. Une simple particularité le distinguait des autres marchands de peaux de lions, de léopards et de zèbres, les indiens, portugais, ou autres, que Morel traquait avec la même ténacité ; Herr Wagemann avait eu une idée que les fabricants d'abat-jour en peau humaine de Belsen eussent pu lui envier. On coupait les pattes aux éléphants à vingt centimètres environ au-dessous du genou. Et de ce tronçon, à partir du pied, convenablement travaillé, évidé et tanné (Romain Gary, 1956 :183).

C'est un véritable gaspillage que Herr Wagemann exerçait sur les animaux et plus précisément les éléphants. L'éléphant est un animal précieux et en voie de disparition qu'il faut prendre au sérieux. Mais Herr Wagemann s'en sert pour fabriquer des produits qui n'ont pas la même valeur que les éléphants abattus. Et lorsqu'on essaye même de parcourir ce répertoire des produits fabriqués, nous n'avons que les produits de peu de valeur. Le narrateur lui-même les présente : *On faisait soit des corbeilles à papier, soit des vases, soit des portes parapluies, soit même des seaux à Champagne (Romain Gary, 1956 :183).* Herr Wagemann préfère tuer un animal qui a plus de valeur pour l'humanité pour en produire de véritables

pots-fleurs qui servent uniquement pour orner et pour exporter. Ce n'est pas normal, lorsqu'on se rend effectivement compte que ces produits n'ont pas de valeur, puisque, après, ces vases et ces corbeilles à papier ne servent pas à tout le monde. Or l'éléphant sert à toute la postérité, de génération en génération. Les ravages sont énormes, entraînant inéluctablement la perte et la disparition de ces géants et c'est ce *qui* est un danger pour l'humanité qui court des risques graves. C'est d'autant plus grave lorsqu'on se rend effectivement compte que Herr Wagemann en exportait plusieurs centaines par mois : *Herr Wagemann en exportait plusieurs centaines par mois, en comptant les pattes de rhinocéros et d'hippopotames, et les mains d'orangs outangs utilisées comme presse-papier* (Romain Gary, 1956 :183). L'exploitation des animaux par Herr Wagemann pour son industrie de tannerie a donné à l'Afrique et à la nature un visage désolant, car l'Afrique présente l'image des bêtes disparues, comme un troupeau de fantômes monstrueux. C'est un véritable cauchemar pour l'Afrique et pour la nature. Herr Wagemann et les commerçants Arabes et Asiatiques agissaient sur les braconniers et les poussaient au braconnage. D'énormes tonnes d'ivoire vendues chaque année à Hong-Kong. Le narrateur note en matière de dégâts causés à la nature et aux éléphants :

Il avait entendu pendant des nuits entières les cris de ces bêtes blessées. Savait-il que la contrebande de l'ivoire était pratiquée sur une grande échelle par les marchands arabes et asiatiques qui poussaient les tribus au braconnage ? Des milliers de tonnes d'ivoire vendues chaque année à Hong-Kong... Trente mille éléphants par an (Romain Gary, 1956 :52).

Les conséquences des exploitations de la faune sont énormes non seulement pour les animaux qui sont en train de disparaître, mais aussi pour l'humanité toute entière qui ne connaît pas les merveilles qu'elle est en train de perdre et les répercussions que cela aura sur les générations futures et pour l'Afrique qui est le socle de l'humanité. Au-delà de ces êtres humains qui détruisent la nature, nous ne saurons passer inaperçu sans indexer d'autres acteurs non humains qui agissent d'une manière négative sur l'environnement. En effet, repérer ces acteurs et leurs influences sur la nature, c'est s'inspirer des travaux du pasteur anglais, Donald Worster, dans son livre intitulé *Natural Story of Selborne* qui pense que c'est un bon exemple d'histoire naturelle, car *il avait pour but non seulement de recenser les êtres vivants d'un petit territoire, mais aussi de comprendre les liens qui les unissent au sein d'un même système* (Donald Worster, 1977 :14). Il en ressort tout au long de notre analyse que l'espèce humaine du roman de Gary influence d'une manière négative l'environnement. Les êtres humains sont tellement nombreux au point où dans l'œuvre, l'auteur généralise. Grosso modo, sans les individualiser, on se rend compte que les humains détruisent la nature soit par la guerre, le déboisement, le progrès et le braconnage.

Le texte de Gary met en exergue les ravages de la guerre sur la nature. Du début du roman jusqu'à la fin, l'œuvre est parsemée de termes péjoratifs relatifs à la guerre causée par les êtres humains : *une explosion* (p.23) ; *un bombardement de Berlin* (p.28) ; *les bombardements de Londres* (p.95). À partir de ce lexique de la guerre, l'on perçoit les conséquences néfastes de cette pratique sur la nature. L'être humain en général, par souci majeur de dominer le monde, a recours à la guerre qui décime de nombreuses villes, incendie des forêts et tue d'une manière exacerbée les animaux. C'est dire qu'il croit faire du mal à son semblable, mais cause plutôt des dommages à la nature, dont le seul responsable qui doit payer les pots cassés n'est que l'homme lui-même. La guerre, qui est une pratique alarmante de l'homme, est un détracteur terrible de l'environnement, surtout lorsqu'on se souvient des deux bombes atomiques qui ont détruit deux villes japonaises, à savoir Hiroshima et Nagasaki dont l'humanité récolte encore aujourd'hui les fruits. Mais, au-delà de la guerre qui est l'une des bêtises que l'humanité ait faites, nous avons également le déboisement qui est l'un des ravages que l'être humain fait à la nature dans le texte de Gary.

La plupart des êtres humains non identifiés détruisent l'environnement par le déboisement qui est une coupe anarchique des arbres sans reboiser. À travers les termes tels que : *le déboisement*, *la multiplication des terres cultivées* (p.51), parsemés dans l'œuvre, Gary indexe l'espèce humaine qui, pour faire ses grandes plantations ou ses grands champs, pour se nourrir ou faire fonctionner ses industries alimentaires, coupe d'une manière anarchique les arbres sans reboiser. La conséquence immédiate est sans doute la disparition des espèces vertes, ce qui diminue la couche d'ozone et dont les répercussions sont désastreuses, à savoir le réchauffement de la terre, les aléas climatiques et bien évidemment avec l'avancée du désert qui touche pratiquement la quasi-totalité des pays du monde dont la palme d'or revient aux pays de la partie septentrionale de l'Afrique que l'auteur maîtrise parfaitement dans l'œuvre avec le Tchad, le Soudan, le Kenya et bien d'autres pays situés aux alentours du désert du Sahara et du Kalahari, et bien d'autres encore. Ces détracteurs de la nature qui détruisent l'environnement selon leurs intérêts personnels ou collectifs dépouillent la terre de toutes ses richesses, de toutes ses beautés naturelles sous prétexte qu'ils veulent la moderniser, la changer ou l'exploiter pour leurs industries. C'est pourquoi la plupart des êtres humains du texte de Gary aspirent au progrès du monde, au progrès de l'Afrique. Or, ils ne savent pas que le progrès est incompatible avec la réservation de la nature. Car pour se développer, on doit impérativement détruire la nature pour lui donner un nouveau visage. Malgré qu'un personnage de l'œuvre pense que le progrès est lié à la préservation des

ressources naturelles : *Comment pouvons-nous parler de progrès, alors que nous détruisons encore autour de nous les plus belles et les plus nobles manifestations de la vie ?* (Romain Gary, 1956 :82). C'est dire que l'être humain, pour pouvoir développer la nature, fait des expériences sur elle au point où les conséquences sont désastreuses. C'est le cas des déchets des réactions nucléaires. Ces réactions ont des conséquences effroyables sur la flore, la faune et l'espèce humaine. Nous pouvons faire mention de la catastrophe de Tchernobyl en Ukraine, et dernièrement l'accident nucléaire du Japon qui a causé des pertes humaines et matérielles. Dans le corpus par contre, l'auteur se réfère aux déchets des réacteurs nucléaires à usage pacifique, qui constituaient un péril pour la faune marine et les oiseaux et plus loin les êtres humains lorsqu'il parle par le biais de son narrateur :

Le naturaliste lui répondit qu'il avait eu pour seul mobile les conséquences effroyables des radiations atomiques sur la faune et la flore. Il ne s'agissait pas seulement des armes de guerre, mais aussi des déchets des réacteurs nucléaires à usage pacifique, qui conservaient indéfiniment leur virulence dans l'air et dans les mers, constituant ainsi un péril pour la faune marine et les oiseaux (Romain Gary, 1956 :335-336).

À travers ces réactions nucléaires, la vie devient insupportable avec la pollution atmosphérique. C'est pour cela que les diverses races de l'œuvre se retrouvent en Afrique, Continent encore loin du progrès, Continent sous-développé, continent encore à l'état naturel et qui est victime des multiples épidémies qui dévastent l'être humain et la faune.

Les épidémies (développement rapide d'une maladie contagieuse chez un grand nombre d'individus et d'animaux ou végétaux dans une région donnée), sont en partie responsables de la destruction de la nature, que ce soit la nature humaine, végétale ou animale. Il y a plusieurs maladies qui ébranlent le globe, tuent d'une manière abusive les êtres vivants. C'est le cas du *SIDA, du Cancer, du Choléra et de la Peste* (p. 48) ; *l'épidémie d'onchocercose, le Pian, la Filariose* (p. 381) qui élèvent le taux de mortalité dans notre biosphère. Ce sont des maladies qui nécessitent beaucoup d'attention de la part des médecins. Et de ce point de vue, l'Afrique est le Continent le plus exposé du monde. Au-delà des maladies épidémiques, nous allons focaliser notre accent sur tous les détracteurs de la faune en général et d'une manière individuelle comme dans notre précédente étude.

Le texte de Gary est parsemé du début à la fin des participes passés et présents pris comme adjectifs qualificatifs : *tuant des éléphants* (p.44) ; *menacés* (p.51) ; *blessés* (p.52) ; *vendues* (p.52) ; *apprivoisée* (p.53) ; *capturés* (p.67) ; *abattu* (p. 75) ; *massacrant* (p.125).

En effet, ces participes passés et présents sont péjoratifs, car leur emploi dans le texte traduit l'extermination de la faune par des êtres humains. Ainsi, la nature est menacée, les animaux sont en voie d'extermination par les Hommes. Lorsqu'on essaye de classer ces adjectifs qualificatifs, nous voyons : *capturés, apprivoisés, menacés, blessés, abattus, vendus, massacrés et exterminés* par l'espèce humaine, principal fautif du désastre que connaît la nature en général et la faune en particulier. Parmi ces hommes, nous avons les chasseurs, les braconniers, les trafiquants, les commerçants et les exploitants ou industriels qui sont à la fois les Blancs (blanc, rouge, jaune) et les Noirs ou les Indigènes. En réalité, si les animaux sont tués et vendus, c'est pour plusieurs raisons : la viande (pour se nourrir) et les industries (pour acheter et transformer les peaux de bêtes, les têtes, les queues, l'ivoire). Ces deux mots sont en quelque sorte ce qui motive les braconniers et les trafiquants à massacrer et à vendre les animaux. Pour ce qui concerne la viande, il en ressort que sa présence n'est qu'un cri de soulagement de beaucoup de familles qui s'en nourrissent exclusivement au quotidien. C'est avec cette viande qu'ils nourrissent leurs familles et les inscrivent dans des écoles. Bref, c'est leur minimum vital. Si le Noir en majorité prend la faune comme de la viande, le Blanc en majorité quant à lui, s'intéresse à l'ivoire, la peau de bête, la queue, la tête pour le bon fonctionnement de ses industries et l'avancée de ses recherches scientifiques, notamment avec des expériences et certains tests sur les animaux. C'est ce qui constitue une menace pour notre écosystème. C'est dire que le progrès industriel et la pauvreté sont parmi les dangers permanents que court notre planète notamment avec la disparition de certaines espèces animales telles que : les éléphants (plus convoités), les antilopes, les lions, les rhinos, les bisons, les oiseaux, les baleines. Ce désastre atteint la cime surtout avec le braconnage et le trafic des éléphanteaux. Cette ruine de la faune par l'espèce humaine est rendue perceptible par les adjectifs numéraux à valeur de quantifiant servant de preuves statistiques des désastres énormes de l'Homme : *son quatrième ; dizaines de milliers ; six (éléphanteaux) ; deux (lions) ; trente mille (éléphants) ; trois cents (tonnes d'ivoires) ; cent mille (éléphants) ; cent (éléphanteaux)*. À travers ces adjectifs, Gary présente des données concrètes et réelles de la ruine des animaux et montre à quel point la nature est en train de se vider, car on tue abusivement la faune et ce n'est pas n'importe quelle espèce faunique, celle qui a le plus de valeur pour l'humanité et pour les générations futures. Ces beautés qui donnent à la nature son caractère merveilleux, sacré et divin vivifient la nature. Pour amener les hommes à prendre conscience de la gravité de la destruction de la nature en général et de la faune en particulier, l'auteur sème dans son texte de nombreuses hyperboles pour émouvoir et convaincre les instigateurs, les détracteurs de la nature. L'hyperbole peut ainsi se définir comme *le*

travestissement de la vérité lié à l'exagération. Le caractère macrostructural de la figure se reconnaît entre autres à la multiplicité des formes qu'elle peut prendre (Catherine Fromilhague, 1990 :115). Ainsi, nous avons plusieurs fragments exagérés par l'auteur dans l'optique de montrer les atrocités de l'humain à l'endroit de la nature. À titre illustratif, nous avons : *Cent éléphants étaient abattus chaque année en Afrique* (Romain Gary, 1956 :153). En effet, tant d'exemples de la sorte y figurent en grande place dans toute l'œuvre de Gary et traduisent l'horreur des humains sur la nature et qui tuent, massacrent, vendent et exterminent les animaux sans se soucier des conséquences désastreuses que cela peut entraîner sur leurs progénitures, leurs enfants et les générations à venir. Ce sont des hommes qui sont inconscients, détestent la nature et sont même les ennemis de la faune. En réalité, si Gary grossit ces paroles, notamment avec l'emploi des hyperboles, c'est juste pour amener ceux-ci à prendre conscience des dommages auxquels ils exposent la nature en général et la faune en particulier. Pour lui, c'est un désastre dont les êtres humains doivent aussitôt faire fi pour conserver notre écosystème. Cette ruine des animaux est aussi rendue perceptible par l'emploi de l'imparfait de l'indicatif.

L'imparfait, véritable présent du passé, traduit dans le texte la ruine des animaux et l'habitude que l'espèce humaine a prise pour les capturer, abattre et exterminer les spécimens de la nature. Cette valeur itérative traduit le goût que les braconniers ont pris pour tuer et trafiquer au quotidien et régulièrement les animaux. Ces verbes : *capturait, abattaient*, traduisent l'extermination, la décadence de la faune par l'être humain. Par la suite, toujours dans le même ordre d'idées, la destruction de la nature par l'homme est rendue visible par l'emploi du plus-que-parfait de l'indicatif.

Ce plus-que-parfait : *les éléphants étaient abattus chaque année en Afrique* (Romain Gary, 1956 :59). a aussi une valeur itérative, d'habitude et traduit les ravages itératifs, exponentiels des détracteurs de la nature. Cela devient un désastre qui entraîne la ruine et la décadence des spécimens de la nature.

Au total, le malaise existentiel qui ébranle l'humanité et l'environnement est en partie causé par l'espèce humaine. Toutefois, l'homme n'est pas totalement négatif, car il y a quelques-uns qui sortent des sentiers battus et se battent mains et pieds liés pour protéger la nature, même à des risques et périls.

3.2. DE LA PROTECTION DE LA FAUNE

La protection de la nature, c'est l'ensemble des actions visant à lutter contre les atteintes à l'environnement. Jonas Hans dans son ouvrage *Organismus und Freiheit*, publié en 1973, défend l'idée d'un *droit de la nature*, selon la liberté d'action dévolue à l'homme, il doit être conciliable avec l'épanouissement de la nature. Ainsi, l'œuvre de Gary met en exergue des personnages qui se battent corps et âme pour préserver la nature. La liste nous fait voir, les misanthropes, les naturalistes et les administrateurs.

3.2.1. Les misanthropes et les naturalistes

Les misanthropes sont des personnages qui aiment la nature et détestent l'être humain qui la détruit. Par contre, les naturalistes sont des spécialistes des sciences naturelles qui se battent pour préserver les merveilles de la nature.

3.2.1.1. Les misanthropes

Ennemis de l'espèce humaine qui détruit la nature, les misanthropes sont des amoureux et protecteurs de la nature. Dans le corpus, beaucoup de personnages sont taxés de misanthropes tout simplement parce qu'ils veulent faire régner la justice entre l'homme et son cadre vital. Ils se battent contre les détracteurs pour protéger les richesses naturelles. Parmi ces protecteurs et misanthropes, nous avons Morel, Minna et Fluche.

Morel, personnage central de l'œuvre, se bat du début jusqu'à la fin contre les détracteurs de la nature pour préserver celle-ci de ses richesses naturelles. Pour se faire, Morel se bat contre les braconniers, les trafiquants, les commerçants et les exploitants de la faune, de la nature. Morel est venu en Afrique pour la protéger de ses détracteurs. Il met tout d'abord principalement l'accent sur l'éléphant. En effet, l'éléphant est un animal important, en voie de disparition. C'est un animal qui met bas après un long moment. Or, c'est l'animal qui fait la une des industries étrangères, tout comme il sert de viande pour se nourrir. Toutefois, cet animal suscite beaucoup d'amour, de misanthropie et d'inquiétude pour Morel. C'est la raison pour laquelle, il se porte garant d'être son protecteur et d'infliger des punitions à quiconque voudra nuire à ces spécimens. Dans son dialogue avec Minna, il manifeste son engagement à aller de l'avant pour protéger les éléphants :

Et voilà, Mademoiselle, pourquoi je suis venu en Afrique, voilà ce que je défends. Et quand il y a quelque part un salaud de chasseur qui tue un éléphant, j'ai une telle envie de lui loger une balle là où il aime bien ça, que je n'en dors pas la nuit. Et voilà pourquoi aussi j'essaye d'obtenir des autorités une mesure bien modeste (Romain Gary, 1956 :56).

Les objectifs de Morel sont clairs : il s'agit de tirer sur les braconniers, eux qui sont sur le terrain, d'obtenir des autorités leur accord pour lutter efficacement contre la destruction de

la nature et le braconnage des animaux. En effet, Morel, pour rendre effective sa mission, s'en prend à Omando, grand braconnier d'éléphants et de toute la faune en général. Pour cela, il tire à bout portant sur Orlando au cœur, tout simplement pour lui dire qu'il n'avait pas de cœur, lui qui passait tout son temps à tuer le gros gibier : *Mais une demi-heure plus tard, Orlando, qui s'était éloigné seul de sa tente pour uriner, recevait une balle en pleine poitrine et était transporté en tout hâte à Fort-Archambault* (Romain Gary, 1956 :75). Ainsi dit, ainsi fait, la guerre a commencé contre les détracteurs. Morel, pour arrêter la destruction de la nature et le braconnage des animaux, passe par élimination directe de ces personnes sans scrupules. Comme un homme averti en vaut deux, Morel organise une offensive contre tous les chasseurs, braconniers, trafiquants, commerçants ou exploitants qui deviennent par la suite ses ennemis parce qu'ils ne partagent pas les mêmes visions, les mêmes pensées. Le but de Morel est d'empêcher l'homme de nuire les amis de la vie, les richesses naturelles, les merveilles de la nature. C'est pourquoi, le narrateur reconnaît que les éléphants que Morel défendait étaient des éléphants en chair et en os et rien d'autre. Morel continue sa lutte pour protéger la nature contre De Vries. Morel a opté tirer sur tout le monde qui veut nuire à l'épanouissement de la nature et de la faune. C'est pourquoi, à la suite d'Orlando, Morel tire sur De Vries qui était en train d'abattre des éléphants. Morel note en effet, en guise d'avertissement à tous ceux qui s'aviseront à tuer des animaux : *Je l'ai surpris à l'Est du lac entrain d'abattre son quatrième éléphant de la journée. J'ai tiré cette canaille à quarante mètres, mais j'avais trop couru et mes mains tremblaient. Je l'ai loupé* (Romain Gary, 1956 :51). Morel organise en effet la lutte contre les braconniers, les trafiquants, les commerçants dans l'optique de mettre fin au braconnage et à la destruction de la nature. C'est pourquoi il passe par des menaces du genre, brûler les plantations de ceux qui tuent d'une manière abusive et exacerbée les éléphants sous prétexte qu'ils protègent leurs plantations des éléphants maraudeurs. C'est pour quoi Morel reconnaît avoir brûlé les plantations de Sarkis pour amener les détracteurs de la nature à rester sur le qui-vive :

Nous avons en effet brûlé une plantation dans le Nord, dit-il. La plantation Sarkis. Mais il s'agit là d'un cas particulièrement clair et nous recommencerons autant de fois qu'il faudra. Vous connaissez la chose aussi bien que moi (Romain Gary, 1956 :130).

Donc Morel est déterminé à continuer son combat contre les détracteurs de la nature pour protéger celle-ci de ses merveilles. Pour Morel, la protection de la nature est une tâche pour les humains et il n'y a pas un temps pour durer et un temps pour finir. Il faut donc défendre les splendeurs de la nature, quel que soit le prix à payer. C'est ce qui l'a amené à vouloir tirer sur Duparc, parce que ce dernier tuait d'une manière exponentielle les éléphants sous prétexte qu'ils détruisent ses plantations : *Bref, j'ai failli cueillir Duparc dans son lit,* *Mémoire rédigé et présenté par EBO MVE Basile Bertrand*

une nuit de clair de lune —il dormait les portes et les fenêtres ouvertes -et quand j'arrivai, Habib et Waïtari avaient déjà fait mettre le feu à sa maison (Romain Gary, 1956 :213). Morel, amoureux de la nature et de la faune, est l'un des protecteurs les plus en vue dans l'œuvre de Gary. Pour mener à bien sa lutte, Morel passe par des sanctions qu'il inflige à ces détracteurs. C'est le cas du trafiquant Banerjee qui a reçu dix coups de la basoche pour le ramener à l'ordre : *Le trafiquant d'ivoire Banerjee a reçu dix coups de basoche (Romain Gary, 1956 :270).* Dans l'optique de pérenniser la lutte, d'accentuer le combat et de mettre fin aux ravages sur la nature et à la ruine des animaux, Mme Challut, *championne des grandes chasses*, a reçu une fessée en public : *Reste à exécuter : Mme Challut, championne des grandes chasses, une fessée en public (Romain Gary, 1956 :270).* En tant qu'ami de la nature, de la faune, Morel s'est fixé un objectif ferme qui est de protéger les animaux, c'est ce qu'il s'est attelé à faire dans le corpus en sanctionnant les fautifs et les détracteurs. Pour ce qui est des autorités, Morel essaye d'obtenir auprès d'elles des mesures pour arrêter de détruire la nature. C'est pour cela qu'il essaye de leur faire signer une pétition qui demande l'abolition pure et simple du braconnage, de l'exploitation anarchique et illicite des richesses naturelles. Un combat qui s'avère rude, c'est la raison pour laquelle des personnages tels que Minna viendront à son secours pour organiser ensemble une guerre farouche contre les détracteurs de la nature.

Minna lutte au même titre que Morel pour la protection de la nature, de l'écosystème. Dès son arrivée au Tchad, Minna se plaît de se retrouver en Afrique parmi les animaux. Pour ce qui est de la préservation des animaux, Minna se dit engagée à défendre les animaux auprès de Morel. Sa contribution est tout à fait simple car, elle signe la pétition de Morel qui autorise la défense du braconnage et de l'exploitation abusive des richesses de la nature. Elle va jusqu'à apporter à Morel les armes et les munitions dans la forêt. Tout ceci est la preuve de son engagement auprès de Morel pour la préservation des merveilles naturelles. Elle dit en effet : *Oui, je suis sûre que vous ne le voyez pas. Eh bien, j'avais lu à Fort-Lamy les pétitions que M. Morel faisait circuler et je voulais faire, moi aussi, quelque chose pour la protection de la nature (Romain Gary, 1956 :338).* Minna, à l'issue de son périple qui la conduit finalement au Tchad, elle contemple la plage, le sable et surtout toute la population d'oiseaux de diverses espèces qui font quotidiennement leur ronde. Pour elle, la vue est impeccable et, elle montre la vie à l'état pur, peut-être à conserver telle quelle. C'est la raison pour laquelle elle doit être à l'aise ici (en Afrique) au contraire de l'Europe. Pour garder cette bonne vue de la nature, elle se dit déterminée et engagée à défendre les animaux contre les détracteurs auprès de Morel.

Au-delà de Minna, on peut également convoquer Fluche qui préfère mourir et voir les merveilles de la nature en liberté.

Fluche, copain de Morel, est aussi un ami et protecteur des merveilles de la nature. Il préfère mourir, mais laisser en liberté ces beautés naturelles. C'est pourquoi il s'engage pour garder ces animaux en liberté et en vie. Lorsqu'il voit ses forces s'enliser, il confie la responsabilité de protéger les animaux à Morel. C'est lui qui est le point de la lutte contre les détracteurs de la nature. Il incite Morel à la lutte. Morel parle en disant : *Il m'en reste encore un, murmura-t-il. Je l'ai bien planqué, bien au fond, mais je ne pourrai plus m'en occuper... J'ai plus ce qu'il faut...Prends-le avec les tiens* (Romain Gary, 1956 :56). Donc, c'est Fluche qui amène Morel à prendre acte des désastres des braconniers et des détracteurs sur la nature. C'est lui qui encourage Morel à la lutte contre les détracteurs pour protéger les spécimens. C'est lui qui a amené Morel à changer d'avis et de se porter garant pour protéger les merveilles de la nature. Ainsi, les misanthropes occupent une place de choix dans l'œuvre de Gary, car, ils organisent un combat acharné contre les détracteurs de la nature. Ils sont les gardiens et les gendarmes du monde. C'est pourquoi, il y a un arsenal de personnages qui se mobilisent autour de la protection de l'environnement. Ces personnages qui luttent pour la liberté des merveilles naturelles ne sont pas seulement des misanthropes, mais aussi figurent en bonne place les naturalistes et les éditeurs dont l'étude tournera autour de Peer Qvist le naturaliste, et Revel, l'éditeur.

3.2.1.2. Les naturalistes

Peer Qvist qui fait ses études sur la nature pouvant servir à l'humanité, ne peut que s'associer avec Morel pour lutter efficacement contre les détracteurs de la nature.

Peer Qvist, le naturaliste Danois, qui a été officiellement mis en mission par le musée d'histoire naturelle de Copenhague, mais qui entend poursuivre ses recherches en Afrique. Son activité principale est la protection de la nature et la lutte contre tout ce qui y porte atteinte. Peer Qvist est redouté, à cause de son mauvais caractère dont il a fait preuve à plusieurs reprises. D'abord, à l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il défendît, gourdin à la main, un nid contre les petits détrousseurs. Ensuite, lorsqu'il défendît les forêts de Finlande en formant une brigade volante qui attaquait systématiquement les camps des bûcherons. D'autres actions de grande envergure sont aussi à mettre à son actif, comme la campagne de lutte contre le massacre des phoques et des baleines lancée en 1950 et qui a connu une indifférence totale.

En outre, Peer Qvist est contre le travail forcé, l'exploitation naturelle et les armes chimiques et atomiques qui détruisent la couche d'ozone.

Une fois en Afrique, en mission de recherche, Peer Qvist est en premier lieu soupçonné de commerce avec les Mau-Mau du Kenya qui résistent farouchement au colon blanc. Par la suite, il se lie ouvertement d'amitié avec Morel pour combattre les pillards de l'Afrique et tous ceux qui portent atteinte à son écosystème. Désormais, sa vie se passe au fond de la jungle africaine avec son associé. À partir de leur retranchement, il lance des opérations de force contre les chasseurs d'éléphants ainsi que ceux de toutes les autres espèces animales. Par passion, il adhère au mouvement de Morel. Saint-Denis est formel là-dessus :

Un homme comme Peer Qvist était venu là, poussé par sa passion de naturaliste, par sa misanthropie célèbre, qui n'était en réalité qu'une colère généreuse provoquée chez lui par les actes contre nature, les expériences atomiques, les camps de travail forcé, les régimes totalitaires, la barbarie raciste et toutes les autres souillures qui menaçaient les beautés de la terre et risquaient de tarir les sources même de la vie (Romain Gary, 1956 :148).

En parlant de *misanthropie célèbre*, Saint-Denis fait allusion à la haine que le Danois voue à l'occident qu'il accuse de vouloir tuer la vie à cause des progrès scientifiques et technologiques et le matérialisme qui ont ouvert la voie à tous les désastres observables sur la planète. Le chercheur quitte ainsi la ville pour vivre au contact de la forêt afin de la protéger, ainsi que les animaux qui s'y trouvent. Dans son entretien avec l'administrateur Saint-Denis sur l'ambition de Morel et le sort tragique qui pourrait être le sien ainsi que son groupe, c'est de gaieté de cœur que Peer Qvist dévoile son rêve de mourir en Afrique, dans la joie, pour des raisons que lui-même avance. Ses propos sont suffisamment clairs à ce sujet :

Croyez-vous qu'ils vont s'aviser d'envoyer des troupes contre nous ? / -Il n'y en a guère, en A. E. F. Mais les chasseurs s'agitent beaucoup [...] Je serais content de mourir en Afrique. / On meurt mieux, chez soi (Romain Gary, 1956 :150).

Peer Qvist a beaucoup participé à la lutte contre les détracteurs de la nature dans l'optique de leur faire respecter l'environnement et de cesser de causer des dommages à l'écosystème. Pour cette lutte qui s'avère âpre et rude, les protecteurs ont plus besoin d'adeptes pour combattre efficacement contre ces détracteurs de l'univers. C'est pourquoi, ils seront rejoints dans la lutte par l'éditeur Revel.

L'éditeur Revel est aussi un protecteur et amoureux de la nature. Malgré qu'il n'apparaît pas d'une manière manifeste dans l'œuvre. Mais le peu de temps qu'il apparaît dans le roman c'est pour montrer son mécontentement envers tous ceux qui veulent mettre la nature en ruine. L'éditeur Revel vient aussi en aide à Morel et les autres pour la défense des hannetons. Ainsi, l'éditeur Revel fut le premier à comprendre et se porta garant de venir au secours d'un

hanneton : *Celui qui marchait devant lui, l'éditeur Revel, fut le premier à comprendre. Il eut un grognement d'approbation et de porter immédiatement au secours d'un hanneton tombé sur le dos* (Romain Gary, 1956 :485-486). À partir de ce moment, presque tous les *politiques* se portèrent au secours des hannetons, tandis que les *droits communs* passaient à côté avec des jurons. Ainsi, après avoir parlé des misanthropes, des naturalistes et de l'éditeur Revel, il convient dès maintenant de pérenniser notre étude avec d'autres protecteurs à savoir les administrateurs qui se battent aussi mains et pieds pour protéger les merveilles, les beautés de la nature contre les détracteurs qui les détruisent.

3.2.1.2. Les administrateurs

Les administrateurs se battent contre les détracteurs de la nature dans l'optique de préserver et de protéger les ressources naturelles. Pour se faire, ils s'alignent du côté de Morel et sa bande pour taire les ravages de l'écosystème. Parmi ces administrateurs, figurent en bonne place Forsythe, Herbier, Laurençot, le président et d'autres autorités non identifiées.

Forsythe, officier anglais, s'aligne du côté de Morel pour défendre la nature. C'est lui qui rassure Morel de leur confiance, car, même s'ils risquent, ils sont tout de même heureux de se mettre du côté de quelqu'un qui défend la nature à travers une marche qu'il opère avec celui-ci marche qu'il qualifie de *marche de la mort* (Romain Gary, 1956 :254). Par la suite, il note avec détermination :

Les hommes se décarcassent pour défendre la nature, ce qui prouve bien que, dans l'esprit de ce brave, il y a une distinction digne qui doit être soulignée entre l'espèce humaine et la nature, et qu'il n'a pas encore eu le temps de s'apercevoir que lorsqu'on défend l'une, on défend l'autre (Romain Gary, 1956 :225).

Malgré que Forsythe semble confondre défense de l'homme et défense de la nature, il semble tout de même s'aligner du côté de Morel pour la défense de la Nature. C'est pourquoi, il se sert de sa situation pour rassurer Morel d'avoir confiance à lui et qu'ils gagneront cette bataille. Forsythe a toujours profité de sa situation d'administrateur pour encourager et donner un coup de main à Morel afin de donner du tonus à leur campagne pour la protection des éléphants. C'est pourquoi Morel essaye de le convaincre de rallier Karthoum lorsqu'il dit : *Forsythe, qu'il essayait de convaincre de rallier Karthoum, et, de là, leurs pays respectifs, pour profiter de l'intérêt du public à leur égard, et donner un élan nouveau à la campagne pour la protection des éléphants* (Romain Gary, 1956 :423). Voilà qui est clair : Morel n'est pas à la lutte seul ; il est aussi avec Forsythe, qui lui donne un coup de main favorable pour rétablir l'équilibre planétaire. C'est pourquoi, dans l'œuvre de Gary, nous avons une panoplie

d'administrateurs qui se battent mains et pieds liés du côté de Morel pour défendre les éléphants et protéger la nature. C'est le cas d'Herbier.

Herbier, administrateur du Nord-Oulé, est parmi les gens qui sont venus en aide à Morel pour lutter efficacement contre les ravages de la nature. Il est habitué aux rudes réalités quotidiennes de l'Afrique par de longues années de travail administratif et peu porté aux généralités. Il est l'un des premiers Administrateurs ayant lu et signé la pétition de Morel qui demandait l'abolition pure et simple du braconnage et de l'exploitation naturelle anarchique. Lorsque Morel lui donna la pétition à signer, il la lu, puis, il l'avait pliée soigneusement et posée sur la table : *Mon petit vieux, vous souffrez d'une idée trop noble pour l'homme* (Romain Gary, 1956 :184). Malgré qu'Herbier fasse tout d'abord la chasse à Morel, parce qu'il croyait que c'était des problèmes politiques, il reconnaît après que Morel est un homme digne et noble sans d'autres intérêts que des intérêts politiques: *Que je le comprends...Bref, je veux qu'il vienne ici, qu'il s'assoie sur cette chaise, et qu'il s'explique* (Romain Gary, 1956 :465). Pour lui, Morel est atteint d'une conception trop noble de l'homme. C'est pourquoi, il hésite à tirer sur Morel. Si en réalité, Herbier éprouve de la sympathie pour Morel, c'est tout simplement parce qu'il aime l'Afrique, ses ressources et son peuple :

Mais Herbier aimait beaucoup trop l'Afrique et son peuple pour regretter de n'avoir jamais pu contempler des hauteurs : une belle vue, peut-être, mais une vue de loin. À l'immensité des panoramas, il préférait l'intimité des paysages (Romain Gary, 1956 :465).

C'est dire que, malgré que son poste l'oblige à poursuivre Morel, pour des fins politiques, Herbier croit en Morel du fait qu'il protège les beaux paysages naturels. Par la suite, nous avons Laurençot.

Laurençot, malgré son métier, soutient Morel dans sa lutte pour protéger les merveilles de la nature. Amoureux de la faune africaine, Laurençot avoue ouvertement à Schölscher son parti pris pour la préservation des richesses naturelles. Pour lui, ce sont ces richesses qui font la spécificité, la particularité, l'identité et la singularité de l'Afrique, au point où, sans ressources, l'Afrique ne signifie rien. Il est ferme dans sa décision lorsqu'il dit à Schölscher : - *J'essaie simplement de faire mon métier. Vous savez aussi bien que moi ce que l'Afrique perdra lorsqu'elle perdra les éléphants* (Romain Gary, 1956 :82). Et par la suite, il rassure son interlocuteur : *Et nous sommes sur la voie* (Romain Gary, 1956 :82). En effet, Laurençot est ferme : il faut se battre mains et pieds liés pour protéger l'Afrique et ses ressources. C'est pourquoi, il donne raison à Morel et lui fait entièrement confiance lorsqu'il dit : *Ce Morel, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il va peut-être réussir à ameuter l'opinion publique* (Romain Gary, 1956 :82). Voilà lancé, Laurençot est déterminé à défendre et à protéger la

nature auprès de Morel. Car, c'est une cause noble et digne qui a besoin d'être encouragée. C'est pourquoi il espère que la communauté internationale pourra prendre acte des ravages des détracteurs sur la terre pour aussi sonner le glas de cette pratique alarmante. Mais avant cela, il manifeste ouvertement son souci de rejoindre Morel au maquis pour lutter d'une manière âpre pour protéger l'environnement :

Bon Dieu, je me sens capable de rejoindre son maquis, son noyau de résistance. Car il s'agit bien de ça, il faut lutter contre cette dégradation de la dernière authenticité de la terre et de l'idée que l'homme se fait des lieux où il vit (Romain Gary, 1956 :82).

Voilà qui est clair, l'homme détruit la nature, et il est temps d'arrêter le massacre, sans cela, la terre sera spoliée de ses richesses. Pour lui, il est temps que l'espèce humaine respecte la nature. C'est en ce sens qu'il se porte garant non seulement d'encourager Morel à la lutte, mais aussi de le retrouver au maquis, ou dans son noyau de résistance pour combattre d'une manière efficiente les dégradations de l'environnement et de faire en sorte que l'être humain considère son cadre de vie sans un intérêt quelconque : *Est-ce que nous ne sommes vraiment plus capables de respecter la nature ; la liberté vivante, sans aucun rendement, sans utilité, sans autre objet que de se laisser entrevoir de temps en temps (Romain Gary, 1956 :82).* En effet, Laurençot parle tout haut et manifeste son parti pris pour la faune et les richesses naturelles. C'est pourquoi il accorde son soutien à Morel et l'encourage à la résistance dans l'optique de réussir à faire en sorte que l'être humain respecte la nature. C'est dire que l'administration a aussi pesé de son poids pour lutter contre la dégradation de la nature, car, elle encourage Morel, lui donne les armes et munitions, nourriture dans la forêt dans le but de l'amener à résister davantage. Dans le même sillage des protecteurs, se trouve en bonne place le Président.

Le Président, Sardonique, partage le même avis que Forsythe, Morel et sa bande. Il est déterminé à défendre les animaux, car selon lui, ce sont les amis des hommes. Il reconnaît que dans certains manuels scolaires, il a été demandé de protéger les animaux, car ils sont les amis des hommes : *Tu vois, même à l'école, on nous l'a pourtant appris... il y a certaines bêtes que l'on appelle : les amis de l'homme ...Il faut bien les défendre...on en a besoin. Les amis de l'homme... C'est dans tous les manuels de zoologie (Romain Gary, 1956 :472).* Voilà qui est clair, même l'administration est du côté de Morel pour défendre la nature.

Les protecteurs de la nature sont assimilés au pasteur, Gilbert White du petit village anglais de Selborne, par ailleurs considéré comme un précurseur de l'écologie moderne, qui s'est posé comme un résistant face à l'industrialisation anarchique et forcenée qui commença

en Angleterre au début du XIXème siècle dans son livre intitulé *Natural Story of Selborne* (Gilbert White, 1979 :14). En réalité, si Gary met en exergue un antagonisme autour de la question de la faune et de la nature, c'est pour célébrer la protection de la nature, plus précisément de la faune. C'est donc une plaidoirie contre les braconniers, les trafiquants, les exploitants, bref, contre les détracteurs de la nature. Ainsi, lorsqu'on jette un coup d'œil médical dans le texte de Gary, l'on s'aperçoit qu'il critique avec véhémence le braconnage et la destruction de l'environnement. C'est dire que c'est une critique du braconnage pour une bonne gestion de la faune.

CHAPITRE 4 : L'ESPÈCE HUMAINE ET LA FLORE

La flore peut être entendue comme étant *l'ensemble des plantes qui constituent le peuplement végétal d'une région donnée* (Défontaines P, 1967 :186). L'espace floral, jonché dans notre corpus de tout ce qui constitue la verdure, est vu par les personnages dans le sens péjoratif et mélioratif. À l'endroit de cet espace, ceux-ci expriment antipathiquement leurs sentiments. Dans cette perspective, le problème à résoudre avec acuité reste celui de savoir, quelle est la nature du rapport de l'homme avec la flore ? Sur ce, il importe dans cette partie de nous appesantir sur les relations que l'espèce humaine entretient avec l'espace vert ou boisé en mettant en exergue les personnages qui manifestent soit leur attachement soit leur haine vis-à-vis de la flore.

4.1. DE LA DÉGRADATION DE LA FLORE

Romain Gary dans son œuvre présente au monde le mal ou les abus faits à la nature en tant que cadre protecteur de l'homme. C'est ainsi qu'il pointe un doigt accusateur sur ce dernier qui est à l'origine de l'extermination de la nature à travers des pratiques abjectes et avilissantes telles que la coupe anarchique des arbres. Ainsi, le texte met en exergue d'une part, les ennemis de l'espace vert et d'autres parts les amis de la nature.

4.1.1. Le biotope sauvage

Le biotope qui jonche le texte de Romain Gary est fait de tout ce qui constitue la verdure. Ce terrain vert est perçu de manière particulière et différente par les personnages. Nous avons, d'une part, ceux qui manifestent leur amour, leur sympathie à son égard, et d'autre part, ceux qui le considèrent dans le sens du mal et expriment leur désharmonie. Ainsi, l'espace du corpus met en exergue les personnages qui manifestent soit leur attachement au terroir, soit le dégoût et la haine des lieux boisés.

4.1.1.1. Les exterminateurs de la flore

Par exterminateurs, on peut entendre tous ceux qui participent à la destruction de la flore. Ainsi, au nombre de ceux-ci, figurent les cultivateurs indigènes et les occidentaux.

4.1.1.1.1. Les cultivateurs indigènes

Les cultivateurs sont des personnes qui cultivent et exploitent des terres. Pendant qu'ils exploitent ces terres, ils détruisent la nature, notamment avec la coupe anarchique des arbres et les feux de brousse qui, bien évidemment, épuisent les sols, entraînent la disparition de certaines espèces végétales précieuses et de la couche d'ozone, les aléas climatiques, le réchauffement de la planète. C'est en quelque sorte ce qui rend la vie invivable sur terre. À cet effet, dans notre corpus, plusieurs personnages détruisent la nature avec des multiples hectares de terrains travaillés. Il s'agit plus précisément des Indigènes.

Les Indigènes Oulés étaient pour la plupart des cultivateurs qui se nourrissaient des produits de leurs champs et de leurs plantations. Ils faisaient des champs et des plantations dans d'énormes parcelles de terrain. Ce qui entraînait le déboisement. Les Indigènes ne travaillaient pas un terrain plusieurs fois. Ils travaillaient la première année, et la deuxième année, cette terre était délaissée en jachère. Ils cherchaient des terrains vierges, naturels, coupaient d'une manière anarchique les arbres et procédaient ensuite par des feux de brousse. Ce qui diminuait les arbres et la forêt : *Il est exact que dans certaines régions, le nombre des éléphants africains est en diminution, mais cela va de pair avec le recul de la forêt et l'avancée des terres cultivées* (Romain Gary, 1956 :383). En effet, les Indigènes, qui, dans le texte de Gary ne sont pas définis, ne s'arrêtaient pas seulement à quelques hectares, ils multipliaient des hectares de terrain en faisant des grands champs et des grandes plantations, ce qui détruisait la nature avec bien évidemment la destruction des forêts ou la coupe anarchique des arbres sur de grandes parcelles de terrain. C'est pourquoi, le narrateur indexe non seulement le déboisement, mais aussi la prolifération des terres cultivées en ces mots : *Il y avait aussi le déboisement, la multiplication des terres cultivées, le progrès, quoi ! L'avancée inexorable des terres cultivées* (Romain Gary, 1956 :151). Tout ceci avait des conséquences réelles sur la nature à savoir la disparition de certaines espèces vertes rares, le réchauffement de la terre et l'avancée du désert :

Les paysans noirs quittaient en masse les régions frappées ; le trou dans la récolte du coton ruinait la plupart des vendeurs à terme. L'air ne sentait plus le Sahel, mais le désert et, dans une atmosphère d'où les dernières traces d'humidité avaient disparu, Haas retrouvait dans ses narines cette sécheresse des muqueuses qui était presque celle du Khamsin (Romain Gary, 1956 :416).

C'est-à-dire que la multiplication des terres cultivées est aussi un danger pour la nature et classe ainsi les cultivateurs qui sont des indigènes et des paysans noirs dans le rang des détracteurs de l'environnement. Cette prolifération des terres cultivées entraîne les aléas

climatiques et la sécheresse qui rend la vie insupportable dans une biosphère menacée. Pour prolonger notre panier des détracteurs africains de l'environnement, nous allons ajouter aux cultivateurs, les braconniers étrangers.

4.1.1.1.2. Les destructeurs étrangers

Le texte de Romain Gary est parsemé de plusieurs personnages qui ont des regards divergents à l'endroit de la nature. C'est ainsi que nous avons par exemple le Père Tassin, Youssef et Schölscher qui manifestent de la haine à l'égard de la flore.

4.1.1.2.1. Le Père Tassin

Tassin est un Père, un Jésuite qui quitte l'Europe pour l'Afrique, pour faire des recherches de paléontologie. Celui-ci arrive en Afrique et constate que celle-ci dispose d'un espace aussi différent que celui du Vieux Continent. Cette différence découle du fait que l'Afrique est enclavée et parsemée d'espaces verts, alors que l'Europe est développée.

En effet, pendant ses multiples investigations, le Jésuite va manifester sa haine, sa mauvaise humeur à l'endroit de l'Afrique en tant qu'espace ou biotope boisé. C'est pour cette raison que nous nous appesantirons sur les différents motifs qui rendent compte de l'attitude conflictuelle du Père Tassin vis-à-vis de la nature verte. Il s'agit alors de faire la description de ce personnage dans son milieu de vie et ses sentiments éprouvés.

L'œuvre de Gary donne une forte impression du regard du personnage vis-à-vis de l'espace boisé. À travers des indices textuels tels que : *Casque Blanc ; Poney Kirdi, balançait parfois dangereusement sur sa selle ; regardant avec des mouvements brusques ; mauvaise humeur*, l'on se rend compte à l'évidence que le Père Tassin, à travers sa tenue vestimentaire, a un regard péjoratif de l'espace boisé. Pour le Jésuite, l'espace vert est un cadre dysphorique, hideux et affreux. En effet, c'est une étendue très sauvage et dangereuse. Son souci majeur est de transformer la face naturelle des lieux verts en les exploitant. Il éprouve ainsi la haine pour ce milieu qui garde son caractère naturel. Le Père Tassin se présente alors comme un personnage qui est en désharmonie et en disjonction avec la nature et l'environnement. Les états d'âme du Jésuite laissent déjà trahir sa position et le regard qu'il porte sur son cadre de vie. Ceci peut se justifier par l'emploi des lexiques dépréciatifs propres au personnage : *Difficile ; dangereuse ; quarante-huit heures à travers la brousse ; mauvaise humeur ; brousse crépue et serrée*. Ainsi, ce milieu s'avère hostile pour le Jésuite. À travers ce lexique, l'auteur traduit le dégoût et la haine du Père Tassin pour son milieu vital et montre sa volonté

de l'exterminer. En outre, l'on constate que, tellement le personnage avait de la peine à se déplacer dans la forêt, tellement il se mettait de mauvaise humeur et le dégoût pour la nature s'installait. C'est dans ce sens que l'auteur a pu dire : *Il était difficile de ne reconnaître un certain air de bonheur. Il n'avait pas aperçu le guide depuis le matin, mais la piste n'avait pas d'embranchement. Parfois, il s'assoupissait, ce qui le mettait de mauvaise humeur* (Romain Gary, 1956 :450).

L'analyse de cette pensée nous permet de connaître la situation du lieu où se trouve le personnage et ce qu'il éprouve à l'endroit de cet espace. En clair, l'espace vert, qui est dysphorique et morose, traduit la phobie du personnage.

L'endroit où se trouve le Père Tassin est répugnant et hideux ; c'est ce qui justifie sa mauvaise humeur et sa haine pour les forêts car celles-ci sont serrées et crépues par les brousses qui rendent le déplacement impossible. Ainsi, après avoir présenté le regard du Père Tassin sur le biotope boisé ou vert, qu'en est-il de Youssef ?

4.1.1.2.2. Youssef

Youssef est un personnage qui manifeste de la haine et du dégoût pour la nature verte au regard des hostilités qui s'y déroulent. Il s'agit notamment des guerres qui font périr les personnages vivant dans la forêt. Cette aversion traduit l'inimitié de Youssef pour la nature en général et pour le biotope sauvage et boisé en particulier. C'est cette désunion de l'homme à la nature que Romain Gary décrit dans son texte lorsqu'il déclare, par le biais du narrateur que :

Youssef sentait la révolte grandir dans son cœur, et c'était une révolte qui n'avait plus qu'un lointain rapport avec celle qui l'avait poussé jadis à se joindre à Waitari. Quelque part devant eux, cette piste qui s'étendait entre les premiers arbres de la forêt, allait apparaître d'un moment à l'autre un détachement de soldats qui avaient l'ordre (Romain Gary, 1956 :454-455).

À travers ces propos, l'on constate que le personnage Youssef se sent angoissé au contact avec la forêt. Il a de la phobie et ne peut voir ce cadre que sous un mauvais jour. La forêt s'avère pour lui comme un milieu dysphorique, hostile, un lieu de souffrance, de torture et de guerre. Cette image répugnante du personnage vis-à-vis du biotope boisé peut se lire dans les expressions : *visage sans expression ; le vernis de sœur ; des lueurs d'angoisse ; fouillait du regard la piste ; entre les arbres ; l'arme prête ; serrée contre son coude ; sentait*

la révolte grandir dans son cœur. Ce lexique traduit le regard répugnant et péjoratif de la forêt par le personnage. L'espace boisé est un lieu d'insécurité et d'hostilité.

Au total, la nature verte est vue et perçue à la fois comme un espace d'épanouissement, un espace rose, un lieu morose, triste et angoissé. C'est ainsi que, tout au long de notre étude, nous avons vu des personnages qui manifestent leur attachement pour l'étendue, et d'autres qui éprouvent du dégoût à son égard. Eu égard à ce qui précède, le constat est clair, c'est l'homme qui est le principal instigateur de la destruction de son cadre de vie selon ses intérêts. C'est ainsi qu'on a distingué d'une part, des personnages qui répugnent l'espace boisé, dans le souci de le moderniser, de le changer notamment par un désir de l'exploiter voire de le détruire ; et d'autre part, ceux qui l'aiment et s'attachent à lui car, la vie de l'homme dépend de la survie de la Nature. En effet, la nature c'est nous et par conséquent, nous ne devons pas consumer la beauté et les merveilles de la terre, mais les prendre en photos et les archiver pour les générations futures pour qu'elles découvrent et vivent les splendeurs de la nature. C'est ce qui justifie les propos de l'auteur :

Et chemin faisant, ils avaient encore l'insolence d'admirer le paysage. Regarde, photographe, la plaine de l'Ogo et les premières collines, derrière... ce que ça peut être beau ! Tu devrais prendre ça en couleur (Romain Gary, 1956 :452).

La nature verte, ayant subi de nombreuses menaces et catastrophes dues à l'action de l'homme, deviendra une nature dévastée qui attirera l'attention des personnages.

4.1.1.2.3. Schölscher

L'espace perçu par Schölscher est un espace désolé, c'est le désert. Il s'agit d'un espace aride caractérisé par une carence d'eau, ce qui donne à ce milieu un caractère morose car la vie ici est insupportable. C'est cette image que Schölscher a du désert en tant que milieu infernal. C'est ainsi que le narrateur dira : *Peu d'hommes connaissent les confins mieux que Schölscher qui a parcouru pendant quinze ans le désert (Romain Gary, 1956 :25).*

On constate que le désert est un milieu malaisé donc inaccessible à tous et où les conditions de vie ne sont pas favorables. En effet, le lexique qui caractérise le visage de Schölscher est un lexique triste qui traduit son dégoût vis-à-vis de son milieu de vie. Nous relevons entre autre : *quinze ans ; désert ; les tourbillons de sable soulevés ; le gouverneur du Tchad inquiet ; flot suivi d'armes modernes.* À travers ces mots, nous pouvons lire dans sa psychologie et analyser le sentiment qu'il éprouve au contact avec ce biotope déboisé. En effet, le personnage circonscrit d'abord le temps qu'il a passé au Tchad. Ce temps marque la

longévité de son séjour caractérisé par des sacrifices, de la souffrance et d'endurance car il n'est pas toujours évident de vivre dans le désert, une zone à risque, provoqué par le déboisement, l'exploitation forestière anarchique et par d'autres catastrophes naturelles. Cet environnement dégradé, détruit et rendu morose par l'être humain entraîne de la phobie et de l'inquiétude de tous ceux qui y vivent. En effet, le regard de Schölscher n'est pas surprenant dans la mesure où son cadre de vie est présenté sous un ciel sombre.

Après le lexique du biotope ruiné et les sentiments tristes du personnage de ce milieu de vie, nous notons aussi que l'ensemble des verbes qui parcourent le texte renvoient à l'errance, au déplacement des êtres vivants à la quête de meilleures conditions de vie. Il s'agit de : *avait parcouru ; venaient ; montraient ; semblait alors déferler*. Ces verbes traduisent déjà le souci de l'ailleurs des personnages qui abandonnent leur milieu de vie malaisé à la recherche de milieux verts, boisés, source de bonnes conditions de vie.

Pour Schölscher, ce cadre est un enfer terrestre causé par l'homme, principal instigateur de la destruction de la biosphère. C'est donc un espace écœurant, à risque, une zone prête à causer des dommages à l'être vivant. Après la perception de l'espace déboisé par le personnage Schölscher, nous analyserons à présent le regard que Morel et son interlocuteur portent sur ce dernier.

4.2. DE LA PROTECTION DE LA FLORE :

L'auteur de *Les Racines du ciel* se préoccupe aussi de présenter les personnages qui manifestent de l'amour à l'endroit de l'espace vert et se battent corps et âme pour mettre fin au massacre dont il est victime. C'est pourquoi nous aurons entre autres Morel, Minna et Herbier, conservateurs et gardiens du milieu boisé.

4.2.1. Morel

Morel, personnage central de l'œuvre, est un blanc, un Français, amoureux de la nature. C'est un occidental qui quitte son Europe natale pour se retrouver en Afrique pour défendre *les racines du ciel* des détracteurs. C'est pourquoi il se met en colère contre ceux-ci lorsque le narrateur, qui fait son portrait, dit qu'il était : *avec son air en rogne, les trois rides profondes de son front droit, sous les cheveux ébouriffés et cette serviette à la main, bourrée de pétitions et de manifeste* (Romain Gary, 1956 :18). Ceci traduit non seulement son amour pour les bêtes mais aussi son mécontentement envers les braconniers. C'est donc un Français qui a de l'amour envers les Africains et leur richesse. Le narrateur note en effet, en le

présentant comme un Français et en situant ses actions menées en Afrique ...*L'histoire de ce Français amoureux de la nature et qui la défendait contre une persécution dont ils ne se sentaient pas eux-mêmes exclus* (Romain Gary, 1956 :82).

Poursuivant la représentation de Morel, le narrateur dit qu'il était difficile de ne pas aimer cette voix généreuse, un peu chantante, de ne pas aimer ce géant au visage noir qui parlait si ouvertement de lui-même en croyant parler de la faune africaine : *J'essaie simplement de faire mon métier. Vous savez aussi bien que moi ce que l'Afrique perdra lorsqu'elle perdra les éléphants* (Romain Gary, 1956 :82). À travers le portrait physique de Morel, *visage noir* et les agissements de ce dernier, on comprend dès lors que ce Français aime l'Afrique en particulier et la nature en général. C'est donc un amoureux et un protecteur de la nature. C'est dire que le problème de la nature n'est pas seulement l'affaire des Africains mais aussi des Occidentaux. C'est dans le même sillage que se situe Minna.

4.2.2. Minna

Minna est une Allemande qui se retrouve en Afrique pour s'occuper du bar d'Habib. Cette fille de l'Occident qui éprouve de la sympathie pour la nature, est représentée par le narrateur comme *une fille qui était devenue l'objet de conversation dans les endroits les plus perdus du Tchad* (Romain Gary, 1956 :24). C'est dire que, de par son genre féminin, son portrait physique et moral voire idéologique et même son statut social, Minna est devenue une fille populaire et sollicitée par beaucoup d'hommes. C'est pourquoi, le narrateur insiste sur sa représentation. Il note en effet que : *À Tunis, le patron de la boîte avait dû remarquer que Minna était blonde, se rappela probablement qu'elle était allemande, que ses papiers n'étaient pas en règle, ce qui était évidemment un gage d'obéissance, et lui fit la proposition* (Romain Gary, 1956 :25). En réalité, le narrateur reconnaît la nationalité de Minna et pense qu'elle est venue en Afrique pour exercer une fonction de gérante de bar et qui, finalement, éprouve de l'amour et de la joie envers la faune africaine lorsqu'elle se trouve parmi les bêtes ou lorsqu'elle les observe par la fenêtre le matin : *Quand j'ouvre la fenêtre le matin, et que je vois les milliers d'oiseaux debout sur les bancs de sable du Logone, je suis heureuse* (Romain Gary, 1956 :26). Ainsi, nous voyons comment l'Afrique influence et modifie l'humeur de Minna qui se plaît à vivre en terre africaine parmi *ces géants naturels*. C'est dire que l'arrivée de Minna en Afrique n'est pas ex-nihilo, car de par son genre, sa race, son physique, sa fonction et son idéologie, elle viendra booster non seulement les hommes, mais pourra aussi mettre les animaux en sécurité. Sur ce, quelle est la vision d'Herbier par rapport à la nature ?

4.2.3. Herbie

L'espace vert, tel qu'il est représenté par le personnage Herbie est perçu comme un cadre euphorique et paisible. Il a un regard mélioratif des milieux verts et désire vivre en harmonie avec eux. Son attachement pour la nature verte est rendu visible par de nombreux motifs qui sous-tendent son regard mélioratif et son intimité des paysages verts. Cette appréciation de l'espace boisé se voit à travers des expressions : *aimait beaucoup trop l'Afrique ; une belle vue ; une vue de loin ; à l'immensité des panoramas ; il préférerait l'infinité des paysages ; choisi la base, la terre ; solidement accroché*. À l'analyse de ces expressions, nous constatons que le personnage Herbie est fortement et solidement attaché à son terroir. Il est ainsi amoureux et admirateur des espaces verts d'Afrique. Il est attiré par des merveilles, des beautés et des espaces à l'état naturel. C'est la raison pour laquelle il éprouve de l'amour et de la sympathie envers le biotope. Il y a ici une sorte de personnification de l'espace vert par le personnage et c'est ce qui traduit la parfaite symbiose entre l'être humain et son cadre de vie. Le narrateur présente le biotope vert sous son meilleur jour. C'est ce qui entraîne l'attachement d'Herbie à son écosystème.

Cependant, si certains personnages ont une vision sympathique et méliorative de la nature verte et manifestent leur attachement à leur cadre de vie, d'autres par contre manifestent du dégoût pour les milieux verts et leur donnent une image hostile, angoissée et ténébreuse.

Sur ce, eu égard à ce qui précède, quelle pourrait être la mission de l'écrivain ou de la littérature dans la bataille pour la sauvegarde de la Nature ?

**TROISIÈME PARTIE :
L'APPORT DE LA LITTÉRATURE DANS LE
COMBAT ÉCOLOGIQUE.**

Il est de notoriété que la littérature est un véhicule d'informations et une arme de combat. C'est à ce titre que de nombreux penseurs lui assignent une fonction de dénonciation. Ainsi, les écrivains vont penser qu'il serait préférable d'associer la littérature à l'écologie afin de remédier efficacement à la situation alarmante de notre planète. Il va alors se dégager le problème de la mission de la littérature dans la lutte écologique actuelle. C'est pour apporter des éléments de réponse à ce sujet que nous nous proposerons de parler de la littérature comme critique des crises environnementales d'une part et comme moyen de conscientisation et de promotion de l'écocitoyenneté d'autre part.

CHAPITRE 5 : DE LA SATIRE DES CRISES ENVIRONNEMENTALES

Les partisans de l'art pour le progrès font de l'œuvre littéraire un discours social à travers lequel les hommes traduisent leurs angoisses face aux dérèglements moraux d'un monde embrigadé par de multiples atrocités. C'est dans ce sillage que Romain Gary se situe lorsqu'il s'engage dans la satire de toute pratique susceptible de porter atteinte à la dignité environnementale. Dès lors, la question fondamentale reste celle de savoir, quelles sont les différentes pratiques qui participent au péril de la nature ? Pour cerner les contours et les enjeux de cette interrogation, nous présenterons en prélude le braconnage, puis l'exploitation forestière et enfin le terrorisme ou sadisme de l'homme comme l'un des facteurs de la dégradation de notre milieu de vie.

5.1. LE BRACONNAGE

L'œuvre de Gary se veut un manifeste contre le braconnage et la destruction de la nature. Ainsi, Gary se situe dans le même sillage que Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?* et pense que la littérature doit être une arme de combat, de lutte servant à libérer les hommes. En effet, l'écrivain selon Jean-Paul Sartre doit être présent en lui-même, en contestant toutes formes d'aliénation et en militant en faveur de la liberté. Comme toute œuvre d'art naît dans une époque et dans une société donnée, elle doit témoigner les faits de la vie sociale. Toutefois, au-delà de Jean-Paul Sartre, Gary va étendre son engagement sur la nature. C'est dire qu'il tiendra compte non seulement de l'être humain, mais aussi de la nature environnementale. C'est pourquoi Gary lui-même le reconnaît dans sa préface :

En 1956, je me trouvais à la table d'un grand journaliste, Pierre Lazareff. Quelqu'un avait prononcé le mot « écologie ». Sur vingt personnalités présentes, quatre seulement en connaissaient le sens [...]. On ne mesura, en 1980, le chemin parcouru, sur toute la terre, les forces s'organisent et une jeunesse résolue à la tête de ce combat. Elle ne connaît certes pas le nom de Morel, le pionnier de cette lutte et le héros de mon roman [...]. Les éléphants de mon roman ne sont nullement allégoriques ; ils sont de chair et de sang, comme les droits de l'homme justement (Romain Gary, 1956 :11-12).

Ce n'est donc pas pour rien que Gary met en évidence un univers détruit, un monde exterminé des animaux, tout simplement pour montrer aux yeux du monde les atrocités du braconnage. Il blâme donc les détracteurs de la faune, de la nature et célèbre les protecteurs. Gary, à travers son œuvre devient un ange gardien de l'environnement, de la faune. C'est donc un environnementaliste qui prend sa plume pour militer en faveur de la protection de la faune.

Pour lui, il ne s'agit plus d'être seulement défenseur de l'espèce humaine, mais aussi celui de la nature, de la faune. Pour lui, l'homme est l'actionnaire majoritaire du désastre de la planète. Depuis longtemps, l'écrivain s'est toujours mis au service de l'homme, or c'est lui le responsable du mal qui sévit dans notre univers. En effet, l'homme mérite d'être jugé, condamné, pour avoir, d'une manière ou d'une autre décimé la faune. C'est donc un parti pris pour des bêtes en voie de disparition. Pour se faire, il dénonce avec véhémence et sarcasme ces ravages naturels. C'est pourquoi, pour sortir son œuvre de la fiction et lui donner un aspect réel ou réaliste, il attire d'emblée l'attention sur ces animaux qui ne sont nullement allégoriques, mais des animaux en chair et en os. Pour éviter cette crise animale, Gary touche du doigt les principaux détracteurs de la faune, notamment la sécheresse qui, selon lui, est l'une des causes principales de la mort des animaux. Pourquoi la sécheresse ? Tout simplement parce que, à un moment donné de la vie, les hommes ont mis sur pied plusieurs techniques pouvant sortir l'espèce humaine du seuil de la pauvreté. Ces progrès scientifiques et techniques ont agi sur l'environnement, en détruisant la couche d'ozone entraînant par la suite le réchauffement de l'atmosphère, qui n'est que l'une des conséquences des exactions de l'homme sur la nature. C'est ce qui est en défaveur pour les animaux dont bon nombre des bêtes étaient abattues et décimées. D'où l'inquiétude et la phobie des hommes qui, ayant reconnu leur faute, se tournent vers Dieu pour implorer sa grâce, son pardon céleste :

Sur son visage grêlé, errait l'expression d'une crainte superstitieuse, qui prenait la forme d'une extrême dévotion. Il multipliait les prières et restait longuement le front contre le sol ; il était assez émouvant de voir le plus célèbre pisteur de l'A.E.F prier ainsi pour la protection des troupeaux qu'il avait contribué à décimer (Romain Gary, 1956 :253).

En réalité, si les personnages du texte sont inquiets, c'est tout simplement parce qu'ils disent que c'est une punition de Dieu, créateur suprême de toutes ces beautés naturelles. C'est donc une malédiction qui s'abat sur les détracteurs de la faune. C'est une stratégie de Gary qui consiste à faire peur aux braconniers dans l'optique de les punir. Nous constatons que, toujours dans le même extrait, il y a un souci pour les personnages, détracteurs de la nature, un moyen de se racheter des dommages causés aux bêtes. Or, ils ignorent que les conséquences sont graves voire gravissimes. À cet effet, le narrateur note :

L'absence de troupeaux était à peu près totale : pas un buffle, dans une région où il en avait vu des milliers, pas un kendou sur les collines, pas un trot de phacochère ou de porc-épic dans les sous-bois et ils commençaient à voir les cynos crevés au pied des arbres [...] la bête morte sur les cailloux, abandonnée par le troupeau, trop vieille pour tenter la traversée (Romain Gary, 1956 :253).

Cette phrase est une hyperbole péjorative, notamment pour tourner en dérision les braconniers. Cette hyperbole a une valeur de dénoncer, de fustiger les détracteurs de la faune. En effet, il est inadmissible que dans une région, toutes les bêtes aient été décimées. C'est tout simplement pour montrer à quel point les braconniers exagèrent en tuant de manière exponentielle et au quotidien les animaux. L'emploi du lexique de la vanité, l'absence notamment du phacochère, du buffle, du porc-épic traduit l'extermination des bêtes soit par les braconniers, les trafiquants, les commerçants ou les exploitants, soit par la sécheresse qui n'est que la résultante des exactions de l'espèce humaine sur la nature. Cette antithèse : *L'absence des troupeaux [...] où ils en avaient vu des milliers* (Romain Gary, 1956 :253) traduit deux versions de faits opposés. Dès le départ, nous avons des animaux à profusion, qui vivaient dans la paix et en harmonie, mais par la suite, ceux-ci ont disparu. Il y a donc changement total de l'univers partant d'animaux à non animaux. Cette antithèse traduit une certaine confusion dans l'esprit du personnage, tout en ressortant des controverses d'une région riche en espèce faunique qui est d'ores et déjà décimée, exterminée et vide des animaux. De ce fait, l'Afrique, siège des hostilités, n'est qu'un singulier généralisé de tous les pays décimés du monde et dont ceux-ci pouvaient véritablement s'affirmer lorsqu'il aura dit stop au braconnage. Pour se faire, il y a espoir d'un lendemain meilleur pour l'Afrique à condition qu'elle cesse de perdre ses richesses naturelles : *L'Afrique s'éveillera à son destin que lorsqu'elle aura cessé d'être le jardin zoologique du monde* (Romain Gary, 1956 :393). C'est dire, selon Gary, qu'il est impératif aux Africains de prendre conscience du braconnage, pourquoi pas mettre un accent pour une bonne gestion de la faune, qui passe inéluctablement par la sensibilisation de la population, par la limitation de la chasse, du commerce des animaux et bien évidemment en interpellant l'opinion internationale pour qu'elle veille en adoptant des méthodes draconiennes contre tous les imposteurs. C'est pourquoi, comme tout écrivain engagé, la dénonciation est le point de départ pour une bonne entreprise et des solutions envisagées et envisageables pour une bonne prise de conscience du mal qui gangrène notre environnement et qui est sans cesse galopant, sans cesse en recrudescence. Pour rétablir l'équilibre planétaire en réintégrant des rapports harmonieux entre l'homme et la faune, Gary prodigue des conseils au monde pour qu'il y ait une bonne prise en compte et une bonne gestion de nos écosystèmes menacés et la faune autant.

5.2. L'EXPLOITATION NATURELLE ANARCHIQUE

L'Afrique est un continent riche, qui regorge de nombreuses ressources naturelles. Or, ces ressources font l'apanage des industries occidentales. C'est la raison pour laquelle dans

notre corpus, plusieurs pays occidentaux se tournent vers l'Afrique pour exploiter les ressources naturelles de ce continent. Comme ressources naturelles, nous avons les animaux (éléphants...), la flore et bien d'autres encore. Mais dans le texte de Gary, il y a une forte prégnance du trafic, du commerce d'éléphants, d'animaux. Donc, les occidentaux venaient en Afrique pour s'approprier de l'éléphant pour non seulement la viande, mais aussi et beaucoup plus pour son ivoire pour développer leurs industries. Le narrateur le reconnaît dans l'œuvre en ces termes :

Les éléphants, tu parles... Mais il n'y a que les Européens, pratiquement, qui ont des armes de chasse et le moyen de prendre des permis et ce que tu veux dire, c'est que nous sommes les seuls à exploiter et à épuiser les richesses naturelles de l'Afrique. (Romain Gary, 1956 :278).

C'est donc dire que seuls les occidentaux avaient les moyens pour exploiter et spolier les richesses de l'Afrique. En réalité, si les Blancs se sont dirigés en Afrique, c'est tout simplement parce qu'ils voulaient enrichir et développer leurs industries. Donc, ils avaient la pression du progrès scientifique et technique du XIXème siècle qui a fait en sorte qu'ils se lancent corps et âme vers l'aventure coloniale. C'est donc une entreprise d'exploitation et d'expropriation comme le laisse entendre Jules Ferry lorsqu'il affirme que : *la politique coloniale est fille de la politique industrielle* (Jules Ferry, 2004). En effet, le trafic de l'éléphant était d'un apport important et favorable pour les industries occidentales. Le narrateur reconnaît d'ailleurs :

Nous sommes à peu près les seuls à posséder des armes et à prendre des permis et à faire de la chasse sportive, tu as cru malin de faire de la chasse à l'éléphant le symbole de « l'exploitation capitaliste des richesses de l'Afrique (Romain Gary, 1956 :279).

L'Afrique est un continent riche que ce soit en ressources du sol que du sous-sol. C'est ce qui amène les occidentaux en Afrique pour exploiter ces richesses et d'en donner des tonnes à leurs industries. En outre, les progrès scientifiques et techniques prolifèrent les industries en Europe, en Amérique et c'est ce qui les pousse à la conquête coloniale, notamment l'exploitation des ressources naturelles de l'Afrique.

Dans le texte de Gary, on observe une vaste exploitation du continent noir. On y retrouve, les trafiquants de minerais, du bois, de matières premières et surtout d'ivoire, de peaux d'animaux de toutes les espèces. L'Afrique est spoliée de ses biens, de ses richesses naturelles. L'éléphant est tué par les occidentaux de façon systématique. Les chiffres parlent d'eux-mêmes et soulignent le pillage intensif de l'Afrique. Là, la chasse a pour but de procurer aux Blancs de l'ivoire, des pieds d'éléphants pour la fabrication d'objets de décoration pour la maison, la peau pour la fabrication des ceintures, des chaussures et des uniformes. C'est donc

un pillage systématique de l'Afrique de ses ressources naturelles, une Afrique qui était jadis selon Ernest Psichari :

6 octobre [...] au réveil, nous constatons l'éternelle forêt. On a l'impression qu'ici la flore et la faune sont maîtresses seules. L'homme n'est rien, il est dominé par cette flore et par cette faune. Les paysages sont immobiles et leur silence est une des choses les plus surprenantes qui soient. À vrai dire, nulle trace d'homme ici. Les choses sont immobiles depuis des milliers, des milliards d'années (Ernest Psichari, 1948 :36).

C'est dire que l'Afrique précoloniale avait un beau paysage, une belle vue, un bel équilibre, dominé par la faune, la flore, et beaucoup d'autres richesses que l'entreprise coloniale viendra briser notamment avec l'exploitation systématique et abusive du continent africain. Richard Laurent OMGBA le note en effet : *L'action dévastatrice de la civilisation occidentale qui vient briser le bel équilibre oriental pour y substituer une religion désincarnée et inadaptée au contexte (Richard Laurent OMGBA, 2004 :45).*

5.3. LE SADISME DE L'HOMME

Les progrès scientifiques et techniques du XIX^{ème} siècle ont poussé les occidentaux en Afrique pour tester leur matériel de guerre et étendre leur hégémonie, leur puissance partout dans le monde. L'Afrique est en effet le continent cible après l'Asie. Il fallait coloniser les peuples africains par la force de l'armement. Les occidentaux bien outillés imposaient soumission aux peuples d'Afrique. Ces occidentaux voulaient tester si leurs machines inventées étaient compétentes. Pour ainsi se dire une grande puissance, il fallait coloniser, dominer un certain nombre de pays, de colonies. C'est pourquoi, dans le roman de Gary, plusieurs pays occidentaux qui sont présents en Afrique manifestent leur puissance dominatrice. C'est dire que leur mission en Afrique était de dominer les peuples africains, de les soumettre à des pratiques odieuses. Le narrateur dit en effet :

Vous n'ignorez pas les luttes sourdes dont notre vieux continent est l'enjeu : l'Islam augmente sa pression sur les tribus animistes, de l'Asie surpeuplée monte lentement un nouveau rêve d'expansion, et la leçon de la lutte sans issue que les Anglais mènent depuis trois ans au Kenya n'a pas été perdue pour tout le monde (Romain Gary, 1956 :23).

Les Blancs étaient à la quête de la domination de l'Afrique. Tout laisse croire que leur arrivée en grand nombre en Afrique était tout simplement pour tester leur puissance de guerre, dans l'optique d'être maître et possesseur de la nature. Si les Anglais imposaient leur puissance coloniale aux kenyans, c'était pour mesurer leur puissance arme mentale. Il fallait montrer aux yeux du monde que nous sommes une puissance. C'est pourquoi, les pays tels que la France, l'Angleterre, la Hollande, les Etats-Unis d'Amérique, l'Allemagne se retrouvent

en Afrique. À ceux-là, s'ajoutent des pays d'Asie tels que l'Inde, le Liban, la Chine, le Japon et même d'autres pays moindres de l'Europe comme le Danemark. Tous ces pays se retrouvent donc en Afrique pour manifester leur puissance notamment par une certaine domination des pays africains. C'est pourquoi ces pays occidentaux orchestrent des batailles partout en Afrique :

Le colonialisme vivait ses dernières heures, mais ne voulait pas le savoir. À Kano, en Nigeria Britannique, des troubles politiques venaient d'éclater entre partisans et adversaires de la Fédération, à l'Est les Mau-Mau mettaient à feu et à sang les territoires depuis longtemps les plus pacifiques, de l'Afrique du nord venait le bruit menaçant de l'Islam, qui empruntait une fois de plus les anciennes voies des marchands esclaves au Sud, enfin, l'Afrique des Boers réveillait dans l'âme noire les plus anciennes plaies (Romain Gary, 1956 :66).

Finalement, on se rend compte que tous ces pays étaient préparés et avaient travaillé leurs armements pour dominer, coloniser et exploiter les Africains. La domination occidentale, leur hégémonie est donc comme un leitmotiv de la colonisation. Il fallait voir à quel degré leurs recherches et leurs inventions pourraient leur permettre d'être maîtres et possesseurs de la nature, de dominer et de gouverner le monde. C'est pour cela que l'Afrique a été désignée comme un continent propice à conquérir, à coloniser, à dominer. C'est donc dire que, si les occidentaux ont à un moment donné et à une époque déterminée proliféré des recherches et des inventions, c'était pour se lancer à la conquête de l'Afrique afin de mieux étendre leur hégémonie et leur puissance.

Avant de parler de la colonisation proprement dite en Afrique, il est question pour nous de relever que la conquête occidentale en Afrique n'est pas née sous un ciel sans nuages. Car l'Afrique était comme une terre promise, une terre vierge et riche qui pouvait rapporter beaucoup de richesses à l'occident, c'est la raison pour laquelle ils se sont tournés vers elle. En plus, l'essor des progrès scientifiques et techniques en occident a amené les colons à se diriger en Afrique, pour la recherche des matières premières, des capitaux et de la main-d'œuvre qualifiée pour revigorer le blason des industries occidentales. De surcroît, il y avait aussi pour eux le souci d'évangéliser les peuples païens d'Afrique et de civiliser les peuples barbares du continent africain. En effet, puisque la pénétration en Afrique ne s'avérait pas facile, ceux-ci se sont bien outillés pour dompter et dominer les peuples d'Afrique par des armes sophistiquées. C'est d'ailleurs ce qui a fait remarquer Roger Little dans *Regards sur la littérature coloniale*, que l'une des métaphores maîtresses de la colonisation est la pénétration mâle des territoires vierges, de la domination virile des indigènes qui se trouvent par là-même féminisés. C'est donc dire que la colonisation qui est mise en exergue dans le roman de Gary démontre à suffisance un antagonisme entre les colonisateurs qui veulent pénétrer, exploiter et

dominer par la force les colonies qui se révoltent et n'acceptent pas facilement d'être colonisées. Il y a donc dans l'œuvre de Gary un combat entre les partisans et les adversaires de la colonisation.

5.3.1. Les colonisateurs

Le texte de Gary met en évidence la colonisation africaine. Ainsi, plusieurs pays occidentaux se tournent vers l'Afrique pour la coloniser. Ces occidentaux qui se retrouvent en Afrique pour des intérêts quelconques sont appelés les colonisateurs. Comme colonisateurs, nous avons Saint Denis, le père Tassin, Fargue, Orlando, Habib, De Vries, Morel, Minna, Wagemann, Mme Challut, Herbier, Fields qui sont respectivement des Français, des Anglais, des Hollandais, des Américains, des Allemands. La conquête coloniale s'est faite sur le plan spirituel dans le roman de Gary.

L'action religieuse est de moindre amplitude. Mais qu'à cela ne tienne, elle a eu un impact sur les modes de vie, de pensée, de croyance des Africains. D'où la forte pression de l'Islam sur les peuples d'Afrique du Nord et la volonté de convertir les peuples Noirs au Christianisme. De façon claire et nette, il n'y a qu'une seule maison du Christ : il s'agit de la mission catholique de Ada, ainsi que la présence de deux missionnaires : le père Fargue et le père Tassin.

Le père Tassin peut être considéré comme un colonisateur, car jésuite de son état, il est totalement absorbé par ses recherches archéologiques et paléontologiques. Les recherches qu'il effectue affichent le profond amour du missionnaire pour le continent noir au point de créer en lui un attachement indéfectible et de faire naître chez cet homme de Dieu l'envie d'y mourir afin d'y rester à jamais. Ses propos le démontrent clairement :

Je suis très vieux, dit-il gravement. Il ajouta, comme un fait acquis : Je serais content de mourir en Afrique. C'est tout simplement parce que c'est ici que l'homme a commencé, le berceau de l'humanité est au Nyassaland (Romain Gary, 1956 :151).

Il faut dire qu'ici, le prêtre et l'homme de science qu'est le père Tassin épouse entièrement les thèses de Teilhard de Chardin qui reconnaît que l'Afrique est le berceau de l'humanité : *Ce n'est ni en Amérique (Nord ou Sud), ni en Eurasie, au Nord des chaînes alpines ou himalayennes, mais au cœur de l'Afrique que l'homme a dû émerger pour la première fois (Pierre Teilhard de Chardin, cité par Léopold Sédar Senghor, 1964 :318).* On comprend dès lors pourquoi le père Tassin est accroché à l'Afrique et ne pense même pas y quitter un jour. C'est donc un colonisateur qui quitte son pays natal en tant qu'homme de Dieu, mais arrive en Afrique pour effectuer des recherches en paléontologie et en archéologie. Des

recherches qui seront sans doute bénéfiques aux occidentaux en général et à son pays d'origine en particulier. Il vient donc en Afrique parce qu'il a un intérêt précis. C'est cet intérêt qui fait en sorte qu'il n'envisage même pas quitter l'Afrique un jour. À entendre les dires du père Tassin, on constate qu'il approuve la proposition du père Teilhard de Chardin qui estime que l'Afrique doit être replacée au centre de l'histoire et qu'elle doit servir de repère à l'homme quel qu'il soit et à l'humanité toute entière. Aussi, déclare-t-il que : *C'est en Afrique qu'il convient de se placer pour voir ou mieux se former, grossir, partir puis revenir sur elle-même, jusqu'à saturation, des terres habituelles, la grande onde des peuples, des techniques et les idées* (Léopold Sédar Senghor, 1964 :110). C'est dire que c'est à travers ses recherches en Afrique que le père Tassin a trouvé que ce Continent est le berceau de l'Humanité. Qu'en est-il du père Fargue ? Et quel est son impact sur l'Afrique ?

Quant au père Fargue, il est un drôle de personnage, de par ses habitudes et ses manières de faire. En Afrique, il s'occupe au quotidien des lépreux et des sommeilleux. Ancien aumônier de l'aviation de France libre, le père Fargue *était un franciscain qui avait le verbe violent, la bonté colérique, facile le coup de poing sur la table* (Romain Gary, 1956 :58). En effet, la seule influence négative que pourraient avoir les deux prêtres sur les Noirs de l'Oubangui est évoquée par le sorcier Dwala. Saint Denis, l'administrateur colonial, a conclu un pacte avec Dwala. Dans ledit pacte, l'accord est acquis quant à la métempsychose de l'administrateur en arbre afin qu'il demeure lui aussi en Afrique, solidement attaché aux racines de l'arbre qu'il sera devenu. La seule présence des missionnaires dans le village et même celle de tout autre colon constitue un objet d'influence culturelle. Il reconnaît implicitement, par la crainte qu'il affiche, une puissance certaine aux hommes venus d'ailleurs, puissance supérieure à celle de tous les Africains, puisqu'elle est capable de compromettre les cultes noirs. Mais à la fin, les deux missionnaires finissent par devenir une fois en Afrique, progressivement corrompus par l'environnement, par les faits et par la réalité ambiante. Au-delà de ces hommes d'église qui passent par l'évangélisation des peuples noirs pour les coloniser, nous avons entre autres Morel.

Morel peut être considéré comme un colonisateur. Dès son arrivée en Afrique, celui-ci vient avec l'idée de protéger la faune africaine qui viendra booster le rythme de vie des Noirs et pénaliser le peuple Oulé. Il vient donc avec la force et la puissance pour dominer le peuple Oulé en Afrique. Il vient imposer aux Africains leur civilisation occidentale qui demande aux Noirs de ne pas se nourrir de la viande. À force de vouloir protéger la faune, Morel viole les rites et traditions africaines qui demandent que le noir se nourrisse de la viande. Le fait que Morel s'ingère dans les affaires qui se passent en Afrique même si c'est en bien ou en mal est

considéré comme un colonisateur. Car, avec ses actions punitives, ses tirs d'arme, Morel traumatise les Africains et inculque par ricochet à ceux-ci la peur, la phobie d'un blanc, bien outillé, impose les directives aux indigènes. C'est donc une forme de colonisation. Aimé Césaire note en effet :

Il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le viol, le vol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la souffrance, la muflerie, les élites décérébrées, les masses avilies (Aimé Césaire, 1955 :19).

Les actes punitifs de Morel sur les braconniers, les indigènes, avaient plutôt semé la panique sur les Noirs qui vidaient les villages, d'où la crainte des femmes, des enfants, des hommes qui étaient tous apeurés de l'arrivée de Morel au village. Pour eux, c'était un colon aux idées des occidentaux. C'est pourquoi le peuple noir était hostile envers lui :

Généralement, à l'approche de son groupe, les villages se vidaient et, à l'intérieur, il ne trouvait que des vieilles femmes et des mères apeurées qui retenaient leurs enfants. Il était incapable de comprendre les raisons de cette hostilité ou de cette crainte. Il payait pourtant toujours les vivres qu'il demandait et après les quelques excès du début il avait imposé à ses hommes, et surtout à Korotoro et ses amis, une discipline dont il n'admettait pas qu'on s'écartât (Romain Gary, 1956 :185).

Morel croit qu'il est le protecteur des animaux de l'Afrique ; il est plutôt considéré par d'autres comme un colonisateur, un pion français en Afrique qui est venu avec une mission essentielle, couvrir les désordres nationalistes des peuples autochtones :

Que voulez-vous, dit-il, nous devons tenir compte de l'opinion publique américaine. Ils sont convaincus, là-bas, que le gouvernement français a inventé de toutes pièces Morel pour couvrir la véritable cause des désordres, qui résiderait dans les aspirations nationalistes des populations autochtones (Romain Gary, 1956 :161).

Ainsi, Morel est à l'image des colons français qui veulent avoir la main mise partout, dominer et imposer des directives à la population noire indigène. Morel est donc un pion français qui a été envoyé semer la pagaille en Afrique Equatoriale Française en orchestrant le désordre, le maquis en vue du conflit mondial qui se préparait. Le narrateur note en effet : *Il tenait Morel pour un agent de l'étranger, envoyé en A. E. F pour y fomenter des désordres, et y organiser un maquis en vue du conflit mondial qui se préparait (Romain Gary, 1956 :162).* Morel, colonisateur, est venu briser le bel équilibre de l'Afrique en semant une bataille, un conflit dont les conséquences néfastes ont influencé, dénigré, dévalorisé la gent indigène réduite à la peur et à la crainte de l'homme blanc. C'est pourquoi, lorsque les indigènes faisaient des feux de brousse pour cultiver et faire leurs champs, Morel se mettait en colère et incendiait les cases de tous les notables du village. Or, c'était pour les indigènes une façon de se procurer de quoi manger, de quoi se nourrir. Cette habitude, ce caractère de l'homme blanc

de vouloir dominer même dans le continent ou le pays des autres, est comme une folie, un comportement aberrant et digne de tous ses frères blancs. Le narrateur dit en effet :

Un soir, ils avaient vu l'horizon se couvrir de fumée et ils avaient surpris les hommes de la chasse au feu, l'incendie continua à couvrir pendant plusieurs jours, dévastant la région. Morel s'était mis dans une colère terrible et avait fait brûler les cases de tous les notables du village (Romain Gary, 1956 :244).

Morel, colonisateur, avec sa culture occidentale, veut briser la tradition et les modes de vie et de pensée des Noirs, notamment en mettant fin à la chasse à feu qui fait nourrir les indigènes. Il s'approprie des richesses naturelles des Africains et les faits siennes. Ce qui n'est pas normal, car le Noir est ainsi relégué au second plan ; il est dominé dans son propre pays, dans son propre continent par un blanc qui lui dicte des directives et lui impose une manière d'être et de vivre et va même jusqu'à confisquer tous ses biens naturels. C'est ce qui amène les journalistes à considérer cela comme *la plus étrange aventure du monde et la folle entreprise du français* (Romain Gary, 1956 :313). En effet, on se rend compte que la prétendue protection de la nature par Morel n'est qu'une stratégie du Français qui vient imposer sa puissance dominatrice aux peuples d'Afrique et dompte, menace, maltraite et s'approprie de tous leurs biens, prétextant qu'ils sont des *racines du ciel*, les ressources de Dieu et non celles des hommes. Or, ce sont les ressources naturelles des Africains et n'a pas le droit de s'investir en Afrique, car, ce n'est pas son continent et ces ressources ne lui appartiennent pas. C'est plutôt pour les Africains, qui peuvent faire comme bon leur semble, que de semer d'énormes dégâts et des pertes en vies humaines et matérielles en Afrique. C'est pour cela que nous considérons tout le monde qui aide Morel, à l'instar de Minna, comme colonisateur.

Minna, allemande, peut être aussi considérée comme une colonisatrice. Elle quitte tout d'abord son pays d'origine pour la recherche du bien-être en Afrique. Comme tout colon, Minna s'intéresse aux richesses de l'Afrique. Elle décide ainsi de se mettre du côté de Morel pour les préserver des braconniers, des trafiquants, des Noirs. Son action et son influence en Afrique auprès de Morel font d'elle une colonisatrice qui est venue en Afrique dominer et hypothéquer les ressources naturelles des Africains. De par sa contribution au côté de Morel, Minna prive les indigènes de la viande qui est pour eux une alimentation ancestrale et c'est également pour eux une façon de se maintenir en vie à partir de leurs propres ressources. Minna a donc une influence négative sur les Africains en ce sens qu'elle était une informatrice. C'est elle qui donnait des informations à Morel pour qu'il sème la terreur en Afrique. La concernant, le narrateur dit :

Il m'expliqua que l'on avait vu partir Minna un matin, dans une camionnette, en compagnie d'un major américain, soi-disant pour une partie de chasse qui

devait durer plusieurs jours...et cette fille, Minna lui servirait d'informatrice et de...rabatteuse (Romain Gary, 1956 :162-163).

En réalité, les colons se disent les maîtres du monde. Ils croient qu'ils sont libres de faire ce qu'ils veulent et n'importe où. Ils ne disent puissants et supérieurs à la race noire qu'il faut dominer et exploiter. C'est pourquoi ils transforment l'Afrique qui était jadis un Continent en paix, en un véritable champ de bataille où le Blanc impose son diktat au peuple noir indigène. En effet, n'est-ce pas là envisager une Afrique noire coupée de l'Occident, séparée de tout contact avec une civilisation occidentale sans cesse dévastatrice ?

CHAPITRE 6 : DE LA CONSCIENTISATION À LA PROMOTION DE L'ÉCOCITOYENNETÉ.

L'une des missions attribuées à l'œuvre littéraire est de permettre à l'homme de prendre conscience des malheurs et souffrances existentiels qui se présentent à lui. Dans cette optique, Gary, dans *Les Racines du ciel* passe pour un véritable guide et prophète de l'humanité dans la mesure où, il a l'intention non seulement de sensibiliser les hommes à prendre conscience de la démolition de la nature et des risques qui en découlent, mais aussi et surtout de former des hommes capables de respecter et de vivre en symbiose avec l'environnement. Ainsi, quels sont les moyens utilisés par Gary pour sensibiliser, conscientiser l'humanité et promouvoir l'avènement d'un écocitoyen ? Pour répondre à cette question, il convient tout d'abord de statuer sur les pétitions, ensuite des conférences en tant que moyen de conscientisation avant d'embrayer enfin sur la scolarisation et les sanctions comme moyens de promotion d'une écocitoyenneté.

6.1. CAMPAGNES DE SENSIBILISATION

Le roman de Gary est un véritable remède contre le braconnage. C'est une camisole de force pour une bonne gestion de la faune. Ainsi, l'écrivain a un idéal, une vision du monde qu'il veut partager avec son peuple, avec le monde. Contrairement au visage alarmant que présente la nature à l'heure actuelle, Gary envisage plutôt un univers où espèces humaine et animale vivent en parfaite symbiose, en conjonction totale. Cette tâche ou mission de l'écrivain ne s'avère pas facile. Qu'à cela ne tienne, il ne peut donc pas se vouer au mutisme et observer la faune disparaître à jamais de la nature. Pour son souci majeur pour les générations futures, il décide de donner des solutions idoines servant de frein au braconnage et de protéger par ricochet la nature et ses beautés naturelles. Il décide ainsi, par le biais de ses personnages, d'inculquer la morale aux détracteurs de la faune afin que ceux-ci soient émus et convaincus de la gravité de la situation, d'abdiquer et de faire table rase de cette pratique aberrante, déplorable, à la limite inhumaine. Comme tout n'est pas encore perdu, il y a une lueur d'espoir, et en tant que guide, prophète de l'humanité, il passe dans son œuvre pour une certaine prise de conscience de la ruine et la décadence des animaux afin qu'il y ait des rapports intègres et harmonieux entre l'homme et la faune, entre l'homme et la nature. C'est pourquoi nous convenons avec Albert Camus dans *Carnet I* qu'on ne pense que par images. Si

tu veux être philosophe, écris des romans. En d'autres termes, pour pouvoir changer et améliorer la société, il faut avoir recours au roman. Ainsi, pour mettre définitivement le braconnage hors d'état de nuire, Gary parsème dans tout son texte des enseignements pouvant servir de pansement à l'humanité. En effet, Gary par le biais des protecteurs de la faune, met en lumière un certain nombre de méthodes sévères et draconiennes pouvant aider la communauté internationale à bien gérer les jardins zoologiques mondiaux. L'œuvre de Gary se veut donc un véhicule indispensable de la conscience écologique, car c'est dans cette œuvre qu'il y a une forte prégnance des solutions permettant une bonne gestion des animaux. Le message sert de garde-fous à l'opinion internationale. Pour les protecteurs de la nature, l'espèce humaine est avertie. Ainsi, celui ou celle qui s'avisera à tuer les animaux ou les éléphants sera soumis à des sanctions sévères comme les détracteurs de la faune en subissent dans l'œuvre. Que ces mots ne restent pas des mots, mais des leçons à tirer. C'est pourquoi Morel fait appel à la sagesse populaire, à une expression proverbiale : *Il y a un très vieux proverbe chez nous. La sagesse populaire, tu sais peut-être même qu'il existe en Amérique aussi. Nous disons: fais ce que tu dois, adviene que pourra* (Romain Gary, 1956 :263). Cette expression proverbiale est une sagesse populaire dont Morel s'imbibe pour inculquer une certaine morale au monde entier. Elle vient donner du tonus, de la force, de l'engouement aux êtres humains de pérenniser la lutte contre les détracteurs de la faune. C'est donc une exhortation à la résistance, à la révolte, à la lutte contre les braconniers. Mais cette révolte passe par des moyens pacifiques tels que *la pétition, la campagne de sensibilisation et les sanctions qui* viendront donner du sang neuf pour une bonne protection des espèces animales et de la nature.

6.2. LES PÉTITIONS

On entend par pétition, une demande par écrit adressée à une autorité administrative ou politique. C'est une méthode pacifique dont se sert Morel pour convaincre autant de personnes possibles pour qu'elles éprouvent de l'amour et de la sympathie pour les animaux en signant bien évidemment une pétition qui demande l'abolition pure et simple du braconnage. Elle consiste à sensibiliser l'être humain à prendre conscience des conséquences fort négatives qui peuvent ébranler notre biosphère. Et cette pétition n'est réalisable que grâce à une campagne de sensibilisation. C'est pourquoi les personnages de l'œuvre, protecteurs de la faune, se mobilisent pour entamer la campagne :

Le lendemain, à l'aube, le petit « commando » de quatre hommes s'enfonçait dans la forêt pour accomplir ce qui devait être l'exploit le plus sensationnel

de l'homme qui défendait les éléphants et allait donner à sa campagne un retentissement nouveau dans le monde entier (Romain Gary, 1956 :254).

En effet, pour donner du tonus à la lutte, pour la protection de la faune, Morel et ses amis descendent sur le terrain pour mieux booster la conscience de ceux qui détruisent la nature. Mais cette méthode, qui se veut pacifique, semble être lente. Or, pour passer à la vitesse supérieure, il faut adopter des méthodes rigoureuses qui viendront dynamiser et renforcer la protection de l'espèce animale. Il s'agit bien évidemment des sanctions.

6.3. SANCTIONS, SCOLARISATION ET CONFÉRENCES

Des sanctions sont des méthodes punitives à l'endroit de ceux qui ne respectent pas les lois fixées. Dans le texte, c'est le Comité Mondial pour la Défense des Éléphants qui commence le bal et communique :

Les sanctions suivantes ont été prises contre des chasseurs n'ayant pas obtempéré aux injonctions du comité. Le capteur d'éléphants Haas, les chasseurs Longevielle, Orando, pris en flagrant délit, ont reçu un châtiment corporel. Les propriétés des chasseurs Sarkis, Duparc, le magasin d'ivoire Banerjee et le dépôt de tanneries Wagenians qui transforme les pieds d'éléphants composés en vases, corbeilles à papier, seaux à Champagne et objets de décoration générale, ont été brûlés. Le trafiquant d'ivoire Banerjee a reçu dix coups de basoche. Reste à exécuter : Mme Challut « championne » des grandes chasses, une fessée en public (Romain Gary, 1956 :269).

Pour une bonne gestion de la faune, Morel adopte des sanctions sévères contre les braconniers, les trafiquants et les exploitants. Ces méthodes adoptées par le comité peuvent être un bon antidote pour la communauté internationale, permettant du coup de mieux asseoir des rapports harmonieux entre l'homme et la faune. Il faut donc punir les détracteurs en leur infligeant une bonne correction publiquement. De même, Gary par le biais de Morel exhorte l'opinion internationale à ne pas associer la protection de la faune à la politique, car, la politique est discriminatoire et ne met pas l'accent sur toutes les couches sociales. Or, la protection de la faune s'adresse uniquement aux sentiments dignes de chacun, sans distinction, sans discrimination, et sans un autre souci. Il s'est donné une tâche précise et limitée, la protection des animaux, des éléphants. L'on doit ainsi retrouver cette préoccupation dans les manuels scolaires du monde entier et pense que tous les hommes, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, peuvent et doivent s'entendre là-dessus. C'est sans doute ce qui amène Gary à organiser entre États des conférences au sujet de la protection de la Nature. C'est pourquoi, il note que plusieurs conférences ont été organisées pour mieux asseoir des stratégies pour une bonne gestion des animaux. Pour lui, à force d'organiser des conférences, les hommes seront mieux informés sur la situation réelle de notre espèce faunique et pourront trouver des solutions capables de permettre à l'homme de mieux gérer les animaux et de resserrer l'étau

entre lui et la Nature. Toutefois, lorsqu'on jette un regard attentif dans l'œuvre de Gary, on se rend compte qu'il n'y a pas que les animaux et la Nature qui sont détruits, mais aussi l'espèce humaine, notamment le Noir qui est colonisé, exploité, dévalorisé et dominé. Mais il ne se laisse pas faire par l'oppression coloniale ; il se bat corps et âme pour acquérir son autonomie et retrouver sa dignité bafouée.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En somme, notre étude portait sur *Le rôle de la littérature dans le combat écologique actuel : le cas de Les Racines du Ciel de Romain Gary*. En effet, notre attention a été portée sur ce sujet dans la mesure où la nature est de plus en plus menacée. Pas une journée ne passe sans qu'il ne soit question de l'avenir incertain des prochaines générations sur la planète à cause des catastrophes écologiques qui s'annoncent à un rythme exponentiel. Nous sommes dans un siècle d'urgence environnementale. Les espèces animales, végétales et humaines courent un risque énorme, celui de la disparition. Que ce soit l'eau, indispensable à la qualité de l'air, le climat, indispensable au maintien des habitations humaines et animales, l'écosystème planétaire est touché par la transformation humaine. Bien plus, nous nous sommes rendus compte qu'au-delà de la destruction de l'environnement, l'homme devient sans cesse sadique, animal, cruel, un véritable loup pour ses semblables vu ses multiples pratiques barbares et inhumaines, au point où sa valeur est remise en question.

Pour y parvenir, nous avons pensé qu'il était évident de redonner à la nature son vrai visage, son visage d'antan et à l'homme, sa noblesse, sa dignité, sa valeur et son autonomie. Ce travail vient tenir pour seul responsable l'homme, qui, en voulant dompter la nature, a fini par modifier la face du monde au point de détruire la tranquillité du cadre dans lequel il était appelé à vivre. En outre, les progrès scientifiques et techniques ont fait en sorte que l'homme agisse d'une manière négative sur la nature et sur lui-même car il veut assouvir ses intérêts égoïstes et égocentristes.

De nos jours, l'humanité est inquiète des retombées de cette destruction de notre globe notamment avec les combats pour l'autonomie et la quête de la dignité qui causent des pertes en vies humaines et matérielles, tout en changeant la face de la planète terre. C'est donc un monde toujours en ébullition qui risquerait de rendre invivable et insupportable la vie sur terre. C'est pourquoi, pour ne pas arriver à l'apocalypse et au chaos, notre sujet sus-cité se veut un remède dans la mesure où il s'inscrit dans la mouvance du besoin planétaire et pourra servir de tremplin pouvant permettre à l'être humain de prendre conscience de notre Univers menacé. C'est donc un sésame qui vient rétablir l'équilibre du monde. Pour cela, notre étude qui s'inscrit dans le cadre de la littérature environnementale vient renouer les rapports entre l'Homme et la Nature et entre l'Homme et l'Homme. Dans l'optique d'amener la communauté internationale à prendre conscience des atrocités de la destruction de la Nature, nous avons pris pour corpus d'étude, *Les Racines du ciel* de Romain Gary. Notre choix pour ce corpus n'est pas hasardeux, car, il illustre la Nature détruite et la dignité de l'Homme bafouée. C'est donc un chant poétique à la nature, exaltation d'un désir de communion entre

les hommes et leur environnement. Cet éco-engagement qui parsème le roman de Romain et qui touche l'opinion mondiale au point d'éveiller la réflexion à propos des rapports de respect, de synergie et d'admiration entre l'humanité et la nature, nous a obligé en quelques sortes à adopter l'analyse écocritique et sociocritique du roman en prenant en compte les études faites respectivement par Lawrence Buell, Bate, Glotfelty, Luke et Robert Escarpit et bien d'autres sur les relations entre la littérature et l'environnement, dont l'application a parfaitement été réussie dans l'œuvre de Gary, support de notre investigation. Après un bref aperçu de ces théoriciens, nous avons présenté l'environnement.

En littérature, l'environnement désigne le milieu dans lequel les personnages se déploient et interagissent. Ainsi, les personnages modélisent leur environnement par le travail ou le mode de vie. A cet effet, pour montrer la mission ou l'apport de la littérature dans la lutte écologique d'une part, et de montrer par ricochet la visibilité littérature et environnement, nous avons traité cette problématique essentielle : Quels sont les éléments constitutifs de l'environnement ? Quelle conception de la Nature est décrite dans l'œuvre, mieux quel est le rapport entre l'humain et le non-humain ? En quoi le roman de Gary participe-t-il à la protection de l'environnement, à la promotion de l'écocitoyenneté et au respect de la dignité humaine ? Dans quelle mesure le roman de Romain Gary peut-il participer à la protection de la Nature, au respect de la dignité humaine et à la promotion de l'écocitoyenneté ?

Il est apparu que le biotope, en tant que milieu de vie et la biocénose, entendue comme l'ensemble des êtres évoluant dans ce milieu, constituent les composants essentiels de l'environnement. Tout au long de notre étude, il s'est avéré que le roman de Gary met en accusation les actions anthropiques qui participent à fragiliser le milieu, dévalorisent l'homme et le soumettent à la ruine, à la perte de sa dignité. C'est la raison pour laquelle il y a antagonisme autour de la question environnementale ; notamment avec les protecteurs et amis de la nature contre les dévastateurs de la nature. C'est donc autour de cet antagonisme que l'œuvre de Gary se veut un véhicule indispensable à la conscience écologique, et une militante de la dignité humaine. En réalité, cette stratégie n'a été pour Gary qu'un plaidoyer pour une écocitoyenneté. Pour que nous atteignions notre objectif, nous avons travaillé avec l'écocritique.

L'écocritique est un courant critique né aux Etats-Unis dans les années 1980. Ce courant s'est constitué à partir de l'écologie et s'est fortement inspiré des travaux du

philosophe Norvégien Arne Naess et de son concept *deep ecology*. L'écocritique correspond à une certaine critique de la modernité axée sur les relations que l'homme entretient avec son environnement. La méthode écocritique n'est pas encore dûment formalisée. Mais l'écocritique est une critique de l'humanisme qui voudrait dépasser l'anthropocentrisme et le dualisme Nature / culture. C'est un courant qui se veut résolument biocentrique et transhumaniste dans son étude textuelle de l'interaction de l'Humain et de l'inhumain, ainsi que dans sa conception théorique du rôle que peut jouer la littérature dans la bataille écologique aujourd'hui.

La perspective écocritique ne limite plus la littérature à une simple mimesis de la réalité qui ne peut influencer que de façon indirecte. Elle voudrait entraîner une transformation des pratiques humaines. C'est donc cette nouvelle approche critique que nous nous sommes efforcés de mettre en œuvre dans notre mémoire dont le corpus est *Les Racines du ciel* de Romain Gary. C'est l'une des œuvres pionnières et les plus illustratives des préoccupations environnementalistes qui critique la modernité. Ainsi, pour mener à bien notre étude, nous avons articulé notre argumentation autour de trois parties ayant deux chapitres chacune. Il a été question dans la première partie de la description des composantes environnementales. Ainsi, notre chapitre 1 s'est appesanti sur la notion de biotope où il était question de parler de sa genèse, son approche définitionnelle, ses caractéristiques, ses types et ses formes. Dans le chapitre 2, nous avons développé la notion de biocénose en présentant sa genèse, son approche définitionnelle, ses caractéristiques et ses types. Biotope et biocénose constituent par conséquent les éléments constitutifs de l'environnement. La deuxième partie intitulée l'Homme et l'environnement, nous a permis d'étudier dans le chapitre 3 les rapports entre l'Homme et la faune d'une part, et dans son chapitre 4 de déceler les relations que ce dernier entretient avec la flore dans le roman de Gary. Ceci nous a permis d'identifier les amis et les ennemis de la nature. Le mémoire explore pour finir la question fondamentale de l'apport de la littérature dans le combat écologique. Pour trouver des éléments de réponse à cette question, nous avons intitulé notre chapitre 5, de la satire des crises environnementales, dans le but de ressortir dans le roman les différentes pratiques qui participent au péril de la nature. C'est dans le même ordre d'idées que s'inscrit notre chapitre 6 ayant pour titre, de la conscientisation à la promotion de l'écocitoyenneté qui se présente alors comme un antidote permettant de combattre efficacement les exactions causées à l'endroit de l'environnement. C'est un travail dont les enjeux sont énormes. Tout d'abord, il soulève un problème de la destruction de la nature qui, dans cette étude, passe par une bonne protection et une gestion

rationnelle et durable de notre écosystème menacé, notamment avec la prise de conscience écologique de l'humanité entraînant par conséquent l'avènement d'une écocitoyenneté.

Ensuite, ce mémoire a posé le problème de la dignité humaine plus précisément de la dévalorisation et de la déshumanisation de l'Homme qui passe par la reconquête de sa valeur et le combat pour sa dignité perdue. C'est donc un travail qui vient éclairer l'Humanité toute entière sur les exactions et abus de l'Homme sur l'Homme et de l'Homme sur l'environnement.

En effet, à l'heure où l'homme perd de plus en plus la raison au détriment de ses intérêts personnels et autres pratiques inhumaines, ce travail qui pose les problèmes actuels de la dignité humaine et la question de l'environnement, vient donner à l'Humanité des solutions pouvant aider à rétablir l'équilibre planétaire. Cet équilibre passe par la reconnaissance de la valeur et la dignité de l'Homme, et par une bonne gestion de la nature qui passe par la préservation des ressources non renouvelables et par l'exploitation légale et rationnelle des ressources renouvelables, par une foresterie responsable, et enfin par l'éveil des consciences éco citoyennes. De ce fait, l'homme se doit d'assurer la survie de la nature car sa vie en dépend, et par ricochet de libérer le monde entier.

Mais avant cela, il faut que la littérature libère l'homme des images, regards et idées péjoratifs qu'il a de son cadre de vie et dans lesquels il reste cantonné depuis les générations. Il faut alors une éco littérature ou littérature écologique ou environnementale qui va révolutionner sa conscience écologique sur les risques que courrait la planète si l'on continuait à s'entretuer et à décimer la nature. C'est ici que se trouve l'intérêt didactique et pédagogique de notre travail. Nous proposons ainsi une application sévère, stricte et rigoureuse de la loi portant protection de l'environnement. Dans le cadre de l'enseignement, nous exhortons les Ministères en charge de l'éducation de mettre au programme des œuvres à résonance environnementale, en tant que l'un des meilleurs moyens de sensibilisation et véritable véhicule d'informations, dans le but d'éveiller les consciences des jeunes générations sur les dégâts que l'homme cause à l'endroit de son cadre de vie et de ses semblables et les conséquences déplorables, odieuses et néfastes qui en découlent ; ce qui pourrait par conséquent permettre de former des éco citoyens c'est-à-dire des Hommes capables de vivre en synergie avec la nature tout en posant des actes responsables.

L'enseignement des œuvres à caractère environnemental, telles que *De l'Ecocritique à l'Ecocitoyenneté*, *L'Œil de l'Enfer*, *Les Repères des vipères* de Bienvenue BEKONE

BEKONE et *Le Lion* de Joseph KESSEL pourrait participer à l'éveil des consciences écologiques et au développement de l'Afrique en général et du Cameroun en particulier. Ces œuvres vont permettre une certaine emprise sur la réalité de la destruction de la nature. Nous constatons enfin que notre travail s'inscrivait véritablement dans le champ de la littérature écologique ou éco littérature, parce qu'il nous a permis de rapprocher et d'allier la littérature et l'environnement et de faire taire les stéréotypes de l'inefficacité de la littérature car celle-ci peut apporter des solutions efficaces pour mettre hors d'état de nuire les détracteurs de la nature. Sur ce, l'association littérature – environnement pourrait produire des résultats probants notamment avec le pouvoir de la littérature en tant que véhicule indispensable de la conscience environnementaliste. Ce mémoire apparaît ainsi comme un cri de révolte voire une mise en accusation virulente de la destruction de la nature. En effet, il s'avère important et nécessaire dans la mesure où il contribue à l'amélioration des relations entre les hommes d'une part et entre les hommes et leur milieu de vie d'autre part. Ce travail prône alors non seulement l'éco protection et l'écocitoyenneté mais aussi et surtout l'éco humanisme.

L'écohumanisme est un projet de développement et de survie de l'Humanité, sa place et son destin dans son environnement. C'est une doctrine qui stipule que le bien-être de l'homme réside à la fois dans son souci de développer et de protéger l'Homme et enfin son milieu de vie. Il constitue ainsi une nécessité dans un monde sans cesse en évolution. Ce travail regorge alors un intérêt économique, politique, social et humain.

Sur le plan économique, ce travail vient donner au monde un nouveau visage, un visage riche en ressources naturelles, pour le protecteur de la nature, et un visage d'un monde moderne, rempli d'industries, de moyens de communication qui en font un village planétaire. Tel est le cas des pays développés comme les Etats-Unis, la France, l'Allemagne, le Japon et la Chine qui sont des pays industrialisés ayant su exploiter leurs ressources naturelles et dont Gary fait allusion dans son roman.

Sur le plan politique, ce travail est une nécessité en ce sens qu'il vient donner au monde une nouvelle vision politique basée sur la paix, la stabilité et le patriotisme. Les États pourront bénéficier des valeurs démocratiques qui feront en sorte que l'homme soit traité à sa juste valeur, qu'il y ait alternance au pouvoir et une autonomie pour pouvoir bien gérer leurs ressources naturelles.

Sur le plan socio-humain, ce mémoire constitue un véritable sésame permettant d'établir des rapports harmonieux entre les hommes d'une part, et entre les hommes et la

nature d'autre part. Il milite par conséquent pour la protection de l'environnement et le respect de la dignité de l'homme en tant qu'être sacré.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I- CORPUS

- 1- GARY Romain, *Les Racines du Ciel*, Paris, Gallimard, 1956.

II- LES AUTRES ŒUVRES DE ROMAIN GARY OU ÉMILE AJAR.

- 2- *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960.
- 3- *Chien Blanc*, Paris, Gallimard, 1970.
- 4- *La Danse de Gengis*, Paris, Gallimard, 1974.
- 5- *Gros -Câlin*, Paris, Mercure de France, 1974.
- 6- *La vie devant soi*, Paris, Mercure de France, 1975.
- 7- *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*, Paris, Gallimard, 1975.
- 8- *L'Angoisse du roi Salomon*, Paris, Mercure de France, 1979.
- 9- *Ode de l'homme qui fut la France*, Paris, Calmann-Lévy, 1987.
- 10- *Education européenne*, Lady. L, Paris, Gallimard, Coll. Biblos, 1990.

III- OUVRAGES ET ŒUVRES

- 11- Adam Jean Michel André Petit Jean, *le Texte descriptif*, Paris, Nathan, 1989.
- 12- Bakhtine Mikhael, *Esthétique et Théorie du Roman*, Paris, Gallimard, 1970
- 13- Bekone Bekone, Bienvenue, *l'œil de l'enfer*, Édition Universitaire Européenne, 2014.
- 14- Bekone Bekone, Bienvenue, *l'Ecocritique à l'Ecocitoyenneté*, Édition Universitaire Européenne, 2012.
- 15- Bekone Bekone, Bienvenue, *Les Repères des vipères*, Édition Universitaire Européenne, 2015.
- 16- Buell Lawrence, *The Environmental Imagination: Thoreau, nature writing and the formation of American culture*, Harvard Univ. Press Cambridge, 1995.
- 17- Césaire Aimé, *Discours sur le Colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1995.
- 18- Debort Robert et Walter François, *Histoire de l'environnement Européen* P.U.F, 2001.
- 19- Evernden Neil, *The Social Creation of Nature*, Johns Hopkins Univ. Press. Baltimore.
- 20- Fanon Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris Édition du seuil, 1952.

- 21- Glotfelty Cheryl, *The Ecocriticism Reader*, University of Georgia, Press, Athènes et Londres, 1996.
- 22- Kessel Joseph, *Le Lion*, Editions Gallimard, 1958.
- 23- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, Paris, Soleil 1970.
- 24- Maingueneau Dominique, *Pragmatique pour le Discours Littéraire*, Paris Armand colin, 2005.
- 25- Memmi, Albert, *le Portrait du Colonisateur*, Paris Gallimard.
- 26- Mendo zé Gervais, *Guide Méthodologique de la Recherche en lettres*, Yaoundé, P.U.A, 2008.
- 27- Omgba Richard Laurent, *La Littérature Coloniale en France de 1914 à 1960. Formes d'expression et fondements théoriques*, Paris, Harmattan, 2004.
- 28- Senghor Léopold Sédar, *Liberté 1 : Négritude et Humanisme*, Paris, Seuil, 1964.
- 29- Sueza Espejo Maria José, *Désert de Jean Mari Gustave le Clézio : Analyse d'éléments descriptifs et interprétation écocritique*, studios franceses ,2009.
- 30- Worster Donald, *Les pionniers de l'écologie*, Paris, Sang de la Terre, 1977.
- 31- Amould P., Corvol A., Hostyat M., *La Forêt, Perception et représentation*, Paris, Harmattan, 1997,401p.
- 32- Defontaine P., *L'homme et la forêt*, Paris, Gallimard, 1969, 186 p.
- 33- Plaisance G., *Dictionnaire des Forêts*, Paris la Maison rustique, 1968,314p.
- 34- Giry P., *Paysages lointains*, Paris, Lulu, 2010,110p
- 35- Cabarus M., *Animaux des forêts*, Ed Rothschild (manuel de zootechnique forestière avec des notions de la chasse conservatrice et prévoyante)
- 36- Cabarus M., *Les animaux des forêts mammifères, oiseaux, zoologie pratique au point de vue de la chasse et de la Sylviculture*, 1872, 280pages.
- 37- Corvol A., *Enseigner et apprendre la forêt XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Harmattan, 1992, 240p.
- 38- Bechmann R., *Des arbres et des hommes, la forêt au Moyen-âge*, Paris, Flammarion, 1984, 384p.
- 39- Coque Roger, *Géomorphologie*, Ed. Armand Colin, Paris, 1993, 503p.
- 40- Duruau Max, *Précis de géomorphologie*. Ed. Masson, Paris, 1956.
- 41- Duruau Max, *Les formes du relief terrestres. Notions de géomorphologie*, Ed. Armand Colin, Paris, 1969, 2001, 8^e édition. Charles le Coeur, J-P Amat, L. Dorize, *Eléments de géographie physique*, Ed. Bréal, 1996, 416p.

- 42- Veyret Yvette, J-P. Vigneau et alii, *Géographie physique, milieux et environnement dans le système Terre*, Ed. Armand Colin, Coll. U, 2002, 368p.
- 43- Fort Monique, *La Terre, des ressources en creux et en bosses*, de rageot, 1992.
- 44- Brousse Aubouin et Lehmann, *Précis de la géologie*, Dunod, Paris, 1975.
- 45- J.Y Daniel et alii, *Sciences de la Terre et de l'Univers*, Vuibert, Paris ,1999.

IV- MÉMOIRES ET THÈSES UTILISÉS

- 46- ABADA Medjo Jean Claude, *Des phénomènes schizoparanoïdes dans La vie devant soi d'Emile Ajar et Des souris et les hommes de John Steinbeck*, mémoire de D.E.A, 2006.
- 47- Bekone Bekone Bienvenue, *Littérature et environnement. Une lecture écocritique de Les Racines du Ciel de Romain Gary*, Mémoire de Master, Université de Yaoundé 1, 2010-2011.
- 48- Dongo Suzanne, *L'immigration dans la vie devant soi de Romain Gary /Emile Ajar*, Mémoire de Maitrise, Université de Yaoundé 1, 2008.
- 49- Evoung Fouda Jean Bernard, *Les processus de « Décivilisation » et de « Recivilisation » dans le « roman colonial » français du XX siècle : une lecture de la Rose de Sable d'Henry de Montherlant, les Racines du Ciel de Romain Gary et les immémoriaux de Victor Segalen*, Thèse de Doctorat PHD en Littérature Française, Université de Yaoundé 1, 2008-2009.
- 50- Forting Alexandra, *L'invention de l'identité dans La Vie devant soi et Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable de Romain Gary*, Mémoire de Maitrise, Université de Laval, 2003.
- 51- Gallagha Guy, *L'Univers imaginaire de Romain Gary*, Thèse de Doctorat, Université de Laval, 1978.
- 52- Kolb Marie, *Le Style Oralisé chez Ajar*, Thèse de Doctorat, Québec, Université de Laval ,2003.
- 53- Kuété Fopa Roger, *L'analyse du métalexème de l'environnement. Une lecture écocritique de Les Paysans d'Honoré de Balzac*, Mémoire de D.E.A, Université de Yaoundé1, 2008.
- 54- Ntsobé André-Marie, *Les Dialogues dans l'œuvre romanesque de Mme de Lafayette*, Thèse de Doctorat de 3è cycle, Sorbonne, 1974.
- 55- Ondoua Ndo Marie Berthe, *Histoire et Roman dans Education européenne de Romain Gary*, Mémoire de Maitrise, Université de Yaoundé 1, 2004.
- 56- Ondoua Ndo Marie Berthe, *Pseudonymat et écriture romanesque. Le cas de Romain Gary/Emile Ajar dans Éducation européenne, Les Racines du Ciel, Chien Blanc, Gros-Câlin, La Vie devant Soi, l'Angoisse du roi Salomon, les Cerfs-Volants*, Thèse de Doctorat PHD, Université de Yaoundé 1 , 2011.

57- Vounda Etoa Marcelin, *Thèse de Doctorat 3è cycle en Littérature Française*, Yaoundé 1992.

V- DICTIONNAIRES

58- Foucault Alain et Raoul Jean-François, *Dictionnaire de Géologie*, Dunod, Paris, 2005.

59- Aron Pierre et alii, *le Dictionnaire du Littéraire*, Paris P.U.F, 2002.

VI- SITES WEBS (WEBOGRAPHIE)

60- Elise Sakum, «*De l'expression à l'appropriation : étude écocritique des relations de Jacques Cartier et La terre paternelle de patrice Lacombe* »

[http://ecocritique .ca/etudes.05html](http://ecocritique.ca/etudes.05html).

61- www.marc.CARLNet..

62- <http://www.asle.org/site/resources/ecocritical-library/intro/defining /dean;09/12/2008>.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	iii
ABSTRACT	iv
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : DE LA DESCRIPTION DES COMPOSANTES ENVIRONNEMENTALES	14
CHAPITRE 1 : DE LA NOTION DE BIOTOPE	16
1-1- DE LA GENÈSE DU BIOTOPE	16
1-2- CARACTÉRISTIQUES DU BIOTOPE	17
1-2-1- Sur le plan climatique	17
1-2-2- Sur le plan topographique.....	18
1-2-3- Sur le plan géomorphologique	19
1-2-4- Sur le plan géologique	20
1-2-5- Sur le plan géographique	20
1-3 TYPES ET FORMES DE BIOTOPES.....	22
1-3-1 Types de biotopes	22
1-3-1-1 Le biotope aquatique.....	22
1-3-1-2 Le biotope humanisé	23
1-3-1-3 Le biotope terrestre.....	23
1-3-2 Les formes du biotope terrestre	24
1-3-2-1 Forêts ou biotope boisé	24
b) Définition	25
c) Caractéristiques.....	25
d) Fonctions.....	26
1-3-2-2 Déserts ou biotope déboisé.....	27
a)- Définition.....	27
b)- Les causes.....	28
c) caractéristiques	29
CHAPITRE 2 : DE LA NOTION DE BIOCÉNOSE	30
2.1. GENÈSE ET DÉFINITIONS DE LA BIOCÉNOSE.....	30
2.1.1. Genèse.....	30

2.1.2. Approche définitionnelle.....	31
2.2. CARACTÉRISTIQUES DE LA BIOCÉNOSE.....	32
2.2.1. L’abondance.....	33
2.2.2. La diversité.....	33
2.2.3. La dominance.....	33
2.2.4. La structure.....	33
2.3. LES TYPES DE BIOCÉNOSES.....	34
2.3.1. La faune.....	35
2.3.2. La flore.....	37
DEUXIÈME PARTIE : L’HOMME ET L’ENVIRONNEMENT.....	39
CHAPITRE 3 : L’ESPÈCE HUMAINE ET LA FAUNE.....	41
3.1. DE LA DESTRUCTION DE LA FAUNE.....	41
3.1.1. Les dévastateurs africains de la faune.....	41
3.1.1.1. Les braconniers africains.....	41
3.1.1.2. Les détricateurs occidentaux de la faune.....	46
3.1.1.2.1. Les braconniers et les trafiquants occidentaux.....	46
3.1.1.2.2. Les commerçants et les industriels.....	50
3.2. DE LA PROTECTION DE LA FAUNE.....	56
3.2.1. Les misanthropes et les naturalistes.....	56
3.2.1.1. Les misanthropes.....	56
3.2.1.2. Les naturalistes.....	59
3.2.1.2. Les administrateurs.....	61
CHAPITRE 4 : L’ESPÈCE HUMAINE ET LA FLORE.....	65
4.1. DE LA DÉGRADATION DE LA FLORE.....	65
4.1.1. Le biotope sauvage.....	65
4.1.1.1. Les exterminateurs de la flore.....	65
4.1.1.1.1. Les cultivateurs indigènes.....	66
4.1.1.1.2. Les destructeurs étrangers.....	67
4.1.1.2.1. Le Père Tassin.....	67
4.1.1.2.2. Youssef.....	68
4.2. DE LA PROTECTION DE LA FLORE :.....	70
4.2.1. Morel.....	70
4.2.2. Minna.....	71
4.2.3. Herbier.....	72
TROISIÈME PARTIE : L’APPORT DE LA LITTÉRATURE DANS LE COMBAT ÉCOLOGIQUE.....	73
CHAPITRE 5 : DE LA SATIRE DES CRISES ENVIRONNEMENTALES.....	75

5.1. LE BRACONNAGE.....	75
5.2. L'EXPLOITATION NATURELLE ANARCHIQUE.....	77
5.3. LE SADISME DE L'HOMME	79
5.3.1. Les colonisateurs	81
CHAPITRE 6 : DE LA CONSCIENTISATION À LA PROMOTION DE L'ÉCOCITOYENNETÉ.	86
6.1. CAMPAGNES DE SENSIBILISATION.....	86
6.2. LES PÉTITIONS.....	87
6.3.SANCTIONS, SCOLARISATION ET CONFÉRENCES	88
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	90
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	97
I- CORPUS.....	97
II- LES AUTRES ŒUVRES DE ROMAIN GARY OU ÉMILE AJAR.	97
III- OUVRAGES ET ŒUVRES.....	97
IV- MÉMOIRES ET THÈSES UTILISÉS	99
V- DICTIONNAIRES.....	100
VI- SITES WEBS (WEBOGRAPHIE).....	100
TABLE DES MATIÈRES.....	101